

Thierry Poncet

GOANNA

ROMAN

L'auteur :

Thierry PONCET

Les Forges

25 440 Chenecey-Buillon

03 81 60 38 02

06 04 41 80 54

ecritures.poncet@gmail.com

Titre : GOANNA

Genre : thriller

47 000 mots / 280 000 caractères

L'histoire : Jarra Creek, village du bush australien, situé au cœur du Queensland, au bord d'une route jadis fréquentée, aujourd'hui désertée, se meurt doucement. Y survivent comme ils peuvent une poignée de commerçants blancs et trois cents Aborigènes regroupés dans une réserve. Après qu'un groupe de Blancs ivres aient lynché un jeune Noir, une légende (authentique) aborigène se réalise : des "goannas", d'effrayants lézards carnivores de près d'un mètre de long, sortent de terre pour "bouffer tous les foutus Blancs".

*À Isabelle Chelley,
Wham bam, thank you ma'am !*

« Le plus beau de tous les beaux jours, la bonne méchante Grand-mère fera sortir de la terre les grands méchants lézards et ils boufferont tous les foutus Blancs. »

Légende aborigène. (Authentique).

À peine une demi heure après l'aube. Chaleur à crever. Lumière incandescente.

Le disque de métal brûlant du soleil s'est hissé au-dessus d'un horizon si vaste qu'il semble être le bord du monde, là-bas, au bout rectiligne de l'inhumaine plaine du bush australien.

Du sable, à perte de vue.

Morne.

Roux.

Sanglant.

Tous les deux ou trois mètres, des touffes d'herbe jaune. Ici et là, des arbustes bas, tordus, aux petites feuilles dures. Ailleurs encore, des archipels de termitières coniques, pointues, rougeâtres, dont les ombres étirées ressemblent à des chasubles de pénitents.

Au centre de cet immense vide accablé de chaleur brille un rocher blanc, solitaire, haut comme une table et lisse comme une coquille d'œuf.

Devant cet étrange roc qu'on dirait tombé des profondeurs du ciel, une vieille femme aborigène se tient accroupie.

Elle est totalement nue.

Osseuse, le torse contre les cuisses, les épaules collées aux genoux, le dos d'une verticale sans défaut, elle reste figée dans une tension qui

évoque celle d'un insecte chasseur guettant une proie.

Une longue marche à travers le bush a maculé sa peau noire de traces de poussière rouge. Il y en a aussi dans l'épaisse crinière grise qui s'épanouit autour de son crâne.

Rigoureusement immobiles sont ses yeux noirs et cernés de rouge coincés entre la barre de ses arcades sourcilières et son large nez.

De ses épaisses lèvres bleutées s'élève une litanie rauque, mi chantée, mi parlée, qu'elle accompagne en frappant l'un contre l'autre deux courts bâtons d'un bois sombre, à l'évidence très dur.

Le son qu'ils produisent est indéfinissable, à la fois sec, bref, sans musicalité, comme le craquement d'une branche sous un pied, et pourtant aigu, profond, évoquant le jappement lointain d'un chien sauvage sous la lune.

Il apparaît à l'est, de nulle part, surgissant de la lumière aveuglante du levant. C'est d'abord une vibration, comme un tremblement de plus de l'air à la surface du sol brûlant. Puis se précisent sa longue forme à la démarche sinueuse, sa queue pointue qui laisse derrière elle un sillon sur le sable, ses quatre pattes griffues qui se plantent dans le sol avec une détermination mécanique.

Décidée.

Menaçante.

Dangereuse.

Un grand lézard noir tacheté de blanc.

Un goanna.

La bête parvient au bord du rocher blanc sur lequel, propulsée par ses pattes arrière, elle se hisse d'un bond de crapaud. Ses ongles de corne, courbes et pointus comme des becs de perroquet, cliquettent un instant sur la surface plane.

Un animal à l'évidence puissant, long d'un bon mètre cinquante. Des pattes épaisses et musculeuses. Une armure d'écailles grises sombre, anthracite, parsemée de taches et de zébrures de différentes grandeurs, couleur de craie.

Le corps est large. Au renflement de l'abdomen, les deux mains d'un homme n'en feraient pas le tour.

Suspendue au bout d'un long cou fripé, sa tête triangulaire arbore au milieu du méplat de son front, quatre écailles rouge qui dessinent un losange. Un rubis flambant dans la lumière.

Quand le goanna s'immobilise, son mufle est à la hauteur du visage de la vieille femme. Sa longue langue bifide sort trois fois, comme pour un salut. Sa gueule entrouverte laisse deviner des dents aiguës pressées les unes contre les autres en un désordre hérissé.

Les yeux sont entourés d'un cercle d'or mat autour d'une pupille d'un noir opaque qui semble de pierre liquide, luisante, à la fois profonde et dure, pareille à de l'obsidienne.

Ils sont fixes.

Dénués de brillance et de toute chaleur.

Comme morts.

La vieille Aborigène continue de psalmodier son chant rauque, jailli du fond de sa gorge, entêtant comme une prière, et de frapper les deux courts cylindres de bois noir l'un contre l'autre.

Continue.

Continue...

Et les étranges sons qui s'en échappent sont courts mais aussi longs. Brutaux comme des coups de maillet sur la tête d'un poteau de clôture mais aussi souples et prolongés d'échos comme ceux d'un gong d'appel à une prière. Aboyés tels la frappe d'un poing sur la peau tendue d'un tambourin mais aussi soufflés comme au travers d'un instrument de cuivre.

Et ils semblent s'amplifier et se bousculer les uns contre les autres.

Et ils tournoient et ils s'emmêlent et ils fuient dans toutes les directions et ils se répandent à l'intérieur du grand silence de la plaine déserte.

Et ils rebondissent en une sarabande qui ne cesse de monter en volume, de se faire plus sonore, plus puissante, plus envahissante, jusqu'à occuper toute la surface du désert et les buissons revêches et les termitières figées et l'immense ciel blanc.

Et tout le bon dieu d'univers connu.

Et tout le foutu tremblement.

Et la face impassible de la vieille Aborigène et le museau triangulaire du goanna ont proches à se toucher tandis que les deux paires d'yeux noirs et fixes, ceux cernés d'hémoglobine de la femme et ceux de pierre luisante de la bête ne se quittent pas...

Environs du village de Jarra-Creek, ouest extrême de l'état du Queensland, non loin de la frontière du Northern Territory. Autrement dit : le trou du cul du monde.

La musette kaki atterrit sur le lit de cailloux. Le choc des balles qui avaient été fourrés en vrac à l'intérieur produisit un son métallique contre la bouteille thermos qui s'y trouvait aussi.

La bête ne bougea pas.

Bien que le vieille besace de toile se fut avachie à quelques centimètres de son mufle triangulaire, elle resta figée, ses yeux cerclés d'or rigoureusement impassibles.

Elle se tenait tapie sur ses quatre pattes griffues, le cou levé, le corps d'un gris presque noir quasiment invisible dans l'ombre du fond du cratère.

Deux boots au cuir éraflé vinrent s'enfoncer à leur tour dans les graviers, rejoignant la musette.

La bête ne bougea toujours pas.

- Nom de merde !

Le propriétaire des godasses fit un bond en arrière. Un homme aux longs cheveux gris clairsemés, en jeans et veste militaire usée, le dos voûté par l'âge.

- Nom de pute de nom de merde !

Il se retourna vivement pour se saisir de la Winchester 94 à lunette qu'il avait posée au sol avant de sauter et la braqua sur la flaque d'ombre tout en actionnant le chien, avant de s'immobiliser, interdit.

- Ben ça !...

Il se pencha, pointant toujours la Winchester, ses yeux bleus sous la broussaille des sourcils fouillant l'ombre où se trouvait...

Rien.

Où ne se trouvait rien.

Il se redressa, releva son arme dont il posa le canon sur son épaule, d'un geste qui trahissait une longue habitude des armes.

- Alors ça, Greg, tu y es. Cette fois, tu deviens fou. Oui m'sieur. T'es sénile, mon pauvre vieux !

Il était pourtant bien sûr d'avoir vu... Là... Planqué dans le noir...

Greg Pastorius marmonna de nouveau, une manie d'homme le plus souvent seul qui pensait tout haut :

- C'est les histoires de la vieille d'hier soir qui te montent à la cervelle... Grandma Jackson, c'est comme ça qu'elle s'appelle. Une guérisseuse, oui m'sieur. Un genre de sorcière, à ce que disent les "Blackfellows"...

La vieille avec ses cheveux en crinière qui, à genoux sur le carrelage, soulevait la tête du grand type inconscient et couvert de sang. Qui roulait des yeux. Qui montrait les dents. Qui criait aux gars que des grands lézards viendraient les bouffer.

Et lui, Greg, dans son coin, attablé devant sa bière, qui n'avait pas bougé.

- J'étais trop saoul...

Et surtout, comment intervenir quand le principal agresseur était Kyle Kayes III, le surnommé "Kaiser", son patron. Et même, vu l'état de délabrement de Jarra-Creek, le seul employeur possible du coin.

Kaiser et ses manières de seigneur. Kaiser et son dos raide de maître du monde. Kaiser qui entraînait les autres...

Pastorius secoua la tête pour chasser de sa cervelle à la fois les images de la veille et celle de la bestiole lovée au fond du trou.

Ça avait été une vision. Seulement une vision.

Mais oui.

Un genre d'hallucination.

La preuve qu'il avait rêvé : la taille de la bête. Ce n'était pas rare de tomber sur des goannas, dans le bush. Greg en avait vu de toutes sortes, des verts, des bruns, des petits, des grands, des venimeux et même des dangereux, hargneux, qui n'hésitaient pas à s'attaquer à une brebis isolée ou à un jeune kangourou... Mais, de toute une vie de berger, il n'en avait jamais vu de si gros.

- C'est leurs conneries, ça...

N'empêche, ça lui avait mis un coup. Reposant la carabine, crosse à terre, il se laissa aller le dos contre la paroi du cratère et se décoiffa de son chapeau de feutre pour essuyer d'un revers de main la mauvaise sueur que la trouille avait fait naître en travers des rigoles de son front.

- Leurs conneries d'Aborigènes, oui m'sieur...

C'était un vieux type solide et sec, au visage buriné et crevassé par la vie du bush, empreint de l'expression à la fois mélancolique et indifférente de ceux qui ont touché plus que leur lot d'emmerdes dans l'existence.

À soixante ans bien sonnés, il continuait à travailler comme berger au ranch du père Kayes.

Kaiser.

Il en était même un des derniers, vu que les jeunes du coin se tiraient les uns après les autres vers des cieux qu'ils espéraient meilleurs, ne laissant chez Kaiser en particulier et à Jarra-Creek en général que des vieux schnocks dans son genre et des paumés qui n'avaient pas d'autre endroit où aller.

Greg était venu sur sa moto, une ancienne Yamaha Ténéré, qu'il avait laissée à un mile de là, parcourant le reste du chemin à pieds, car il ne voulait pas que le bruit du moteur effraie sa cible.

Le trou profond d'un peu plus d'un mètre cinquante dans lequel il venait de sauter se trouvait à une trentaine de pas d'un creek, un lit de ruisseau à sec. Au bord opposé de celui-ci s'élevait une courte butte caillouteuse couverte de buissons épineux avec, s'ouvrant à son pied

comme un œil noir l'entrée d'un terrier de renard.

Pastorius l'avait repéré quelques jours plus tôt, alors qu'il cherchait les traces d'un groupe de brebis perdues – cent à cent cinquante bêtes qui s'étaient séparées pour une raison ou une autre de l'immense troupeau de plus de huit mille têtes du ranch Kayes.

Quand on était berger pour ce tyran aux allures d'officier anglais de Kaiser et que des bêtes manquaient, on ne rentrait pas au bercail sans les avoir trouvées, non m'sieur !

Les renards avaient été importés en Australie au début du XXème siècle, pour servir de proies aux chasseurs. Les riches. Les chasseurs pour le sport. Comme à peu près toutes les bestioles que l'homme avait fait l'erreur d'introduire sur l'île-continent, les goupils avaient proliféré.

On les avait laissés plus ou moins faire, jusqu'à ce que l'élevage industriel de volailles prenne de l'importance dans la région.

Pour protéger ses poulets, le comté de Mount-Elizabeth, dont dépendait Jarra-Creek, payait dix dollars pour un mâle abattu, quinze pour une femelle, et trois pour les renardeaux. Même si "Jarrachicks", le poulailler industriel local, (et autre propriété de Kaiser) avait périclité depuis l'ouverture de l'Interstate au nord, les primes d'abattage continuaient d'être versées - une bonne affaire pour un vieux berger encore costaud qui considérait qu'un dollar, c'était toujours un dollar, oui m'sieur. Aussi Greg s'était-il dit que ce serait une saine occupation, pour un dimanche matin, d'essayer de planter le laiton d'une 30-30 dans la peau d'un rouquin.

Il avait repris son fusil et, appuyé contre la paroi du puits, les coudes posés sur le bord, il visait le monticule de l'autre côté du creek. Du pouce, il réglait la mise au point sur le trou noir d'entrée du terrier.

- Viens donc, mon petit copain, murmura Greg. Sors un peu faire un tour...

Toujours cette habitude, commune à beaucoup des gardiens de bétail, qui passaient des semaines entières dans la solitude du bush, de causer tout seul.

- Tu ne veux pas te dégourdir les jambes, mon beau ? Tu ne veux pas faire plaisir à ton copain Greg ? Moi qui te consacre mon dimanche

matin. Allez, sois sympa...

Les mouches l'avaient repéré et voletaient par dizaines autour de sa tête. Certaines s'étaient posées sur ses joues et gambadaient au pourtour de ses yeux et de ses lèvres, sans qu'il y prit garde, habitué qu'il était à ces millions de saletés qui vrombissaient dans l'air du bush du matin au soir.

Le canon de la Remington reposant sur une pierre, la crosse bien calée au creux de son épaule, son œil collé à l'optique, il s'appliquait à se concentrer sur sa chasse, histoire de chasser les relents de trouille qui flottaient encore en lui.

Un lézard géant !

Ben voyons !

Vieux fou qu'il devenait, décidément ! Bientôt bon pour le Wesley Veteran Hospice de Chermside, le vieux Pastorius ! À se faire rabrouer par des infirmières aussi costaudes et moches que des sergents d'infanterie et à bouffer plus de salade de betterave rouge qu'il n'en avait ingurgité de toute sa vie, oui m'sieur.

Pourquoi pas un crocodile, comme ceux qui hantaient les marécages de la Plaine des joncs, au Vietnam, et qui leur faisaient si peur pendant les factions de nuit, à lui et à ses frères d'armes du 8ème R.A.R !...

Il ricanait tout bas, se fichant de lui-même, quand se fit entendre un léger bruit derrière lui.

Un bruit qui raviva aussitôt sa peur, comme une eau maintenue chaude qui, alors qu'on augmente d'un coup la flamme sous la casserole, se remet à bouillir à grosses bulles.

Un frottement.

Un glissement qui ne pouvait être provoqué par rien d'autre qu'une bête rampante.

Par rien d'autre que par...

Greg se retourna d'un bloc. Les yeux bleus agrandis par la terreur dans leur entourage de rides, il découvrit ce qu'il s'attendait à voir sans y croire encore. A deux pas de lui, au fond du cratère, là où il se trouvait tout à l'heure, se tenait de nouveau allongé l'énorme lézard noir tacheté de blanc.

- Sacré nom de pute !

En bon chasseur, malgré la panique qui déferlait en lui et l'absurdité d'une telle pensée, il se dit que l'horrible bestiole ferait un beau trophée. Une fois empaillé, un monstre pareil vaudrait son pesant de biftons, surtout avec ce losange rouge sur le dessus de la tête, qui brillait quasiment comme la veilleuse d'un appareil électrique.

- Attends voir...

Il amena doucement son fusil, l'abaissa, le braqua sur la bête.

- Attends voir, Satan...

Il posa le doigt sur la détente, mais n'acheva pas son geste.

Alors que ses yeux venaient de rencontrer ceux du goanna qui levait la tête vers lui, il se figea et tout son être s'emplit d'un froid mortel.

Les pupilles noires, en apparence dures comme du verre, luisaient d'une intelligence féroce.

D'une méchanceté sans nom.

D'une haine mortelle.

Greg ressentit l'effarante impression d'avoir la cervelle coupée en deux. Une partie lui disait qu'il se faisait des idées et que le goanna noir, pour gros qu'il fut, n'était jamais qu'une bête du bush en quête de son casse-croûte.

Puni... Mort... Homme blanc... Puni...

L'autre moitié lui hurlait que c'était un monstre sorti de l'enfer animé par l'envie de tuer.

Et des deux voix, c'était la seconde la plus convaincante.

La seconde, implacable, qui paralysait tous ses membres, refroidissait son sang, transformait les battements de son cœur en coups de marteau contre ses côtes...

Homme blanc... Mort...

Les mots sifflaient dans sa tête. Pas exactement des mots. Plutôt des impressions. Des sentiments, mais si précis, si douloureux, si menaçants...

Trois ans plus tôt, alors qu'on lui avait détecté une tumeur opaque dans la poitrine, il avait passé un scanner au Memorial Hospital de Mount-Elizabeth. Avant de l'enfourner dans la bon dieu de machine, le toubib lui avait injecté un liquide colorant en le prévenant :

- Ça va chauffer mais ce n'est pas grave...

Il avait senti cette saloperie presque brûlante progresser le long de ses veines. alors que la voix de robot de la machine lui ordonnait :
- Gonflez vos poumons !

À présent, c'était pareil.

Sauf que le produit était glacial, comme un gel presque solide, un concentré de toutes les frayeurs du monde, qui s'insinuait dans son être, depuis sa poitrine , dans ses épaules, puis le long de ses bras, le long de ses cuisses, dans son sexe même, qui devenait un bloc de glace.

Ce n'était pas possible. Tout simplement pas possible.

Non m'sieur, ça n'existait pas dans la nature.

Greg avait traqué et tué des dizaines d'animaux. Des coyotes. Des chats sauvages. Des kangourous. Des renards...

Les bêtes ne pensaient pas.

Elles n'étaient qu'instinct. Elles n'élaboraient pas de plan.

Elles ne *projetaient* pas de tuer les humains !

Au milieu de ce cauchemar paralysant dans lequel il se trouvait, il vit la bête se tasser sur ses grosses pattes arrière, muscles bandés, se préparant à bondir et se projeter en hauteur, de toute sa masse, en un bond prodigieux.

BANG !

Il avait tiré. Son doigt avait pressé la détente.

Pressé ? Non : *écrasé* la détente.

Le geste réflexe d'un chasseur chevronné et d'un soldat qui s'était tiré des situations les plus désespérées dans la jungle des petits hommes innombrables.

Et il avait tiré juste. Fauchée en l'air, déchiquetée en son milieu par la 30-30 décochée à bout portant, la bête retomba au sol en deux morceaux. D'un côté, la majeure partie du corps, avec les pattes arrière massives et bourrelées de muscles qui cherchaient encore à cavalier, bousculant les cailloux sous leurs griffes, tandis que la queue fouettait le sol à grands coups. De l'autre, à quelques centimètres des boots de Greg, la partie supérieure, avec l'amorce des épaules et la formidable gueule qui mâchait le vide, découvrant des dents larges, à la fois courbe et pointues, disposées en désordre, certaines de travers,

d'autres se chevauchant les unes sur les autres.

- Dans le mille, salope ! Exulta Greg. Et le sourire élargissait sa bouche semblait repousser le réseau de crevasses de sa vieille face burinée vers les tempes.

- En plein d'dans ! Oui ! OUI M'SIEUR !

Il leva haut la Remington et en abattit la crosse à trois reprises sur la gueule dont les mâchoires persistaient à s'ouvrir et se refermer.

- Tiens ! Et tiens ! Crève !

Il levait une quatrième fois son arme quand il s'immobilisa.

Devant lui, à hauteur de son visage, sur le rebord du cratère, était apparu un autre goanna.

Pas un autre. Le même.

Avec le même long corps massif d'un gris presque noir, tâché des mêmes motifs blancs, comme frottés à la craie, les même yeux aux cercles d'or, la même gueule aux dents de requin. Le même losange rouge rubis au milieu du front.

Apparu.

Il ne s'était pas glissé jusqu'au bord du puits, il ne s'était pas coulé de dessous une pierre. Il n'était pas accouru d'on ne savait où. Il s'était matérialisé soudain, muflé en l'air, posé de tout son poids sur ses griffes en forme de bec de perroquet qui paraissaient prêtes à percer la roche, tant elles étaient pointues.

Greg laissa retomber son fusil, la main serrée sur le canon. Son sourire s'effaça. Dans ses yeux toujours écarquillés ne se lisait plus la peur, mais une sorte d'étonnement fataliste. Même son cœur, qui, quelques instants plus tôt, cognait dans sa poitrine à lui défoncer les côtes, ralentissait, s'apaisait, retrouvait un bon vieux ka-boum, ka-boum, ka-boum bien pépère.

Il était cuit.

C'était l'évidence, oui m'sieur.

Ce qu'il avait devant lui était à la fois implacable et inexplicable. Et s'il y avait une explication quelque-part, il ne la saurait jamais.

Alors, ce n'était même plus la peine d'avoir la frousse...
À quoi bon ?

Il ne se retourna pas, ni même ne prit la peine de jeter un regard par-dessus son épaule quand il entendit derrière lui des froissements de cailloux dérangés par des griffes, le frottement d'un ventre sur le sol, le claquement répété, impatient, d'une puissante queue sur une pierre. Un troisième goanna.

Homme blanc... Mort... Punition...

Bon dieu, combien étaient-ils, ces démons ?

La bête devant lui se tassa sur ses pattes arrière et bondit de ce saut de crapaud qui paraissait une des caractéristiques de l'espèce.

Greg sentit les ongles s'enfoncer dans la chair de sa poitrine comme autant de couteaux. Il eut conscience du mouvement sinueux du goanna qui l'escaladait, et l'enfouissement brutal de son muflle au creux de son cou, cherchant la carotide.

Avec autant d'indifférence, il reçut le corps de l'autre bestiole sur le dos et le début de la morsure sur sa nuque. À l'intérieur de lui-même, il écouta les fracas effroyablement sonores de ses cervicales brisées et des déchirements des cartilages à l'arrière de sa carotide.

Dans ce qui lui restait de conscience, il pensa qu'il avait eu tort d'avoir autant la trouille au Vietnam, qu'il aurait été moins pénible de crever là-bas, de la main d'un des petits guerriers en pyjama, dans la fièvre d'un combat, qu'ici et maintenant, sous les dents de créatures surgies d'un enfer incompréhensible.

Et qu'il ne lâcherait pas son fusil, la main serrée à bloc sur le canon..
Non m'sieur.

Il ne leur ferait pas ce plaisir.

Non m'sie...

- C'est quand même trop total beau !

Mary-Maud mouilla la bande collante, finit de rouler le joint et, se l'étant coincé entre les lèvres, l'alluma d'un coup de Zippo.

Pur, le stick. Un mince tortillon de papier avec cent pour cent de marijuana dedans.

Mélanger du tabac à cette herbe ?

Cette dynamite cent pour cent explosive ?

Ce cadeau de Shoona, une métisse aborigène de Mount-Elizabeth grave conquise après un concert ?

Non sens. Gâchis. Totale hérésie.

- Grave beau ! Super méga giga beau !

Le bush infini. Rouge. Nu.

- Trop total pur !

Si dénué de trace humaine, vu que Mary-Maud tournait le dos à la route, qu'elle aurait aussi bien pu se trouver sur la planète Mars.

Le soleil flottait un peu au-dessus de l'horizon droit. Un vaste disque de flammes orange et mauves, ondoyantes, palpitantes, à peine entamé à sa base par les entrelacs des branches d'un bosquet d'eucalyptus. Une splendeur d'étoile vivante, en gros plan, qui évoquait à la jeune femme les couvertures des romans de science-fiction dont son père faisait la collection.

- Qu'est-ce que t'es chiant, papa, avec tes bouquins qu'il faut pas déranger l'ordre fais attention à pas casser la reliure, chiant, méga

chiant mais quand même, merde, c'est beau !...

Elle aspira une longue, longue, longue latte, secoua sa tignasse noire et s'étira brusquement, bras et jambes écartées.

- YAOUOYOU !... Salut l'UNIVERS !...

Un de ses petits seins pointus s'échappa de sous la bretelle de son marcel noir sans qu'elle y prit garde. Ça lui arrivait souvent, surtout pendant les concerts, à l'occasion d'un solo de guitare bien speed. Ça faisait partie du show. Les mecs des premiers rangs mataient comme des malades. Tout juste si ils ne tiraient pas la langue pour baver dans leur bière. Mary-Maud s'en foutait. Si apercevoir un bout de nichon suffisait à leur bonheur. Et si, en plus, ça les poussait à recommander un verre, les soirs où l'arrangement avec le patron comprenait un pourcentage sur les consommations...

- Yeah ! Vive l'IMMENSITÉ !

Derrière elle se fit entendre le grincement de la porte latérale du van sur sa glissière.

- Qu'est-ce que t'as à gueuler comme ça ?

Revêche, la voix. Mauvais poil. Ouais, bien sûr.

Mary-Maud se retourna.

- Bonjour à toi aussi.

La fille aux cheveux blonds oxygénés, poupine, moulée dans une mini-robe rose, haussa les épaules.

- Bonjour Marilyn, insista la brune. T'as vu comme c'est beau ?

- Salut. Ouais, c'est beau. J'te signale que c'est encore moi qui ai fait le café.

Marilyn se retourna vers l'intérieur du fourgon, dans une posture penchée qui faisait ressortir son ample derrière, ramena à elle une casserole fumante et une grande boîte de plastique contenant du sucre, des biscuits et des confitures, hermétiquement fermée, à l'abri des hordes de fourmis.

Mary-Maud regarda un instant le tableau.

La vieille route au milieu du grand vide de nulle-part.

Le van rangé sur l'étroit terre-plein, blanc, cabossé et marqué de tâches de rouille.

Le logo du groupe peint sur la portière : "The Miss-Tics", avec un

portrait de la sorcière du monde des canards de Walt Disney, outrageusement maquillée, le regard salace sous ses faux-cils, une énorme épingle à nourrice en travers du bec.

Sa fausse blonde de copine qui, assise au bord de la portière, ses formes rondes enrobées de léger, très léger tissu rose pâle, tenait dans une main un mug fumant et, de l'autre, allumait son smartphone,

- Suce-moi la chatte, connasse !

Elle le pensa mais ne le dit pas. À quoi bon envenimer une situation qui était déjà assez pourrie comme ça ?

- Tu ne peux pas penser des trucs pareils, se morigéna-t-elle. C'est Marilyn, quand même. Oh, putain, Marilyn, qu'est ce qui nous arrive ?...

- Tu bois ton café chaud, lança celle-ci en pianotant du pouce, ou tu continues à regarder le sable ?

Mary Maud éloigna du revers de la main les premières mouches du matin.

- Et toi, tu profites de ce paysage unique au monde pour te détendre ou tu continues à faire ta gueule de conne ?

Elle le pensa. Ne le dis pas. Rester cool. Ne pas aggraver une tension déjà limite supportable.

S'étant approchée, elle tendit ce qui restait du joint à Marilyn qui détourna la tête, accompagnant son geste d'un claquement de langue dégoûté, comme si Mary-Maud lui proposait elle ne savait quoi de rebutant. Une bite, tiens, au hasard. Puis la blonde rejeta son téléphone sur la couchette derrière elle en maugréant.

- Putain, le seul coin du monde où y a pas de réseau et il faut qu'on y soit ! Tu y crois, toi ?

Les deux filles avaient constaté l'inutilité de leurs portables une trentaine de kilomètres après avoir quitté Mount-Elizabeth, et pas d'amélioration depuis.

Mary-Maud préféra ne pas répondre à la question, toute rhétorique. Elle remplit un quart en aluminium de liquide marronnasse, attrapa sur la banquette la carte qu'elle avait piquée au comptoir de l'hôtel à Mount-Elizabeth et s'assit à côté de sa "potesse" tout en chassant d'un geste devenu machinal les mouches qui dansaient dans l'air autour d'elle.

Marilyn, la lippe boudeuse, ayant ouvert la boîte hermétique posée sur ses cuisses pâles, examinait un bout de cake aux raisins qui s'y trouvait, vérifiant qu'il ne faisait l'objet d'aucune attaque insectoïde. Mary-Maud suivait du doigt sur la carte la ligne rouge qui symbolisait la Wellington Road.

- Prochain arrêt, Jarra-Creek, annonça-t-elle. C'est à une trentaine de bornes. On pourra peut-être y faire des courses.

- Jarra-Creek, répéta Marilyn, la bouche pleine.

Et elle haussa ses épaules grasses, de laquelle une des fines bretelles roses avait glissé sur le bras, pour exprimer à quel point Machin-Truc-Creek ou ailleurs, ça la faisait chier tout autant.

*

Les rares cheveux hérissés, les trois mentons mous couverts d'une barbe négligée, seulement vêtu d'un caleçon grisâtre à peine visible, caché qu'il était sous les bourrelets dégoulinants de sa graisse, Dimitri Sfakias se tenait sur le pas de sa boutique, une gamelle de plastique emplies de granules rose vif à la main.

- Pfit pfit pfit ! appelait-il en sifflant. Pfit, pfit, Guardian, viens mon chien !...

D'ordinaire, Guardian, pour qui la cérémonie de la gamelle était aussi sacrée que la communion à l'église pour un dévot, surgissait de sa niche à l'entrée de la station dès qu'il entendait battre la la porte-moustiquaire tordue.

Ou plutôt il se traînait péniblement hors de sa niche, arc-bouté sur ses pattes avant, traînant ses postérieures rongée par l'arthrite, ce qui était désormais la façon d'accourir du grand doberman rouge, naguère terreur des gosses de touristes.

- Pfit, pfit, viens mon chien, viens mon beau ! insista Sfakias.

Qu'est-ce qui lui prenait, à ce satané clébard ? Une envie subite de fuguer ? De chasser la chienne en chaleur ? Avec son arrière-train foutu ?

- Pfit, amène-toi, bouge de con ! insista encore l'homme.

Puis, rien ne venant, il plia prudemment les genoux et posa la gamelle au pied de la porte en marmonnant :

- Ben quand t'auras faim, tu trouveras bien le chemin...

De retour à l'intérieur, il propulsa avec force ahanements ses cent trente-deux kilos derrière le comptoir délabré, ouvrit la porte de métal chromé du frigo, se saisit d'une boîte de Four-X et la dégoupilla d'un index tremblant.

(Cogne, le Grec, vas-y!)

Il secoua brièvement la tête, l'air du type qui chasse une pensée désagréable, et s'envoya avidement cinq goulées de bière glacée au fond de la gorge.

Il se tint un moment immobile, la boîte jaune et rouge brandie à hauteur de sa large face molle, le regard égaré, la bouche ouverte, puis laissa bruyamment jaillir le rôti qui montait de son bide.

- Fuuuuuuuck me !

Une vague expression de soulagement et de satisfaction se peignit sur ses traits gras. Il répéta l'opération.

Lampée de bière.

Éructer.

Fuck me.

De l'avis du gros Dimitri, rien de tel qu'une Four-X glacée pour combattre la gueule de bois. On pouvait lui faire confiance sur ce point, vu qu'il s'appliquait le remède quasiment chaque matin.

Sur le comptoir encombré de paperasse, à côté d'une antique caisse enregistreuse grise, un petit four à micro-ondes grasseyant vrombissait, réchauffant sur son plateau un hot-dog surgelé "magnum size" dont le cellophane hâtivement déchiré traînait par terre en compagnie d'autres emballages.

Le hot-dog magnum, souvent suivi d'un deuxième, souvent aussi arrosé d'une seconde bibine, constituait l'autre volet des cures matinales de Sfakias contre le malaise post-éthylétique.

- Ding !

Il ouvrit le four, en tira le pain mou aux deux extrémités duquel pointaient les bouts rouge agressif d'une saucisse industrielle, l'arrosa tout au long d'un niagara de moutarde jailli d'un flacon de plastique à l'embouchure couverte de sauce durcie, puis, satisfait du résultat, porta le sandwich à sa bouche et mordit dedans.

Pendant plusieurs minutes, le gros homme mastiqua, faisant passer chaque bouchée d'une rasade de Four-X, les yeux vides coincés dans leurs bourrelets de graisse, contemplant sans vraiment le voir le triste décor de son existence.

Les étagères maigrement remplies de pièces mécaniques, d'assortiments d'ampoules, de courroies, de bougies d'allumage dans leurs boîtes de carton, de balais d'essuie-glaces...

Les murs d'un vert délavé, décorés d'affichettes publicitaires et d'un vieux calendrier où, sur la page d'un lointain décembre, une brunette en courte veste de père Noël et bonnet rouge à pompon blanc écartait les cuisses et suçait son pouce en ayant l'air de trouver ça divin...

Le bac à crèmes glacées vide, hors d'usage, au capot de plastique fermé par deux bandes de ruban adhésif en croix...

Le climatiseur d'un modèle ancien encastré dans le mur, qui exhalait un ronronnement sonore de tondeuse à gazon derrière lequel on devinait des cliquetis de pièces défectueuses en train de lâcher...

(À toi, le Grec, le poing bien serré !...)

Enfin la vitrine qui lui faisait face, occupant toute la façade, presque opaque, couverte de poussière rouge qui s'était solidifiée en croûte dans les coins. Au-delà se laissaient à peine deviner le terre-plein de ciment fendillé par endroits, les formes des trois pompes à essence dont une seule était encore en service et, plus loin, de guingois sur ses deux pieds rouillés, le panneau métallique terni de poussière qui s'obstinait à proclamer : "Jarra-Creek - Gas Station - Welcome"...

(Frappe !... Fuck, Dimitri, t'es un homme ou quoi ?...)

Quatre ans plus tôt s'était tenue l'inauguration, par une bande de pingouins du gouvernement, de l'Interstate 6, à une centaine de kilomètres au nord. Et depuis, l'heureux propriétaire de la station-service de Jarra-Creek, Dimitri Skafias, qui naguère nourrissait cinq employés, accueillait chaque jour une bonne vingtaine de "road-trains" à trois, cinq, parfois même huit remorques, abreuvait leurs réservoirs de milliers de litres de carburant, fournissait à leurs chauffeurs sandwiches et boissons fraîches et même, à l'occasion, réparait les pannes de moteurs dans l'atelier mitoyen, se retrouvait l'un des connards de l'histoire.

Heureux possesseur d'une affaire devenue invendable, il ne

fournissait plus d'essence qu'aux Aborigènes du patelin, pour leurs vieilles guimbardes rafistolées, avait licencié son personnel, allez vous faire voir ailleurs, merci et bonne chance, et fermé sa boutique, désormais réservée à son seul usage.

Dimitri aurait pu partir.

D'autres l'avaient fait.

Mais près de vingt ans passés dans ce coin reculé de l'outback avaient endurci son âme, comme enrobée d'une carapace de solitude, le rendant inapte à la vie citadine.

Il n'avait pas de famille en Australie, ayant immigré seul de sa Grèce natale en 1952, et un cancer de la moelle avait emporté son unique amour, Éléni, en 1984.

Il avait accumulé assez d'argent pendant quarante ans de bons services en tant que pompiste-mécano-serveur pour se faire livrer chaque mois de Mount Elizabeth assez de vivres, solides et liquides, et de diesel pour maintenir sa dernière pompe en service. Factures payées, il lui restait encore de quoi payer ses cuites du week-end chez Bersikovic.

(Ce moricaud ! Apprends-lui le respect ! Cogne, bon dieu!)

Alors...

Alors, il crèverait là, debout, hot-dog à la main, "magnum size - encore plus de saucisse pour encore plus de plaisir !", derrière son comptoir au formica fendu.

Et que, foi de Skafias, tous les constructeurs d'autoroutes, les politicards et leurs gonzesses en robes du soir aillent s'étouffer en avalant de travers leurs olives de cocktails, autant qu'ils étaient !

De toutes façons, ça n'allait plus tarder, songeait-il

Depuis six mois, une douleur sourde s'était installée dans sa poitrine, côté gauche, laquelle se transformait de plus en plus souvent en une lame de feu qui paraissait lui percer toute la longueur du bras. Une douleur qui s'était lovée en lui comme un animal familier dans sa niche et qui, parfois dérangée, mordait à pleines dents. Une douleur qui ne laissait pas de doute sur le futur.

- C'est pour bientôt, bande de cons ! marmonna-t-il tout haut, l'élocution empêtrée par le pain spongieux et la saucisse insipide qui

lui emplissait la bouche.

- N'est mour nientôt, mande de hons !

La lumière du soleil levant se frayait difficilement un passage au travers de la couche de poussière rougeâtre qui couvrait la vitrine. Le Grec jeta un regard à l'horloge publicitaire affectant la forme d'un pneu de camion dont les aiguilles, à peine visibles derrière le cadran graisseux, marquaient 07 H 30.

Décidément, pensa-t-il, il se levait de plus en plus tard...

Naguère, il était debout dès 05 H 00. Bien rasé, les cheveux humides, la salopette propre, il rejoignait Éléni qui était déjà en train de s'affairer devant la monumentale cafetière à filtre tout en échangeant les banalités d'usage avec les routiers qui s'étaient garés sur le terre-plein pendant la nuit.

Désormais, à quoi bon ?

Plus tôt, ce matin, alors que la lune envahissait encore sa chambre de lumière blanche, il avait été tiré un moment de son lourd sommeil d'ivrogne par les bruits de moteurs de voitures qui passaient sur la route.

Son oreille exercée de mécanicien avait reconnu les ronflements irréguliers, les claquements de pièces mal réglées et les pétarades de vieilles bagnoles négligées par leurs propriétaires.

Les "Niggers".

Ces damnés Aborigènes qui se foutaient de tout en général et de l'entretien mécanique en particulier !

L'esprit embrumé par des restes de rêves et des brouillards d'alcool, il avait pensé :

- Tiens, v'là les négros qui s'en vont faire un tour...

Puis, comme cette pensée faisait naître en lui du déplaisir,

(Cogne, Dimitri, cognie, on le tient bien!)

Il s'était appliqué à se rendormir, ce qui, relents de bourbon aidant, n'avait pas été bien difficile.

N'empêche que, plusieurs heures plus tard, le mystère restait entier.

Qu'est-ce qui était passé par la tête des Aborigènes, les trois cents et quelques dégénérés qui vivaient dans le quartier de bungalows érigés

pour eux, au bout de Cross-street, pour s'en aller comme ça, bien avant les premières heures du jour, quasiment en convoi ?

(Cogne cogne cogne...)

Cette question l'emplissant à l'heure du hot-dog-bière du même malaise qu'il avait ressenti à l'aube dans son lit, Skafias la repoussa de nouveau. Plus exactement il la déglutit en même temps que la dernière bouchée de son hot-dog, l'envoyant dans les tréfonds de son être.

(Les Aborigènes se barrent, hein, mon gros ? Qu'est-ce qui leur prend ? Est-ce que ça pourrait avoir un rapport avec hier soir ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer hier soir avec les Négros, Dimitri ?)

Impossible de s'en souvenir, bordel !

Trop soul... Encore un coup... Beurré à l'inconscience...

Histoire de faire taire une bonne fois pour toute la petite voix qui s'élevait en lui, il se retourna, fourragea quelques instants en dessous de sa considérable bedaine, se grattant ce qui lui restait de testicules, ouvrit la porte du frigo et prit une nouvelle Four-X. Il était sur le point d'en arracher la languette quand il se figea soudain.

- Qu'est-ce...

Dans l'atelier voisin, un préau de tôles aux piliers d'acier, séparé de la boutique par une double porte aux battants percés de hublots, avait retenti un bruit.

Ou plutôt des bruits.

Un choc sourd, suivi d'un cliquetis à la fois multiple et métallique.

- Qu'est-ce que...

Dimitri n'avait aucun mal à identifier les sons. Il visualisait parfaitement l'une des boîtes à ampoules vides qu'il avait l'habitude d'emplir de vis, écrous, rondelles et autres languettes de métal, suivant la loi immuable des mécanos, "ça pourra toujours servir".

- Qu'est-ce que c'est que...

Il la voyait choir de l'établi.

Poussée par ?

La voyait se renverser au sol, répandant son contenu...

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?...

Il prit une inspiration et cria, d'une voix qui parut désagréablement aiguë à ses oreilles :

- C'est toi, Guardian ?

Il savait bien que non. Le doberman était trop mal en point pour se traîner jusqu'à l'arrière du bâtiment.

En plus, jamais Guardian ne se serait hasardé aux alentours de l'atelier. C'était "zone défendue" pour lui, une leçon que, encore chiot, il avait apprise d'un Dimitri plus jeune et plus costaud à coups de sérieuses dérouillée à la ceinture.

Pas traîner vers le grand hangar aux senteurs d'huile et de métal.

Jamais. Bien maître. Pas se faire voir des humains qui tapent avec des outils, poussent des jurons et des grands éclats de rire. *Jamais.*

Compris, maître. Merci, maître.

Ayant posé sa sa bière lentement, avec des précautions instinctives pour ne pas produire de bruit, Skafias s'empara de même de la batte de baseball sous le comptoir, celle qui servait naguère à convaincre les routiers ivres que c'en était fini des conneries et qu'il était temps de reprendre la route sans faire d'histoires.

La douleur désormais familière surgit dans sa poitrine, partant de son cœur pour lancer ses langues de feu à travers tout son côté gauche. Il s'appliqua à respirer plusieurs fois, lentement et profondément.

Inspire... Expire...

Brandissant la batte à deux poings devant son visage, il gagna le bord du comptoir puis se dirigea vers la porte de l'atelier, un pied nu après l'autre, dans une démarche guerrière que les fluctuations de sa chair obèse rendait comique.

Inspiration... Expiration... Inspi...

La couche de graisse et de poussière qui maculait les deux hublots rendait impossible d'y voir à travers. Sfakias se pencha sur les battants, l'oreille tendue.

De l'autre côté lui parvinrent de nouveaux bruits. Des frottements.

Des glissements. Comme si on traînait un sac plein sur le sol. Avec en même temps quelque chose de mou. De visqueux. D'humide.

De *reptilien*.

Le gros bonhomme sentit une sueur glacée jaillir de tous ses pores,

l'envelopper tout entier et dégouliner en rigoles le long de sa peau brûlante, tandis que la douleur se faisait plus vive dans sa poitrine, poussant sa pointe incandescente jusque dans son biceps gauche. Qu'avait-elle gueulé, la vieille folle, hier soir, au pub, pendant qu'il...
(Cogne, le Grec!)

La vieille Aborigène à la crinière hérissée en pointes, celle qu'on appelait Grandma Jackson, que criait-elle donc ?

Quelque chose à propos de serpents...

De reptiles...

Non, de lézards ! De foutus méchants lézards...

Inspire... Expire... Inspire... Ah et puis merde !

- Attention, là-dedans ! Je vous préviens, j'entre...

Assurant sur le manche de la batte ses mains devenues glissantes, ignorant la pulsation aiguë qui torturait sa poitrine,

- J'entre et ça va chier !

Dimitri Sfakias poussa du genou l'un des battants de la porte de l'atelier.

*

Debout côte à côte à la fenêtre de leur appartement, Vukan et Mila Bersikovic observaient le Land-Cruiser du marshall Mac Coogan s'éloigner sur Main street, avec ses logos tapageurs "Jarra-Creek-Police" sur les flancs, le capot et le cul, plus son antenne radio disproportionnée qui se balançait à l'arrière du toit.

Mac Coogan longea l'église presbytérienne, d'un blanc devenu sale, dont les fenêtres en ogive et le portail étaient barrés de planches clouées de travers, puis le dispensaire qui lui était mitoyen, tourna au carrefour et disparut dans Cross-street.

- Petite bite prétentieuse... maugréa Vukan.

Un homme de taille modeste mais considérablement trapu, aux cheveux très noirs et au poil épais qui recouvrait comme une fourrure ses avant-bras et le dos de ses mains.

Mila avait renchéri :

- Dans sa tête, il est dans une série télé, avec lui dans le rôle du héros...

C'était une grande femme blonde et plantureuse. Elle avait été jolie à croquer pendant sa prime jeunesse. L'âge, l'épanouissement de ses formes et l'assurance de la maturité lui avaient donné un sex-appeal auquel la plupart des hommes étaient sensibles.

Après avoir échangé un même soupir de lassitude, les deux époux commencèrent à se préparer pour une nouvelle journée de travail. Tout le monde, à Jarra-Creek, plaisantait volontiers dans le dos du marshall Mac Coogan à propos de ses attitudes martiales, de sa mentalité règlement-règlement, de ses uniformes amidonnés, sans oublier ses chaussettes blanches éternellement tirées jusqu'aux genoux. Mais nuls ne le méprisaient plus franchement que les "Bersi", comme on disait couramment, qui avaient à subir ses remontrances presque chaque semaine.

Désordre.. Bruit... Tapage... Comportements contraires à La Loi...
Un avertissement, mais la prochaine fois...

Comme s'il était possible de tenir un commerce dont le but principal était de fournir de l'alcool à des centaines de poivrots, une poignée de Blancs et une légion de Noirs, dans une ambiance de messe du dimanche !

Pour ne rien arranger, Mac Coogan ne buvait presque pas, se contentant d'une bière de ci de là. Une Foster's que Vukan lui offrait, car il connaissait les usages, lui !

Ce matin, le flic avait fait encore plus fort que d'habitude en montant carrément chez eux, dans leur espace privé, pour cogner du poing à la porte, alors qu'ils étaient à peine sortis du lit.

- Cette fois, c'est grave, vous risquez vraiment un rapport...

Mila, en culotte et soutien-gorge, se pencha de nouveau à la fenêtre pour jeter un coup d'œil à ce qu'ils appelaient "la terrasse", en réalité un simple carré de béton à l'angle du pub où se massaient pour picoler les clients aborigènes, qu'on servait par une lucarne.

- N'empêche, remarqua-t-elle, Mac Coogan n'a pas tort. Ils ne sont pas là. Tu as entendu des voitures, toi ?

Vukan, en train d'enfiler son pantalon, secoua négativement la tête. Tous deux carburaient aux tranquillisants arrosés de bourbon, histoire de tenir le coup dans l'atmosphère débilante, à doses accrues depuis

le début de l'agonie du bled. Quand ils dormaient, c'était d'un sommeil de plomb.

- Bof, fit-il. Tu les connais. Z'ont sûrement une de leurs cérémonies quelque-part dans le bush. Reviendront vite, quand qu'ils auront soif...

Ils échangèrent un regard au travers duquel ni l'un ni l'autre ne pouvait s'empêcher d'exprimer une légère inquiétude.

Pour le pub, le Jarra-Creek Star, comme pour le Memorial General Store de J.T Walker, non loin, sur Main-street, les deux seuls commerces de Jarra-Creek depuis le gros Skafias avait quasiment fermé boutique, les poches des Aborigènes, tous pensionnés par l'État du Queensland, constituaient le principal du revenu.

D'un confortable revenu.

Et même, depuis que les Blancs se comptaient sur les doigts des mains, à peu près la seule source de dollars.

- Bon, on ne va pas se prendre la tête, non plus...

- T'as raison.

Les Bersi s'adressèrent l'un à l'autre un haussement d'épaules fataliste et se détournèrent pour finir de s'habiller.

Ils habitaient au-dessus de leur bar, dans un confort plus que relatif : des meubles dépareillés, un réduit sans fenêtre en guise de salle de bains, un climatiseur branché en permanence et, pour seul élément de confort, un tableau représentant les Bouches de Kotor, dont les parents de Vukan étaient originaires.

Avec l'argent qu'ils ramassaient, ils auraient pu se payer un logement plus confortable, mais, comme disait Mila, ça aurait été jeter les billets de banque dans les toilettes et tirer la chasse par-dessus.

Leur fric, il était envoyé chaque mois sur un compte épargne de la Commonwealth Bank et, le moment venu, dans une dizaine d'années, servirait à leur assurer une vie paisible dans un coquet pavillon quelque part sur la côte adriatique.

En attendant ce temps béni, inutile de faire des frais.

Vukan s'évertuait à boutonner son col sur son cou épais en maugréant :

- Tout de même, cette vieille négresse. J'aurais peut-être dû...

- Tais-toi, chéri, lui intima sa femme. Tu as dit ce qu'il fallait dire !
- Tout de même...
- Oh, ferme-la un peu, tu veux !

Le soleil déferlait dans la chambre en tranches irrégulières, découpées par les lattes tordues du store qu'avait descendu Mila. Penché sur le lavabo branlant, Vukan s'aspergea le visage d'eau pour chasser les derniers relents du sommeil à l'anxiolytique et s'ébroua.

- N'empêche que si le marshall continue à poser des questions...
- C'est bien toi, ça. Toujours à flipper pour un oui ou pour un non...

Mila se contorsionnait pour enfiler sa robe étroite, les deux bras levés. Dans un bled du genre de Jarra-Creek, il aurait fallu être un sacré malchanceux pour ne pas s'enrichir aux commandes d'un bar. Une grande partie des salaires des quelques blancs qui restaient et des pensions des Aborigènes venait d'elles-mêmes se coucher dans le tiroir-caisse d'en bas.

Mais si, en plus, des propriétaires et des garçons bergers de ranches lointains, à trente, quarante ou même cinquante kilomètres, se tapaient régulièrement la distance, aller et retour, pour le plaisir de passer la soirée au Jarra-Creek Star, le couple le devait au tour de poitrine, aux hanches montées sur roulement à billes et aux cuisses généreusement dévoilées de Mila.

- Tu as bien fait de tout mettre sur le dos de Shoemaker, continuait-elle. Il a cogné sur le bonhomme, non ?

- Oui, mais les autres...

- Oublie les autres, bon sang. Tu veux des ennuis avec Kaiser ? Tout le monde sait qu'Eli est une brute. En plus, il lui faut un mode d'emploi pour se torcher le cul.

Vukan grogna sous la serviette dont il s'essuyait la face.

Mila avait sûrement raison, comme d'habitude.

C'était elle le cerveau de l'équipe. Il le savait. Lui-même était bon à cuire des steaks, servir des bières et rouler des yeux furieux quand une main s'attardait trop sur la croupe de sa légitime. Dès que les choses devenaient un peu plus subtiles, il s'en remettait à elle.

N'empêche, il n'était pas tranquille.

- Vous le connaissez comme moi, Marshall, c'est ce taureau cinglé qui s'est acharné sur le Noir... avait-il déclaré.

C'était vrai.

Mais ce n'était pas l'*entière* vérité...

Du rez-de chaussée parvint le bruit de la porte d'entrée du Star qui se rabattait. Des pas sur le parquet. Des échanges de conversation.

- Les v'là, soupira Mila, sans plaisir particulier, achevant de se coiffer devant la glace de l'armoire.

J.T. Walker, le plus probablement. Le patron du supermarché.

Accompagné de quelqu'un. Un des bergers employé par Kaiser, ou deux, voire Kaiser lui-même. Il semblait à Vukan avoir entendu des motos pétarader du côté de chez Skafias, une dizaine de minutes plus tôt...

Les Bersi ne fermaient jamais la porte du Star. Les clients réguliers les plus matinaux pouvaient entrer et même, s'ils ne voulaient qu'une bière, se servir eux-mêmes dans l'un des frigos. Les Blackfellows, eux, savaient qu'ils n'avaient en aucune circonstance accès à la salle. Sauf incident, comme la veille, quand le grand Nègre...

Le malaise inhérent au souvenir de la soirée envahit de nouveau Vukan qui secoua la tête pour chasser les images déplaisantes de sa cervelle.

- On y va ? lança-t-il à sa femme.

- Une nouvelle journée au Paradis, fit celle-ci, sur un ton chantant.

Et, au passage, elle fit claquer une bise sur le bout du nez de son mari.

*

- Bande de ploucs ! râlait le marshall Mac Coogan au volant de son Land Cruiser alors qu'il longeait, cahotant dans les ornières de Cross-street, le mur de ciment de "Jarrachicks" l'élevage de poulets désaffecté.

Ploucs.

Ignorants.

Stupides.

Stupides parce que ignorants ou bien ignorants parce que stupides ?

Foutaises, tout ça : ploucs ET ignorants ET stupides, depuis leur naissance jusqu'à leur dernier jour !

Mac Coogan avait fêté ses quarante-cinq ans la semaine précédente. Ou plutôt, il s'était enivré dans son bureau, les pieds sur la table, devant la grille de la cellule où il enfermait les Aborigènes trop turbulents, les jours de cuite plus sévère qu'à l'ordinaire.

En solitaire, sa femme s'étant depuis longtemps évadée du bush pour aller tenter sa chance du côté de Gold Coast. Ils avaient échangé leurs dernières paroles au carrefour de Main street et de Cross street, devant le pub des Bersi, à l'arrêt de car de la Crisps Coaches dont la ligne Alice Springs / Mount Elizabeth fonctionnait encore.

Elle avait eu un élan pour le gratifier d'une bise sur la joue. Il s'était reculé.

- Pas de débordements, Doris, l'avait-il priée. Eu égard à ma fonction...

- Ta fonction mon cul, avait-elle rétorqué.

Elle n'avait pas insisté pour la bise d'adieu, se détournant pour observer au bout de Main street la colonne de poussière annonciatrice de l'approche du car, tandis que sa robe rouge dansait légèrement dans le vent du bush. Ce qui fait qu'au final, c'étaient les toutes dernières paroles qu'elle lui avait adressées.

Aux dernières nouvelles qu'il avait reçues deux ans et quelques plus tôt, elle était serveuse dans un bar à cocktail sur la côte, du côté de Surfer's Paradise, elle détenait un bon paquet de parts dans l'affaire et tout allait bien pour elle, merci.

Au départ, en 1988, l'année du bicentenaire de l'Australie, ça avait semblé être une bonne idée au jeune Mac Coogan de demander sa nomination dans un patelin reculé de l'outback où il pourrait régner sans partage.

Unique représentant de la loi à des dizaines de kilomètres à la ronde, il ne tarderait pas, croyait-il, à démontrer sa valeur en collant le plus possible d'amendes pour excès de vitesse et boucler avec la sévérité inhérente à sa glorieuse fonction les ivrognes coupables de désordres publics, ainsi que d'accumuler les rapports circonstanciés qui le feraient bien voir à la surintendance de Mount Elizabeth. Sans oublier qu'il toucherait chaque fin de mois la solde augmentée de la généreuse et légitime prime que l'état du Queensland accordait à ses

fonctionnaires volontaires pour les confins du territoire.

Mais depuis que l'Interstate avait asséché le flot des véhicules sur la Wellington road, le patelin pépère s'était transformé en un bled agonisant que les habitants les moins idiots avaient fui à la première occasion et où lui, le marshall Michael Mac Coogan, lieutenant de réserve de l'Australian Defence Force et titulaire d'une licence de droit de la James Cook University, officier ô combien méritant, qui se considérait avec fierté comme un élément exemplaire de l'élite de la race policière, se retrouvait à faire régner la loi sur un troupeau d'Aborigènes dégénérés et une bande de ploucs.

Ploucs ET ignorants ET stupides !

Certes, il continuait à percevoir ses juteuses primes mensuelles, merci à Dieu, à ses saints et à la Caisse Centrale de la Police de Brisbane, mais les chances de se voir un jour remplacé étaient au niveau zéro. Son seul avenir possible était de continuer à sécher au soleil de Jarra-Creek pendant quinze ans, digne représentant de la loi du Queensland pour le bénéfice de ploucs, d'Aborigènes ivrognes, de sable, de cailloux et de termitières. Une perspective qui lui donnait à la fois envie de rigoler en se cognant les cuisses des deux poings et de dégueuler jusqu'au dernier morceau de ses tripes.

- C'est Eli, Marschall, vous le connaissez, s'pas ?

C'était la version à laquelle s'étaient tenus Vukan et Mila Bersikovic, les tenanciers du pub, qu'il avait cueillis au saut du lit.

- Vous savez comme Eli est raciste, s'pas ? Avec un coup dans le nez, on l'tient plus...

Eli.

C'est Eli.

C'est la faute à Eli...

Dès que quelque-chose allait de travers à Jarra-Creek, on en accusait Elias Shoemaker, dit Eli. Lequel, il fallait bien le reconnaître, était coupable dans au moins la moitié des cas, ayant endossé le rôle de brute, doublé de celui de la cloche, triplé de celui du fauteur de

troubles du village.

Et voilà comment Mac Coogan, décoré de la médaille du service, sorti sixième de l'école de police, se retrouvait un dimanche matin à abîmer les amortisseurs de son 4x4 de fonction dans les nids de poule de Cross-street, dans le but d'aller écouter les mensonges qu'allait lui servir Eli.

Et ce avant d'en tirer trois pages de rapport, à la fois précises et concises, détaillées et rigoureuses, modèles d'excellence policière, qui finiraient dans la corbeille "pas lu" de cet imbécile vaniteux de surintendant général Huey à Mount Elizabeth !

Mac Coogan freina plus brutalement qu'il était nécessaire, arrachant un nuage de poussière grise à la chaussée défoncée, coupa le contact en maugréant et descendit de voiture devant le domaine de Shoemaker : une baraque de planches grises agrémentée d'une terrasse branlante sous son toit de tôles rouillées devant un "yard", une vaste cour nue écrasée de lumière, encombrée de pièces mécaniques et de bouts de ferraille non identifiables, bornée du côté opposé à la baraque par un hangar d'aspect encore plus branlant que celle-ci.

Le marschall coiffa son chapeau de feutre et remonta sa ceinture, qui avait tendance à glisser au bas de son ventre, entraînée par le poids du holster.

Il jeta un regard machinal de contrôle à son reflet sur la vitre opaque de la portière : cheveux gris taillés ras, moustaches poivre et sel, menton raide. La face idéale de l'autorité policière, qui allait de pair avec la chemise blanche à manches courtes amidonnée, le short bleu marine au pli repassé et les longues chaussettes immaculées qui, jaillissant des brodequins luisants, s'étendaient sans le moindre pli jusqu'au dessous de ses genoux.

Il soupira, à la fois satisfait de son apparence et désolé qu'une telle perfection se retrouvât si mal employée, redressa les épaules et s'avança vers la mesure de la démarche martiale qu'il affectionnait. Un pas qui voulait dire : le devoir avant tout !

Un feu brûlait dans un vieux fût de gasoil au milieu du yard. Dans la lumière déjà éblouissante du matin, on ne voyait pas les flammes.

Seulement un tremblement de l'air, au-dessus, accompagné de temps en temps d'une bouffée de fumée grisâtre.

À l'ombre de l'auvent de tôle qui précédait la maison, dans une balancelle pendue à des chaînes rouillées, se tenait Joanna Shoemaker, qui surveillait sa fille Nelly, une fillette de cinq ou six ans, aux mêmes cheveux roux que sa mère.

Assise au milieu du yard, ses deux petites jambes sales étendues devant elle, la petite suçait gravement son pouce et serrait au creux de son autre bras un agneau en peluche si vieux et si crasseux qu'il ressemblait plus à une guenille qu'à un jouet d'enfant. Le soleil levant poussait devant elle son ombre, démesurément allongée.

Le même soleil se glissait sous l'auvent de tôle, séparant la terrasse de planches en deux, éclairant le visage étroit et pointu de Joanna. Le côté gauche était enflé et un cerne violet dessinait un cercle presque parfait autour de l'œil.

- Y'a pas que les Aborigènes pour se prendre des branlées du samedi soir... songea Mac Coogan.

La porte s'ouvrit à la volée, vraisemblablement sur un coup de pied et le maître des lieux apparut. Un colosse aux longs cheveux blonds qui commençaient à blanchir, seulement vêtu d'une ample salopette de jean maculée de cambouis, les pieds nus croûtés de poussière. Son avant-bras était tatoué d'un kangourou couronné par dessus deux fusils croisés, l'emblème du Royal Australian Regiment au sein duquel il avait servi trois ans.

Il tenait à la main un shotgun Remington 870.

D'un coup de menton, il fit comprendre à sa femme de rentrer à l'intérieur, ordre auquel elle obéit avec précipitation.

Elias attendit que la porte se fût fermée sur elle et se retourna vers son visiteur, tapant ostensiblement du canon de son arme dans la paume de sa main.

Nul besoin d'être armé pour recevoir le shérif Mac Coogan. C'était seulement une manière de proclamer qui était le patron dans le coin. L'hospitalité, façon Shoemaker.

- Salut, Elias.

- Hep, March'll. Vous l'avez coincé, le fils de pute ?

Le policier resta interdit.

- Qui ?

- L'enculé de rejeton de salope qui m'a piqué mes cleps !

Mac Coogan réalisa qu'il n'avait pas été accueilli par la ribambelle de chiens qui traînaient d'habitude dans le yard des Shoemaker, une troupe de bâtards plus jaunâtres et pelés les uns que les autres qui se ruaient, hurlant et bavant comme des bêtes enragées à l'assaut des visiteurs et manœuvraient sournoisement pour leur mordre les talons des boots.

- Je ne suis pas là pour tes chiens, Eli.

- Tous partis. M'en reste pas un seul. Si j'attrape l'enfant de...

- Je me fous de tes chiens, coupa sèchement Mac Coogan.

Rien n'était plus vrai. La disparition d'une demi-douzaine de corniauds hargneux et couverts de vermine était pour l'heure le cadet de ses soucis. Mieux : si ces satanées bestioles s'étaient sauvées pour de bon, ça faisait du monde un meilleur endroit à habiter, de l'avis du policier.

- Tu sais parfaitement pourquoi je suis là, continua-t-il.

Eli haussa ses larges épaules, faisant remuer un entrelacs compliqué de flammes, de dragons et de têtes de mort.

- Nope.

Mac Coogan sentit un nouveau soupir emplir sa poitrine. Il se retint de l'expulser. Sa conviction était qu'Elias connaissait foutrement bien la raison de sa visite, et son cinéma à propos des clébards ne faisait que la renforcer.

- Ne cherche pas à éviter le sujet. Y a eu de la bagarre, hier soir, chez les Bersi. Tu sais quelque chose. Ou bien alors c'est que t'étais trop cuit pour t'en souvenir.

Pour toute réponse, le géant blond tourna légèrement la tête et cracha. La salive atterrit dans la poussière, à un doigt des chaussures lustrées de Mac Coogan.

- C'est qui qui dit ça ?

- Kikidi, kikidi, ne put s'empêcher de singer le policier, le ton un peu plus hargneux qu'il n'était nécessaire. Peu importe. Bon dieu, Elias, l'Abo était seulement un peu plus bourré que d'habitude...

- Le pub, c'est interdit aux nègres, coupa Shoemaker. C'est écrit su'l'panneau que Bersi il a accroché derrière l'comptoir.

Le shérif rajusta sa ceinture puis se lissa les moustaches, tentant de calmer la bouffée d'impatience qui lui montait à la gorge.

Certes, la loi du Queensland autorisait formellement les patrons de pub à refuser d'admettre les Aborigènes dans une salle de bar. Certes, les "Niggers" désireux de picoler étaient tenus de rester à l'extérieur de l'établissement. Ce qui n'empêchait pas, d'ailleurs, les tenanciers, comme Bersi, de les servir par une lucarne ouverte dans le mur à cet effet, à un angle du bar.

Par pas charité : les Aborigènes regroupés dans des bleds comme Jarra-Creek, logés et pensionnés par l'état, incroyables soûlards, représentaient l'essentiel du chiffre d'affaire des débits de boisson.

Certes.

Certes, certes et re-certes.

Ça n'empêchait pas qu'hier soir...

Il y avait des limites, nom de dieu. Il y avait des règles. Il y avait la LOI !

- Grandma Jackson y était, Eli ? reprit Mac Coogan. Tu l'as vue ? Tu lui as parlé ?

- C'est rien qu'une vieille nèg'. J'sais pas c'que v'z'avez tous avec c'te vieille...

- C'est l'Aborigène la plus importante de la communauté, tu le sais bien. C'est la cheffe, chez eux.

- Y a pas de chef qui tienne. Y'a pas de moricaud qu'est chef. Surtout pas une vieille qu'à qu'la peau sur les os comme c'te vieille -là...

Shoemaker manifesta son respect pour la vieille dame par un second crachat bien senti.

Un nouveau soupir monta des tréfonds de Mac Coogan. Cette fois, il ne le retint pas.

Ploucs et ignorants et stupides.

Oui.

Et en plus têtus comme des bourriques !

- Écoute, Eli, quelqu'un a cogné sur ce pauvre gars...

Il arrêta de la main la nouvelle protestation grommelée du colosse.

- Ce n'était pas toi, d'accord. Okay. Très bien. Mais qui c'était, alors ?
- M'appelle pas.
- Kaiser, ou un de ses gars ?
- M'appelle pas.
- Le Grec ?
- M'appelle pas.
- Tu es idiot au point de ne pas comprendre que j'essaie de t'aider ?

La victime est chez Margaret, sur le brancard, inconscient, avec tellement de fractures qu'on a du mal à les compter.

Shoemaker considéra cette notion avec une grimace qui voulait dire : "c'est sûr que c'est triste, marsh'll, mais qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?"

- C'est grave, cette fois. Margaret dit qu'il pourrait bien ne pas passer la journée.

Eli haussa ses vastes épaules mais, malgré son indifférence affectée, ne put empêcher ses deux mains de se crispier sur son fusil.

- Ce coup-ci, continuait Mac Coogan, ce ne sera pas une nuit dans ma cellule. Si jamais le type meurt, le coupable sera bon pour un séjour à Maryborough. Ça te plairait, huit à dix ans de pénitencier ?

Nouveau haussement d'épaules. Nouvelle moue de rien-à-foutre.

Nouvelle tension des grosses pattes sur le Remington...

Mac Coogan se demanda un instant s'il n'allait pas dégainer son colt et coffrer cette grande andouille puis se ravisa. Ça ne servirait à rien. Eli n'avait nulle-part où aller. Il valait mieux le laisser mijoter chez lui, en attendant que les choses se précisent, de recueillir d'autres témoignages.

Ou bien que, arrangeant les affaires de tout le monde, l'Aborigène mal en point reprenne conscience, qui savait ?...

- Les autres ne vont pas se gêner pour te mettre tout sur le dos. Alors, rends-toi service : dis-moi qui a tapé.

- M'appelle pas.

À bout de patience, le marshall fit deux pas en avant et lui pointa l'index à un centimètre visage.

- Elias Shoemaker. Mon boulot, c'est de maintenir la paix dans notre ville. Si jamais cette histoire fait les vagues que je crains, j'en profiterais pour te régler ton compte. Je vais te charger, crois-moi !

- Faites qu'est-ce que vous v'lez, Marsh'll...
- Tu vas y aller, à Maryborough. Et qui s'occupera de Joanna et de ta fille ?

Le colosse le regarda de longues secondes, ses yeux d'un bleu très clair vides de toute expression, puis il prit une inspiration et déclara :

- Le pub, c'est interdit aux Moricauds. C'est écrit sul'panneau qu'Bersi il a mis derrière l'comptoir...

Distraite par la splendeur du paysage, Mary-Maud vit le nid-de-poule trop tard pour l'éviter. Le van plongea en avant. Le choc fit sursauter les deux passagères.

- Merde, tu pourrais faire attention, grogna Marilyn qui, sur le siège passager, une jambe repliée, se coupait les ongles des orteils.

- Tu veux le volant ? rétorqua Mary-Maud, plus sèchement qu'elle n'aurait voulu.

- Ah, tout de suite à gueuler. Fais gaffe, c'est tout !

Devant elles, la Wellington road filait tout droit, étroite, encore plus mince aux endroits où des flèches de sable gagnaient sur le vieux macadam, bordée sur la droite d'antiques poteaux électriques en bois dont certains penchaient plus ou moins dangereusement d'un côté ou de l'autre.

Une bande d'une douzaine de kangourous passait à une centaine de mètres. De ces "red roos" si nombreux dans la région, des bêtes hautes comme des hommes, au pelage roux qui se confondait presque avec le sable du sol. Mary Maud aimait leur façon de courir, à grands bonds languissants à la trajectoire sinueuse, si gracieux qu'ils semblaient une danse. Plus près de la route, le soleil allongeait les ombres d'une immense nappe de termitières coniques, pointues comme des chapeaux de magiciens de comix.

- Que c'est beau ! Ça n'en peut plus d'être beau, repensa-t-elle. Fuck, ça pourrait être tellement cool !...

Justement, le problème majeur, c'était que ça le devenait de moins en

moins, cool.

Comment une relation entre deux personnes pouvait-elle se dégrader à ce point et à cette vitesse ?

Pourtant, six mois plus tôt, tout avait commencé dans le bonheur, non ?

Le plaisir.

L'enthousiasme.

La totale félicité !

Mary-Maud et Marilyn.

Marilyn et Mary-Maud.

Cent pour cent joie, énergies complémentaires à fond, amour giga mortel, total bonheur et pur rock'n'roll.

Leur rencontre à Adelaïde, en South Australia. Mary-Maud, fraîchement débarquée sur le continent de sa France natale avec sa guitare Les Paul et pas grand-chose d'autre. Elle avait convaincu la patronne du Rocket bar, un troquet de nuit, de l'engager pour un gig de blues, guitare et voix, vingt minutes par soir, une semaine à l'essai et après :

- We'll see, girl...

Marilyn l'Anglaise, elle aussi nouvelle arrivante, venue d'un petit patelin du Kent, qui bossait comme serveuse, avait rejoint Mary-Maud sur scène dès le premier soir et s'était appropriée le piano électrique rangé sous sa housse de plastique au bord de la scène.

Au bout de la semaine, leur duo était né.

Trente minutes de reprises de standards rockabilly braillés à fond la caisse par deux nanas enragées, la petite brune agressive, guitare aux genoux, pieds en dedans, et la blonde "chubby" aux claviers, multipliant les poses de star moqueuse.

Le duo d'enfer.

Coup de foudre, cent pour cent.

One two three, principes de vie, la liberté à tout prix, one-two, one-two, l'existence, c'est fait pour être speed, les mecs c'est des cons et des lâches, one two three FOUR, entente à cent pour cent.

Succès, cent pour cent.

Sexe, trois mille et quelques pour cent.

Et Be Bop A Lula...

Une copine enceinte et fauchée, larguée par son mec, revendait son antique fourgon Bedford "Karavan" de 1973 aménagé en camping-car, avec lequel elle avait sillonné la Western Australia en compagnie du salopard fécondeur. Mary-Maud et Marilyn avaient sauté sur l'occasion, s'étaient baptisées The Miss-Tics, avaient fait peindre le logo sur la portière par une copine peintre et avaient taillé la route, en suivant la côte, une aventure intense qui leur avait pris presque une année.

Melbourne.

Canberra.

Sydney, pour un séjour de six semaines, marqué par un concert carrément triomphal à L'Argyle, une boîte au cœur de The Rocks, le quartier historique de la ville, dont la cour extérieure était ce soir-là bondée d'une foule de goth-girls plus extravagantes les unes que les autres.

À partir de la capitale du New South Wales, ça avait été la lente montée le long de la Gold Coast, une suite ininterrompue de petits bleds côtiers paradisiaques en bord de plage, peuplés de touristes et de surfeurs. Et de surfeuses.

Succès : total.

Musique : éclate totale, Be Bop A Lula, one two Three four, wham bam, thank you mam !

Amitiés, rencontres, câlins en tous genres, journées à ne rien foutre devant l'océan et la grande barrière de corail, ou bien autour d'une piscine de motel bungalows, en compagnie de copines bronzées comme des cookies sortis du four : méga total.

Sexe : giga total puissance dix !

- Tiens, une bagnole, dit Marilyn.

Mary-Maud ralentit, intriguée. Depuis leur départ de Mount-Elizabeth, elles n'avaient croisé que de rares véhicules, et uniquement dans les agglomérations.

La voiture d'en face s'approchait, l'allure bancale, hérissée de têtes et de bras.

- Waoh, s'exclama la blonde, pas possible, combien il sont à bord ?

C'était un antique pick-up Ford au pare-buffle de travers, sûrement maintenu par du fil de fer. L'un des orifices de phares était vide. Sur le hayon se pressaient épaule contre épaule un nombre invraisemblable d'Aborigènes, hommes et femmes, crinière crépues au vent, qui leur adressait des grands signes, les bras écartés. Certains montraient frénétiquement la direction dont les filles venaient.

Quand la Ford les croisa, elles devinèrent dans la cabine d'autres occupants, serrés comme des sardines, à se demander comment le chauffeur pouvait manœuvrer. Ils avaient la bouche ouverte sur les cris qu'ils leur adressaient.

Ceux du hayon criaient aussi.

- No ! No good ! No !

Puis la guimbarde surchargée dépassa le fourgon et continua sa route cahotante, l'arrière très bas sur les essieux.

- T'as vu ça ? Complètement bourrés ! ricana Marilyn.

- Hon hon, fit Mary Maud, encore sous le coup de la surprise.

Elle testait machinalement sa direction, tournant légèrement le volant de droite et de gauche, et vérifiait que la commande des phares était bien sur la position "éteints". Les Aborigènes avaient voulu leur faire comprendre quelque chose, mais quoi ?

- On aurait dit qu'ils voulaient qu'on fasse demi-tour...

La blonde haussa les épaules, déjà indifférente.

- Encore un délire. T'as vu comment ils sont, les Noirs, dans le coin... Mary Maud acquiesça.

Dans chaque village qu'elles avaient traversé sur la Wellington road, les Aborigènes qu'elles avaient observés étaient tous en train de boire, une boîte de bière ou une bouteille à la main, assis n'importe où, hébétés par l'alcool, ou encore massés devant les lucarnes sur le côté des pubs, par lequel on les servait.

- Ouais. T'as peut-être raison...

Marilyn replia sa jambe et se remit à se couper les ongles des pieds, penchée, les mèches blondes et grasses tombantes, masquant son visage.

Mary-Maud se fit la réflexion qu'elle avait l'air d'une mégère

feignasse, comme on en représentait dans les caricatures misogynes des années cinquante. Des pouffes incapables de cuire une omelette, qui négligeaient le ménage et trompaient leur abruti avec tous les facteurs de passage.

Soupirant, elle retourna son attention sur la route.

*

- *Joooooollllllliie...*

Dans un premier temps, Nelly Shoemaker ne prêta pas attention à la voix.

- *Joooooollllllliie.... Gentiilllllle....*

Toujours assise dans le yard devant la baraque de ses parents, seulement vêtue d'un tee-shirt trop grand, effiloché aux bords des manches, ses longues boucles orange, de l'exacte couleur du fil électrique de cuivre, brillants dans la lumière du soleil, la petite fille était trop occupée à expliquer à Lamby, son agneau en peluche, son confident en tous sujets, comment les chiens avaient disparu.

- Tous partis qu'on sait pas où, papa qui sait tout il a même pas vu ça c'est un mystère, tu ne crois pas ?...

- Oui, approuvait Lamby, un vrai mystère de merde de bite à cul !

Ce n'était pas une voix, d'ailleurs. Elle n'était pas faite de sons qu'elle entendait avec ses oreilles, comme quand maman l'appelait pour le manger ou le laver de la toilette ou bien le ranger tout-ce-bordel-tout-de-suite.

- *Joueeeeer... Jjjjjjoooooollllllliie...*

Non, pas une voix véritable, comme celles qui lui parvenaient en ce moment même de l'intérieur de la maison. Il y avait les grondements sonores de son papa, un peu pâteux, signe qu'il avait bu du viski, et les couinements de chiot qui a mal de sa maman.

- *Jouer... Venir jououououer...*

Pas non plus une voix qui existait seulement dans sa tête, comme celle qu'elle donnait à Lamby pendant leurs discussions, en profitant pour lui faire dire tous les mots interdits, sales pas beaux caca qui, prononcés par elle et entendus par son père lui aurait valu des coups

qui font mal. Parce que quand papa cognait on avait mal sur le moment et après ça durait longtemps.

- *Gentiiiiiiiiiiiiille...*

Nelly redressa la tête, serrant le vieux Lamby sur sa poitrine, et regarda en direction de la grange.

L'espèce de longue cabane de planches grises au toit de tôles affaissé en son milieu, à la porte entrouverte penchée sur ses vieux gonds rouillés.

Le hangar sombre où elle n'avait pas le droit d'aller car il y a des trucs qui coupent c'est dangereux et que je t'y prenne tu vas voir. La voix qui n'en était pas une mais qui en était une quand même venait de là.

Elle était gentille.

Amicale.

Câlène.

Elle faisait envie.

- *Venir jouer... Jolie... Gentille... très très trrrrrès jjjjjjjjjjolie !....*

Nelly se pencha et proposa à l'oreille de Lamby :

- On va jouer?

- Gneu gneu gna gneu... répondit la peluche, car elle le tenait trop serré. Elle relâcha la pression de son bras et souleva le jouet, portant le museau fripé et l'unique œil de plastique à hauteur de son visage.

- On y va ? répéta-t-elle.

- C'est putain des couilles d'interdit, c'est dans la grange.

- Trouillard !

La petite fille posa la peluche et, l'abandonnant là sans autre forme de procès, se dirigea vers la grange, moitié rampant, moitié à quatre pattes sur le sol poussiéreux .

Elle savait marcher sur ses deux jambes et se tenait toujours debout quand son père était à portée de vue, sous peine de se faire attraper par l'épaule et relever de force non mais t'as pas honte de te traîner comme une bête, mais elle préférait ça, surtout quand elle jouait avec les chiens.

Seulement, ils étaient tous partis ce matin, les chiens, et c'était quand

même triste.

Arrivée devant la porte, elle se retourna pour observer la maison. Les geignements de sa mère s'étaient tus, signe qu'elle avait gagné la chambre où elle allait pleurer un moment allongée sur le ventre en travers du lit.

Les aboiements de papa s'étaient calmés aussi.

Ça voulait dire qu'il s'était assis à la table de la cuisine et avait attiré à lui la bouteille de viski. Il n'allait pas en bouger pendant un bon moment, à se verser des verres et à les boire en regardant rien.

Nelly se coula contre la porte.

- *Jolie... Gentille... Venir jouer...*

Oui, l'étrange voix venait bien de l'intérieur. De ce noir opaque découvert par la vieille porte entrouverte, en contraste avec la lumière blanche du soleil au dehors. En même temps qu'elle, il y avait des bruits.

Des vrais bruits.

Des frottements.

Des mouvements qui avaient quelque chose d'animal.

Une bête ?

Nelly s'immobilisa.

Une bête, ça pouvait être dangereux. Nelly le savait. Il y avait tout un tas de bêtes sauvages dans le bush. Des coyotes. Des rapaces. Des insectes. Des serpents. Des bêtes qui faisaient du mal avec leurs dents, avec leur venin, avec leurs dards, avec leurs becs...

Dans l'embrasure du portail de la grange, la voix bizarre se fit pressante.

Venir... Pas peur... Venir jouer maintenant... TOUT DE SUITE !...

Dans un mouvement qui fit flamber ses bouclettes rousses, la petite fille eut un dernier regard en direction de la maison. Elle s'imagina courir vers elle et pousser la porte. Son papa l'accueillerait dans la cuisine, la porterait et la poserait sur ses genoux pour lui caresser les cheveux.

- Ma petite fille chérie. Y a que toi, ma petite chérie...

Ou bien elle rejoindrait sa mère qui l'attirerait sur le lit et la serrerai

contre elle,

- C'est bien que tu sois là, mon cœur...

Elle la serrerait très très fort en frottant contre sa joue la sienne humide de larmes.

Et ce serait bien.

Venir jouer maintenant... Venir jouer tout de suite !

La gamine haussa ses petites épaules tavelées de tâches de rousseur, et, marchant sur les mains et les genoux, se glissa à l'intérieur de la grange.

*

Le marshall Mac Coogan était si intrigué qu'étant descendu de voiture, il négligea d'en refermer la portière avant de s'en éloigner.

- Ça alors...

Fait extraordinaire, qui illustrait la force de son étonnement, il omit également de remonter sa chaussette droite, qui avait glissé le long de son mollet.

Le quartier aborigène de Jarra-Creek était rigoureusement semblable à ceux des autres villages de cette région du Queensland.

Cinq allées rectilignes de chacune sept terrains grillagés au centre duquel s'élevait un bungalow préfabriqué, cubique, juché sur des pilotis d'un petit mètre de haut.

Le tout dégradé, plié, cassé, les portes de biais sur des gonds à moitié arrachés, des baies vitrées sans vitres, les clôtures trouées ou couchées, la plupart de leurs poteaux tordus ou carrément absents.

Les occupants aborigènes étant claustrophobes, ils vivaient la plupart du temps à l'extérieur et les yards étaient couverts de matelas de mousse plus ou moins souillés, des chaises pliantes bancales, de fauteuils arrachés à des voitures, de glacières sans couvercles et d'innombrables caisses et cartons. Sans compter les objets épars, jouets d'enfants cassés, cadavres de bouteilles, cartouches vides de lampes à gaz, ferrailles indistinctes...

D'ordinaire, on les trouvait tous là, les trois cents et quelques Blackfellows de Jarra-Creek, tous vêtus de la tenue bleue ou marron que l'État du Queensland leur fournissait tous les deux mois, ou torse-nu, ou bien carrément à poils, affalés sur les lits, les sièges ou bien à même le sol, occupés à palabrer et à picoler, les gestes lents, les yeux étrangement vides, tandis que les enfants se traînaient mollement d'un troupeau à l'autre, le regard aussi vacant que celui de leurs aînés.

Tous avaient disparus.

Les yards étaient vides.

Les véhicules avec les humains. Dans les allées ne restaient plus, de loin en loin, que de rares carcasses de voitures.

- Ma parole, murmura Mac Coogan, ils sont bel et bien tous partis !

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça cache ?....

Il arrivait parfois qu'un ou plusieurs des clans quittent le village pour aller tenir on ne savait où dans le bush, autour d'un rocher solitaire ou au fond d'un creek à sec, une de leurs cérémonies ancestrales, pendant lesquelles ils allumaient de grands feux, faisaient griller des kangourous, bouffaient et buvaient encore plus que d'habitude.

Parfois aussi, telle ou telle famille s'absentait pour rendre visite à des frères ou des cousins installés dans l'un des villages voisins.

Mais jamais le quartier n'avait été aussi désert.

Abandonné.

Silencieux.

Fui.

Et la désolation qui y régnait serrait d'angoisse la gorge du shériff.

Mac Coogan longea l'une des allées, la main instinctivement refermée sur la crosse de son pistolet de service, la chaussette droite tirebouchonnant sur sa cheville.

- Hello !... Quelqu'un ?...

Même les chiens étaient partis. Ces innombrables roquets pelés que personne ne nourrissait et qui se contentaient de chapardages.

- Partis, eux aussi ?

Le marshall se souvint que Shoemaker s'était plaint de la disparition de sa petite troupe de bâtards.

Y avait-il un rapport ?

Doués de sens qui échappaient aux humains, les chiens avaient-ils

senti un danger ?

Et si oui, ce danger était-il à craindre ?

Mac Coogan n'avait pas la réponse à cette question, mais ça n'empêchait pas son intuition de lui clamer que oui, il y avait quelque chose à craindre.

- Quelqu'un ? appela-t-il de nouveau, sa voix paraissant désagréablement enrouée et hésitante à ses oreilles. Quelqu'un m'entend ?...

Il pénétra dans un des bungalows et fit le tour des cinq pièces, n'y trouvant que le même fatras qu'à l'extérieur.

Des installations sanitaires inemployées.

Des cuisinières déglinguées et couvertes de graisse.

Des pièces totalement vides, l'une d'elles traversée en une diagonale presque parfaite par une colonne de fourmis grouillante, large de vingt bons centimètres.

Comme écrasé par un soudain découragement, il se laissa tomber assis sur le porche de la dernière baraque visitée, remonta enfin sa chaussette négligée et exhala un profond soupir.

- C'est mauvais, maugréa-t-il. C'est mauvais, mauvais, mauvais...

Il ne savait pas lui-même s'il parlait de la désolation qu'il avait sous les yeux, de la fuite des Aborigènes, du sort de Jarra-Creek, quasiment un village fantôme, surtout depuis la fermeture de l'élevage de poulets, le dernier employeur, un village où ne survivaient plus qu'une poignée de Blancs, un village qui, finalement, n'existait plus que par sa population noire.

Et si même ceux-là se mettaient en tête de se barrer...

Pendant les premiers siècles de la colonisation, les Anglais étaient pour la plupart des brutes envoyées à l'autre bout du monde par la justice britannique soucieuse de se débarrasser de ses mauvais sujets. Ils n'avaient eu en gros qu'une seule politique envers les "natives", ces individus de couleur noire, à poils, aux faces simiesques : le massacre.

Ce n'était qu'après la deuxième guerre mondiale que des humanistes moins brutes que leurs concitoyens avaient réussi à stopper le mouvement, juste à temps, à un poil que l'Australie blanche ne se fût

rendue définitivement coupable de génocide.

Différentes politiques avaient été appliquées. Dans les autres états, on avait créé des réserves, immenses territoires quasi-idépendants, gouvernés par les Aborigènes eux-mêmes, où des milliers d'entre eux avaient pu reprendre leur vie paisible de chasseurs-cueilleurs.

Ailleurs, on avait aboli la discrimination. Scolarisés, éduqués, soignés, les Aborigènes étaient désormais des citoyens à part entière, intégrés, comme on disait, ayant des emplois, des maisons et des barbecues du dimanche.

Ici, dans cette région inhospitalière et reculée de l'outback du Queensland, l'état le plus nationaliste de l'île-continent, le plus fidèle à la mentalité pionnière des premiers arrivants, on les avait parqués dans des ghettos de bungalows comme celui de Jarra-Creek, leur allouant une pension mensuelle de six cent dollars par individu majeur, plus une prime à chaque enfant. On leur avait fourni en plus un certain nombre de vivres par mois, principalement du riz et des conserves de basse qualité, plus une tenue de nylon qui ressemblait à un pyjama.

Et démerdez-vous avec ça.

Et encore, ça ne s'était pas passé tout seul. En 1961, un député du Queensland s'était rendu célèbre en affirmant à la tribune de l'assemblée que "les fonds alloués à la préservation des Aborigènes était de l'argent foutu en l'air, étant donné que les noirs australiens étaient une race mourante et maudite par Dieu".

Résultat : à l'instar des Amérindiens dans leurs réserves, les natives australiens s'étaient inexorablement transformés en des clochards assistés, complètement paumés, alcooliques et acculturés, tout aussi incapables d'adopter pleinement le mode de vie des Blancs que de perpétuer leurs traditions millénaires.

Et ça, comme le soupirait ce jour-là le shériff Mac Coogan, c'était mauvais.

Très très mauvais.

Il fut tiré de sa rêverie morose par un brouhaha confus.

- Qu'est-ce c'est, maintenant ?

C'était la matinée des mystères, décidément !

Il tendit l'oreille. Le bruit, une sorte de frottement, venait, s'il ne se

trompait pas, de l'endroit plus haut dans l'allée où il avait laissé sa Land-Cruiser.

C'était ça, alors ? On en voulait à sa voiture ? On lui tendait un piège pour l'éloigner de sa bagnole ?

Il sauta sur ses pieds et se mit à courir.

- Eh ! Là-bas ! Qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez ça immédiatement ! C'est un véhicule de police !

Dès la deuxième foulée, sa chaussette droite récalcitrante glissa de nouveau sur sa cheville.

*

Les mouches zigzaguaient, innombrables, en un nuage épais qui se faisait et se défaisait comme un vol d'étourneaux au-dessus du cadavre. Leur vrombissement conjugué était si fort, résonnant dans le vaste hangar aux piliers de métal et au sol de ciment nu, qu'il en couvrait presque les bruits de mastication.

Viande humaine... Bon... Mort...

Et aussi le son flasque des gouttes de liquide dégrippant qui s'échappaient d'une fiole renversée sur l'établi pendant le court combat et qui s'écrasaient l'une après l'autre sur le sol avec une régularité de métronome.

Plop... Plop... Plop...

Du dehors, filtrée par une large bande de tôles de plastique naguère transparentes, depuis longtemps jaunies et maculées de poussière séchée, sourdait une lumière assourdie, pisseuse, qui n'éclairait que le sol gris, maculé de vieilles tâches d'huile et d'essence, laissant dans la pénombre, au fond, les hautes structures des étagères de métal encombrée d'un fatras de matériel et de pièces mécaniques.

Homme blanc.. Mort... Bon...

Ce n'étaient pas vraiment des mots ni même des sons. Plutôt des vibrations de l'air, des grondements quasiment imperceptibles, comme ceux d'un orage très lointain. Ou les plaintes étouffées d'un damné enfermé aux tréfonds d'une grotte qu'aurait perçues un promeneur de hasard. Des pensées si puissantes qu'elles émergeaient

dans le monde matériel, abstraites mais pourtant presque concrètes.
Colère... Tuer... Punir...

Une batte de base-ball, ayant roulé au travers de la dalle de ciment, s'était immobilisée au pied d'une pile de batteries de camions que chapeautait une bâche de plastique poussiéreuse.

À quelques mètres de là, près de la porte battante qui menait à la buvette, affalé de travers sur un cric pneumatique, un goanna ouvrait et refermait lentement ses mâchoires, poussant des hurlements silencieux. Il était plié en un angle bizarre à ses deux tiers, à l'endroit où son échine était brisée, un peu plus haut que le train des pattes arrière. Les contours de son corps long et massif paraissaient s'estomper, comme frottés par une gomme. Sa chair noire tigrée de blanc perdait de sa substance, semblait devenir transparente, laissant deviner en son travers les formes de l'outil métallique sur lequel il reposait.

Plop... Plop... Plop...

Étalé qu'il était de tout son long, les jambes écartées, genoux à l'extérieur, les bras jetés au-dessus de la tête, mains abandonnées, paumes vers le haut, avec sa chair blême qui se confondait avec le blanc sale du tricot de corps retroussé jusqu'aux aisselles, le cadavre de Dimitri Skafias semblait celui d'un bébé géant.

Un nourrisson qui se fût vautré à plaisir dans une mare de sang.

Un poupon de cauchemar à la moitié du visage arrachée, dont le ventre béant de l'aine au sternum découvrait, sous les bords déchiquetés de la plaie, deux épaisses bandes de graisse jaune pâle et laissait percevoir, très en-dessous, les luisances des intestins.

Un nouveau-né d'un quintal et demi qui aurait été occupé à se faire dévorer par une demi-douzaine de grands lézards.

Les bêtes étaient réparties autour de la carcasse du gros Grec comme des fauves à la curée. Leurs griffes glissaient dans la sombre marmelade sanglante qui entourait le cadavre, ça et là irisée de traces arc-en-ciel de vieux fuel.

Deux des goannas dévoraient chacun un pied, broyant à grands coups de gueule des purées de viande et de petits os.

Un autre s'acharnait au creux du cou, mastiquant des tendons et des cartilages.

Les autres, les mufles plongés dans la viande du ventre se tordaient de plaisir et giflaient le sol de leurs queues pointues.

Et ne régnait plus dans le hangar que le son de lanières de cuir qu'elles produisaient, des claquements de mâchoires et des déchirements de chair ignobles...

Le bourdonnement des mouches.

Le goutte-à-goutte qui s'échappait de la fiole de dégrippant.

Plop... Plop... Plop...

*

Marilyn alluma une cigarette au mégot de la précédente, qu'elle écrasa dans le cendrier déjà plein.

Mary-Maud, toujours au volant, sentit une pointe d'agacement lui titiller méchamment les nerfs.

Fumer l'herbe de Shoona, la métisse de Mount Elizabeth, la meilleure qu'elle ait jamais goûté de sa vie, c'était dégoûtant, nul et obscène.

Mais griller clope sur clope en enfumant l'intérieur du fourgon, ça c'était permis !

La gorge la gratta et elle laissa échapper une toux qui sonna plus réprobatrice qu'elle ne l'aurait voulu. Comme ces pimbêches qui, au restaurant, vous faisaient savoir leur désaccord quand vous vous en allumiez une.

Marilyn lui balança un regard soigneusement indifférent et se renversa dans son fauteuil, posant ses pieds nus sur le tableau de bord et soufflant ostensiblement la fumée.

Mary-Maud retint un nouveau soupir.

Si tout avait bien commencé pour les Miss-Tics, la belle aventure s'était mise à merder après Brisbane, la capitale du Queensland. Les deux filles avaient commis l'erreur de continuer vers le nord, s'enfonçant dans la péninsule du cap York, en direction du golfe de Carpentria.

Elles avaient découvert une terre inhospitalière à souhait, marécageuse, une succession infinie et morne d'étangs d'eau croupie

sous des végétations grasses, survolés par des légions de moustiques féroces et traversés par des pistes boueuses où le fourgon risquait à tout instant de s'enliser.

Les patelins dans lesquels elles faisaient halte étaient des sortes de cauchemars de baraques de bois et de cahutes sur pilotis. Des bleds isolés au milieu de toute cette flotte stagnante, habités par des sosies de Crocodile Dundee que l'idée d'engager deux punkettes à musique faisait rigoler de toutes leurs dents pourries. Au point qu'elles se croyaient devenues les héroïnes d'un film d'horreur à deux dollars : Les Innocentes Connes V.S. Le Tronçonneur Des Marais, quelque chose comme ça.

En bonnes starlettes insouciantes, elles avaient claqué l'argent de leurs cachets au fur et à mesure qu'il tombait dans leurs poches et il avait fallu se mettre à surveiller les dépenses. Tant pour l'essence. Ça pour les clopes. Une saucisse rosâtre aux choux vert pomme pour deux...

Le moral et l'humeur de Marilyn, pourtant une fille facile à vivre, marrante et avide de plaisir quand tout allait bien, s'étaient dégradés à une vitesse phénoménale.

D'un seul coup d'un seul, elle s'était transformée en une sorte de vache boudeuse, à l'inertie maussade et aux regards chargés de reproche.

"Fait chier" était devenu son expression la plus fréquente.

- On fait ça ?
- Fait chier.
- On va là ?
- Fait chier.
- Ça te dit de bouffer un truc ?
- Fait chier...

Concerts : zéro. Donc, conséquence, succès : total zéro.

Rencontres : zéro, à part une poignée de jeunes péquenauds à chapeau de cuir grassex qui avaient fait semblant de s'intéresser à leur musique dans l'espoir de se vider les couilles.

Sexe : n'en parlons pas. Moins zéro pour cent, par là.

Le jour où, en plein marécage, une sorte de gros corbeau était venu se

fracasser le crâne contre le pare-brise du Bedford, brisant net l'un des essuie-glaces, elles avaient rebroussé chemin pour la première fois du périple. Elles avaient obliqué à l'ouest, s'enfonçant à l'intérieur des terres et, bientôt, à leur grand soulagement, s'étaient retrouvées dans les terres rougeâtres et sèches du bush.

La chance avait semblé vouloir leur sourire de nouveau à Mount-Elizabeth, une petite ville minière, où elle avaient décroché un gig pour un samedi soir dans un bar. Un concert d'enfer, qui avait littéralement soulevé le public et leur avait rappelé, à elles deux, leurs meilleurs moments de la Gold Coast.

Le lendemain, encore pleine d'enthousiasme, Mary-Maud avait proposé de quitter le Queensland pour gagner le Northern Territory, l'état voisin, et sa capitale, Alice Springs, réputée pour son affluence touristique.

Et, pour ce faire, de dédaigner la Highway pour emprunter la vieille Wellington road.

Quelques jours dans la solitude du désert, à travers un décor que tous les guides décrivaient comme féérique.

Camping.

Nuits sous les étoiles.

Contemplations.

Silence.

De quoi, pensait-elle, ramener de l'harmonie dans leur couple.

Pensait-elle.

Ça avait été le contraire : tout était allé de mal en pis.

Marilyn laissa soudain retomber ses pieds sur le tapis de sol et se redressa sur son siège.

- Eh, qu'est-ce qui se passe, là, devant ? s'écria-t-elle.

- Sais pas, fit Mary-Maud entre ses dents, tout en rétrogradant.

Un peintre qu'aurait animé le désir étrange de représenter la désolation de l'outback australien aurait posé son chevalet à cet endroit.

Rien de plus inhospitalier que ce coin où le soleil et le ciel, d'une même teinte de métal blanc, cognent tout au long du jour la vaste plaine rougeâtre parsemée d'arbustes torves, de buissons hargneux et de mares de silex.

Sans doute le peintre remarquerait-il, brandissant son pinceau à la verticale, un œil fermé, comme font les hommes de l'art, que cette mer de sable apparemment plate est soulevée par une houle immobile, imperceptible, mais dont la légère bombance suffit à masquer les bâtiments et les baraquements aborigènes de Jarra-Creek, pourtant distants de moins d'un mile.

La vieille Wellington Highway file au travers ce décor revêché, rectiligne et grise, flanquée d'un alignement de minces poteaux de bois dont la plupart penchent d'un côté ou de l'autre, tirant sur les trois câbles qu'ils soutiennent, deux pour l'électricité et un pour le téléphone.

C'est au pied de l'un de ces poteaux que, soudain, la terre se met à vibrer. Des sortes de bouillonnements la soulèvent par endroits. Des mouvements sinueux se dessinent.

Il y a là une sorte de vie animale énergique et désordonnée qui évoque la course d'insectes maléfiques sous la peau tendue d'une victime

dans un film d'horreur.

Et à ce moment-là, le peintre, s'il a pour deux sous de bon sens, abandonnerait sur le champ son chevalet, ses toiles et ses tubes de couleur pour cavalier à toutes jambes le plus loin possible.

Sept goannas surgissent du sol en même temps, presque en ligne. En bons petits soldats de l'enfer, identiquement gris sombre marbré de blanc, arborant le même losange rouge rubis au front, les yeux pareillement noirs cerclés d'or, ils se précipitent aussitôt sur le poteau et entreprennent de l'escalader.

Leur manœuvre est maladroite. Les griffes cornues glissent le long du bois. Les longs corps un peu patauds se hissent de quelques centimètres avant de retomber, se bousculant les uns les autres.

Indifférents, obstinés, ils repartent à l'assaut et retombent de nouveau. Alors ils recommencent encore et encore, dans un entêtement imbécile, évoquant alors ces jouets d'enfants à remontoir quand ils buttent sur un obstacle et continuent de marcher sans avancer.

- Rrrron... Rrrron... Rrrrrron... croirait-on entendre.

Une dizaine d'autres lézards tout aussi semblables émergent à leur tour, rejoignent les sept premiers, leur grimpent dessus, tentant à leur tour de s'agripper au poteau.

Vingt autres apparaissent.

Cinquante.

Cent.

Qui, aussitôt matérialisés, courent au poteau et se hissent sur leurs congénères.

Maintenant, c'est depuis des dizaines de mètres à la ronde que le sable vomit des goannas au même muflé indifférents, aux mêmes regards vide et durs, aux mêmes gestes de robots.

Bientôt, c'est un amas grouillant de reptiles qui s'agite au pied du

poteau. Un masse d'un mètre cinquante de hauteur, puis deux, qui ne cesse de grossir. Un bloc grouillant de peaux grisâtres dont s'échappe parfois, l'espace d'un instant, une gueule triangulaire ouverte sur un cri silencieux, une serre de bakélite étincelant un instant dans la lumière du soleil, une queue cisaillant l'air comme le fouet d'un tortionnaire.

Une plainte retentit.

Une autre.

Une troisième, grinçante comme le gond rouillé d'une porte de ruine.

C'est le poteau de bois qui cède sous le poids et se met à tanguer sur sa base.

Son sommet, orné de l'équerre à boules de porcelaine qui supportent les trois câbles de l'électricité et du téléphone, commence à pencher de façon imperceptible puis de plus en plus sensible.

Tandis que, surgissant par milliers du sol rougeâtre, toujours plus de goannas accourent en renfort...

Ce n'était pas vraiment de l'angoisse, vu que lorsqu'on s'appelait Kyle Kayes III, troisième du nom et troisième à être surnommé "Kaiser" sur un territoire qui allait de Mount-Elizabeth à la frontière du Northern-Territory, on ignorait ce que c'était, l'angoisse.

Inquiétude ?

Crainte ?

Mauvais pressentiment ?

Bon pour les faibles, ça !

Kyles ne se le formulait pas intérieurement, tandis qu'il remontait l'allée dallée, ses bottes de combat impeccablement cirées claquant sur les pierres blanches. Pas exactement. Pas avec des mots car les Kaisers de ce monde ne se livrent pas à l'introspection comme les intellectuels efféminés des villes, ces pourrisseurs de civilisation, mais l'idée générale était là, dans sa tête.

Pas d'angoisse.

Jamais.

Pas plus ce matin qu'un autre jour.

Parvenu à la clôture du cottage, il se retourna et, un poing sur une hanche, l'autre serrant le manche de la cravache coincée sous son aisselle, appela encore une fois

- King !... Sultan !... Princess !... Jewell !...

Le dos parfaitement droit, sanglé dans un de ces ensembles pantalon

et veste-chemise d'épaisse toile brune qui étaient son uniforme de tous les jours, il scruta un moment son domaine.

Les quatre abris semi-cylindriques Nissen de fibrociment, parfaitement alignés, chacun ayant son utilité. Un, le garage à véhicules et à motos. Deux, la bergerie pour les agnelages. Trois, la salle de tonte où trois bergers s'affairaient, en vue d'une prochaine session. Quatre, l'entrepôt à fourrage, où deux autres employés s'activaient.

À une cinquantaine de mètres, l'éolienne surplombant le réservoir d'eau circulaire en aluminium, tous deux si soigneusement frottés, si brillants qu'il semblaient d'argent.

Plus proche de Kaiser, l'énorme générateur orange flanqué de sa tonne de carburant cylindrique, peinte en blanc et frappée en grandes lettres rouges du double K, initiales du propriétaire, nom et symbole du ranch.

Tout était en place. Comme il le fallait. Net, propre et luisant dans la lumière écrasante du soleil. Comme l'exigeait la *civilisation*.

Ça, c'était un mot que Kaiser aimait à penser et à prononcer.

La civilisation, c'est à dire la discipline. C'est à dire la volonté. C'est à dire l'attitude exempte de toute négligence que cette terre dure et inhospitalière des confins intérieurs du Queensland ne pardonnait jamais.

Impeccable.

Tout.

Toujours.

Civilisé.

Et les couards de Jarra-Creek pouvaient bien fuir si ça leur chantait, le village crever jusqu'à devenir un amas de baraques fantômes le long de la vieille Wellington road, le ranch du Double-K, lui, resterait debout, foi de Kyle "Kaiser" Kayes, troisième du nom. Tel qu'il avait été créé en 1928 par Kyle "Kaiser" Kayes 1^{er} et son frère Ken, et tel qu'il le serait pour l'éternité.

Et amen. Putain de amen.

Sauf que ce matin...

- King !... Sultan !... Prince !... Jewell !...

Sauf que manquaient les chiens. Les quatre bergers d'Anatolie. King et Princesse, les parents. Prince et Jewell, leurs enfants. Quatre magnifiques bêtes hautes comme des dogues allemands, à l'épais pelage blanc qui garantissaient la sécurité de la propriété pendant les nuits, prêts à sauter à la gorge de tout intrus.

Quatre fauves que les négros appelaient entre eux les "white devils", les démons blancs, avec de la trouille au fond de leurs yeux de charbon.

Des bêtes dont même les employés se méfiaient, y compris le vieux Greg Pastorius, le vétéran de guerre qui était le contraire d'un froussard !

Quatre bêtes de race qui, chaque matin, attendaient en ligne sur le perron du cottage, assis, droits comme au garde à vous, chacun et chacune devant sa gamelle d'inox, attendant que leur maître y verse le mélange de viande de bœuf premier choix livrée chaque mois de Mount-Elizabeth et de bons légumes bouillis auquel, en tant qu'animaux d'élite, ils avaient droit.

Ce matin, ils n'étaient pas là.

Ni sur le perron ni ailleurs.

- Vos animaux de Blancs le sentiront... Vos chiens de Blancs... Vos chats de Blancs...

C'était ce que la Négrresse folle lui avait crié au visage, la veille, chez Bersikovic. L'ancêtre, avec ses cheveux en pointes, sa face de pruneau tordue par la douleur, la peur et la colère, pointant son doigt tordu sur la poitrine de Kaiser.

- Ils le sentiront et ils s'enfuiront... Ils vous laisseront seuls... Alors les goannas naîtront de la terre pour vous dévorer !...

C'était ça qu'elle dégoisait comme une furie, tandis que d'autres négros emportaient le grand connard inconscient.

Ah, on lui avait bien réglé son compte, à celui-là. Et prestement ! Il avait suffi à Kaiser d'en donner l'ordre du coin des lèvres :

- Corrigez-moi ça !

Et tout le monde s'y était mis. Du poing et du pied. Même quand le primate avait été à terre, bavant du sang et pleurant et geignant des supplications dans sa langue de singe.

- Montrez-lui que c'est le Queensland, ici !
Même cette grosse larve de Grec s'y était mis.

- Allez, l'obèse, sois un homme !

Parce que, lorsque Kyles Kayes, le Kaiser, le gardien de la civilisation, ordonnait quelque-chose, au pub des Bersi comme partout dans Jarra-Creek et aux alentours, on obéissait !

- Vos chiens de Blancs partiront et alors les grands lézards viendront...

King, Sultan, Prince et Jewell avaient bel et bien disparu, mais le Kaiser refusait de relier leur absence à la prétendue prophétie de la vieille.

Il refusait de s'inquiéter.

Kyle Kayes III n'avait même pas à refouler son appréhension, pour la bonne et simple raison que les Kaiser de ce monde n'en éprouvent pas, de l'appréhension.

Il pivota sur ses talons, poussa le bas portail blanc qu'encadraient deux épaisses bougainvillées roses et, le menton levé, le pas assuré, s'engagea dans l'étroite allée bordée de cailloux qui menait à la maison de maître.

*

Dieu soit loué qui châtiât enfin la Putain de Bas-Étage !
Dieu avait envoyé la Bête !

Alleluïa !

La Bête se tenait allongée de tout son long sur le plateau supérieur du chariot d'inox.

La Bête était immobile.

Seuls les flancs rebondis de la Bête, animés d'un souffle calme et régulier, indiquaient que la Bête était un Être de vie et de Chair et de Réalité.

Les yeux noirs au cercle d'or de la Bête étaient fixés sur elle, Margaret Hall, la Putain de Bas-Étage. Les yeux lui promettant les

Infinies Souffrances du Châtiment et, pour finir, l'Extase Ultime de l'Anéantissement.

Dieu soit loué dans son infinie Munificence !

Un médecin-psychiatre qui aurait eu l'idée saugrenue de s'arrêter à Jarra-Creek se serait sans doute inquiété de l'état mental dégradé de ses habitants, c'est à dire ceux, peu nombreux, qui n'avaient pas eu le bon sens de plier armes et bagages pour tenter de se reconstruire une vie ailleurs - et le plus loin possible, s'il vous plaît !

La chaleur incessante, le décor inhospitalier du bush, les rapports humains réduits à leur plus simple expression et l'angoisse de vivre en un lieu à l'évidence agonisant faisaient des ravages dans les esprits. Mais nul cas clinique n'aurait plus horrifié l'homme de l'art que celui de Margaret Hall, l'infirmière du dispensaire, vierge de cinquante ans en surpoids, dévote dont la vie intérieure avait toujours été dictée par la sévère religion luthérienne.

L'extrême solitude des longs après-midi torride passés dans sa petite salle d'infirmerie... Ou bien la meurtrissure des genoux blessés par les heures de supplications sur les rudes prie-dieux de l'église... Les désirs inconscients qui, à force d'être inassouvis se mettaient à bouillonner dans son être... À quoi il fallait ajouter la passion secrète qu'elle avait portée à son supérieur, le pasteur Aucliffe, puis la mort de celui-ci et la fermeture définitive du temple...

Tout cela l'avait, sans que personne y prisse garde, rendue complètement folle.

Cinglée.

Givrée.

À conduire d'urgence à l'hôpital des zinzins le plus proche, avec cellule capitonnée et camisole de force.

Sa psyché dévastée n'empêchait pas Margaret de conserver un semblant de conscience professionnelle.

Toute la nuit, elle avait veillé sur l'Aborigène rossé au pub des Bersikovic.

Elle avait lavé le sang qui coulait de toutes les déchirures de la peau noire, du nez écrasé, de l'appareil génital détruit. Et aussi les deux

filets rouges, jumeaux, qui ne cessaient de suinter des deux oreilles. Elle avait pansé les plaies comme elle le pouvait, elle, simple infirmière. Pour le reste, elle n'avait pu que constater les multiples fractures, l'avant-bras gauche, plusieurs côtes, la mâchoire, le crâne.. Elle lui avait injecté de la morphine, parcimonieusement, prélevant des petites doses dans la dernière fiole qui lui restait.

Le dispensaire avait toujours été modeste, une simple dépendance de l'église à laquelle il était accolé. Depuis le rappel à Dieu du révérend Aucliffe, seize mois plus tôt, il n'avait jamais été ré-approvisionné.

À quoi cela aurait-il servi, d'ailleurs, quand les habitants fuyaient Jarra-Creek les uns après les autres ?

L'homme, vaste amas de chair souffrante étalée sur l'étroit lit de moleskine, était resté inconscient et parfaitement immobile la plupart du temps.

Par moments seulement, un tremblement brusque l'agitait et il se mettait à respirer bruyamment, comme un cheval qui renâcle. Alors Margaret lui administrait un peu de morphine et faisait couler dans sa bouche de l'eau sucrée dans laquelle elle avait pilé un cachet d'aspirine.

Le reste du temps, elle avait prié Dieu, comme toujours. Elle ne pouvait pas s'empêcher de prier, quand bien même le Seigneur qui Voyait Tout et Toutes Choses savait ce qu'elle n'était pas l'infirmière dévouée et dévote, réservée, discrète jusqu'à l'effacement que ceux de Jarra-Creek croyaient.

Oh non, Seigneur !

Mais une Créature du Pêché aux Obsessions Impures, une Âme Vicieuse qui profitait de chaque instant de solitude pour se rouler dans la Fange Abjecte de ses Obscénités.

Oh oui, Dieu savait qu'elle était la Femelle Dépravée, la Putain de Bas-Étage qui ne méritait que les crachats et les coups, le mépris et les quolibets, le fouet et le feu !

À l'aube, alors que les premiers feux dorés de la lumière avaient éclairé le store de la fenêtre, au-dessus du chariot à matériel médical,

le blessé avait été secoué d'un dernier tremblement avant de s'immobiliser. Une palpation du pouls au poignet et une autre à la carotide avaient confirmé à Margaret ce qu'elle avait déjà compris. L'homme était mort.

Tandis que la lumière du jour envahissait la petite pièce, elle avait contemplé un moment le cadavre, le cœur navré, déplorant la jeunesse du visage que les plaies et boursouflures n'avaient pas réussi à dissiper. Une face d'adolescent, encore empreint de douceur et d'innocence, que des hommes enivrés de fureur s'étaient acharnés à marteler.

Alors le store de la fenêtre s'était soulevé dans un cliquetis de plastique bousculé. Le grand corps sombre et sinueux de la Bête avait semblé naître de la bande de soleil ainsi libérée. La Bête avait rampé sur le chariot et avait dardé son regard sur Margaret.

Et Margaret avait compris que Dieu, dans son Absolue Omniscience, avait décidé que le temps à la fois béni et redouté du Châtiment, des délicieuses et atroces souffrances et de la Juste et Sublime expiation était enfin venu pour la Putain de de Bas-Étage.

- Seigneur !... Ô Seigneur, merci...

Hâtivement, sans quitter du regard les yeux de pierre noire cernés d'or, elle arracha plus qu'elle ne défit les boutons de sa blouse, fit jaillir deux seins larges et alourdis par les ans qu'elle pétrit un moment avant de finir de se dénuder et de s'offrir à la Bête en se dandinant comme la plus Obscène des Filles Perdues de Babylone.

- Viens, oh oui, la Bête, viens déchirer les chairs de la Putain !

Le grand lézard ne bougea pas.

Alors, Margaret comprit ce qu'elle devait faire. Elle allait tirer de sa cachette, dans la mallette du bas de l'armoire, les tenues secrètes qu'elle ne revêtait que dans l'ombre de la pièce soigneusement fermée à clé, pendant ses rêveries dégoûtantes et délicieuses. Et elle peindrait sa face avec le nécessaire à maquillage qui s'y trouvait aussi.

Oh oui, la Putain de Bas-Étage allait s'habiller et se parer comme il fallait pour le sacrifice.

- J'y vais tout de suite, Maître, murmura-t-elle. Un instant et votre Immonde Femelle sera prête...

*

Si, du dehors, avec sa façade de bardeaux vernis, le Star ressemblait encore à un saloon des temps anciens, à l'intérieur, le bar avait été rénové en 1974 par un précédent propriétaire dans le style de ces années-là : tabourets et banquettes à coussins de moleskine marron, lustres et appliques murales de faux verre orange vif.

Un long et large comptoir d'inox en "L" tranchait la salle à son tiers, flanqué de la fameuse lucarne s'ouvrant sur la rue, au travers de laquelle on servait les Blackfellows.

Le sol était recouvert d'un carrelage crème de ciment fantaisie semé de granulés multicolores, comme une cassetta tutti-frutti italienne. Carrelage qu'armé d'un balai-serpillière, Vukan Bersikovic frottait avec énergie. Il avait fait le plus gros la veille, avant de monter se coucher, mais la lumière du jour, qui déboulait crue et jaune de la grande baie vitrée, elle aussi percée en 74, révélait des restants de vagues brunes. Celle du sang qui s'était écoulé des blessures du grand Aborigène quand celui-ci, sous l'avalanche des coups, avait fini par tomber inconscient.

- Le meilleur, c'était quand même celui que je lui ai mis dans le bide avec celle-là ! lança J.T. Walker, accoudé devant une Four X et un shot de bourbon.

Il soulevait son pied droit chaussé d'une fausse botte mexicaine en faux crocodile au bout prolongé d'une pointe de métal doré, ricanait, son visage maigre fendu d'un sourire de joie mauvaise.

- Paf ! Direct sous les côtes ! Je parie que j'y ai planté le foie ! Eh, Vukan, t'as de la chance de pas nettoyer de la merde, ce matin !...

Ni Vukan, ni Mila, qui s'affairait derrière le bar, ni aucun des six clients matinaux, tous des habitués, représentant quasiment le tiers des derniers Blancs de Jarra-Creek, ne prêtaient attention aux propos entrecoupés de gloussements de Walker.

Jenssen et Maugham, les inséparables, tous deux bergers au ranch Double K, eux aussi au comptoir, râlaient entre eux car, s'étant arrêtés à la station-service pour remplir les réservoirs de leurs motos, ils

avaient trouvé porte close.

- Foutu Grec ! Au lit avec la gueule de bois, tu paries ? grognait l'un.
Putain de merde de gros patapouf de merde !

- Trop occupé à bouffer pour servir les clients, bougonnait l'autre.
C'est ça quesse qui s'passe, ouais !

C'étaient deux quadragénaires pareillement tannés par le soleil et la poussière du bush, puant pareillement le suint de mouton, pareillement vêtus de chemises de flanelle et de blues jeans, pareillement coiffés de chapeau de feutre d'une couleur devenue pareillement indéfinissable et pareillement chaussés de boots basses éculées.

Ils levaient machinalement leurs Forsters en direction l'un de l'autre avant de s'en envoyer une bonne lampée, faisaient claquer la boîte sur le comptoir en rotant de satisfaction.

- Foutu Grec ! La gueule de bois d'hier, mon billet là-dessus !

- En train de bouffer ses putains de merde de hot-dogs de merde, c'est ça quesse qu'y fait !

Et ça recommençait : gorgée de bière, foutu Grec, putain de merde d'obèse, bière, foutu Grec, etc... comme un duo d'automates détraqués

Assis à sa table habituelle, à côté de l'entrée, se trouvait Desjoyaux, le vieux cordonnier-bourrelier, installé à Jarra-Creek depuis si longtemps que lui-même ne se souvenait plus du jour de son arrivée, qui survivait maintenant de petits de boulots, réparations de godasses ou de selles de moto. La face ridée presque entièrement dissimulée par de longs cheveux, la visière crasseuse d'une casquette de base-ball et une énorme barbe grise broussailleuse, il se tenait courbé, presque bossu, en homme qui a passé son existence penché sur un établi.

Quand on s'approchait de lui, comme Mila un peu plus tôt, qui lui avait servi son premier triple scotch de la journée, on pouvait l'entendre fredonner entre ses dents des anciennes chansons militaires françaises, l'hymne national La Marseillaise, La Madelon et une autre litanie qui parlait de boudin.

Lui aussi était présent la veille, pendant le massacre du grand Aborigène, mais il avait été parmi les seuls à ne pas y participer, se contentant de regarder distraitemment le spectacle tout en marmonnant

que le jour de gloire était arrivé.

- Ce que j'aurais dû faire, couinait J.T. Walker, de sa voix aiguë d'adolescent qui n'aurait pas mué, c'est lui en mettre un coup dans la tempe. Paf dans la tête. Comme ça, on aurait résolu le mystère, hein ? Il se redressa de toute sa petite taille, sanglé dans sa chemise noire à broderies "western", le bourbon dans une main, la Four X dans l'autre, quêteant l'attention des autres qui ne l'écoutaient pas le moins du monde.

- Le mystère, hein ? On aurait enfin su si les négros ont une cervelle, hein ? Hein ?...

Vukan se redressa soudain et éternua dans le creux de son coude à cinq reprises. L'ammoniaque et le désodorisant citronné du détergent qu'il employait lui faisaient toujours cet effet.

Les autres clients, dont Krista Maddock, une robuste femme, veuve depuis des lustres, qui avait été une contremaître redoutée à Jarra-Chicken jusqu'à la fermeture de la boîte, restaient silencieux, qui devant un café, qui sirotant une bière. Leurs regards étaient levés vers l'écran de télévision qui dévidait l'interminable émission de télé-achat du matin, coupée tous les quarts d'heure par la même série de publicités.

- Que des cinglés... songeait Vukan en se mouchant.

Ils n'avaient pas seulement l'air hagard d'individus mal réveillés, pour la plupart aux prises avec la gueule de bois, hypnotisés par le flux abrutissant d'un show TV débile. Tous arboraient en plus une expression commune, faite d'égarement et de vide, avec on ne savait quelle peur au fond des yeux, quelle angoisse dans les rides qui se creusaient autour de bouches qui ne souriaient pratiquement plus jamais.

- Fous, on devient fous... pensait Vukan.

Des zombies.

Des râclures d'asile.

Des morts-vivants de plus en plus amorphes et désorientés au fur et à mesure que Jarra-Creek se vidait.

Mila, avec la truculence et le franc-parler qui avaient assuré son succès en tant que serveuse, le répétait au moins une fois par jour :

- Y z'ont jamais été des flèches, ça non, pas un ou une pour rattraper l'autre, mais là, y sont carrément en train de perdre la boule.

Vukan soupira intérieurement.

- Elle a raison. Seigneur, vivement qu'on se tire d'ici...

Il imagina un instant la façade blanche devant la mer bleue de la villa de la côte italienne où il rêvait de filer une retraite heureuse.

Puis, ignorant que, voué à mourir d'une atroce manière dans quelques heures, il ne la verrait jamais, il se remit à broser la dernière traînée récalcitrante de sang séché.

Jenssen et Maugham se renversèrent en arrière d'un mouvement jumeau, les boîtes bleues de Forsters vissées à leurs lèvres, en aspirèrent les dernières gouttes et, avec toujours le même ensemble, les reposèrent sur le comptoir.

Plantée devant eux, un peu déhanchée et la poitrine en avant, dans la pose de serveuse avenante qui lui était devenue naturelle après tant d'années de comptoir, Mina leur lança :

- Une autre, les gars ?

- Naaa... fit Maugham en s'essuyant la bouche du revers de la main. Y a du boulot et pour le boulot y nous faut de l'essence.

- On va aller réveiller ce foutu fainéant de Grec.

- Ouaip !... C'est exactement ça quesse qu'on va faire.

- Et s'il est encore à bouffer ses putains de merde de sandwiches à la chaîne, on s'en va passer par l'atelier et le tirer dehors.

- Ouaip mate. C'est ça quesse qu'on va faire...

Ils se dirigèrent d'un même pas traînant vers la sortie, tandis que le vieux Desjoyaux fredonnait, bouche fermée, qu'une speakerine promettait une ristourne extraordinaire pour un appareil à masser les plantes des pieds si on le commandait MAINTENANT ! Et que J.T. Walker continuait de caqueter :

- Qu'est-ce qui lui a pris, au négro ? Il le sait, non, que c'est interdit d'entrer ici. Déjà que je leur laisse l'accès libre au magasin...

Après un dernier regard de contrôle à la netteté du carrelage, Vukan planta son balai dans le seau à l'eau désormais rosâtre, s'empara de la anse et se prépara à aller le vider dans les toilettes. Passant près de J.T., il lui lâcha :

- C'était un gamin. Un gosse qu'avait trop bu, c'est tout.
- Tu parles d'un gamin, ricana l'autre avec un de ses rictus qui, découvrant ses dents trop grandes, lui donnaient un air de canasson et que Vukan avait toujours envie à d'effacer d'une gifle. Non mais, t'as vu sa taille. Près de deux mètres, le gars !

- Un enfant, insista Vukan, calmement. En plus, apparemment, un simple d'esprit. Il ne savait pas ce qu'il faisait...

Walker s'envoya une lampée de scotch.

- Mouais, fit-il, pas convaincu. De toutes façons, il ont tous du retard là-haut. Débiles de naissance. Et cette vieille-là. T'as entendu les conneries qu'elle a dites ? Ces histoires de lézards ou je ne sais pas quoi ?...

- Ouais. Des lézards... Eh, qu'est-ce que c'est ?

Vukan tourna brusquement la tête, l'oreille tendue.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu...

De la main, il fit taire Walker. Il lui avait semblé entendre un cri venant du dehors. De la station-service de Skafias, très exactement.

- On a appelé, on dirait...

J.T. Walker haussa ses épaules de poulet de batterie.

- Rien entendu.

- On aurait dit Jenssen et Maugham.

- Pff... Rien entendu, je te dis. Et puis qu'est-ce que ça peut faire ? Ils sont toujours à gueuler, ces deux-là...

À ce moment-là, la télé s'éteint brusquement, en même temps que les appliques murales et les voyants de la machine à café, alors que le climatiseur s'interrompait lui aussi, poussant un dernier râle, comme un animal de bât qui s'ébroue.

Des exclamations saluèrent la panne.

- Encore ?

- Y en a marre !

J.T. frappa le carrelage du talon de sa botte dans un geste d'exaspération.

- Le téléphone ? Putain, et le téléphone ? Je devais appeler pour passer des commandes, ce matin, j'ai préféré venir boire un coup avant...

Ayant posé son seau au sol, le manche du balai en équilibre contre le

comptoir, Vukan interrogea Mila du regard. Celle-ci alla décrocher le vieux combiné de plastique orange à touches, près de la caisse enregistreuse, écouta un instant, les sourcils levés, puis raccrocha en soupirant, en secouant négativement la tête.

- Mort.

- Merde. Merde. Meeeeerde ! s'énerva J.T. Walker.

Il y avait eu un temps, quelques années auparavant, où il avait été question d'installer des antennes-relais pour les téléphones portables. Mais les gens qui décidaient ce genre de plan avaient finalement décidé de consacrer les budgets à d'autres choses qu'à équiper une région aussi paumée que les confins du Queensland.

Les câbles et les poteaux qui les soutenaient le long de la Wellington road étaient à peine plus jeunes que, disons, les pyramides d'Égypte et les pannes étaient relativement fréquentes. Deux à trois fois par an, en moyenne. Il fallait alors que Jarra-Creek se débrouille pour l'alimentation électrique avec les groupes électrogènes que possédaient certains, en attendant qu'une équipe de techniciens daignât venir de Mount-Elizabeth pour voir ce qui clochait.

Et pendant ce temps, la seule voie de communication avec le reste du pays qui restait, c'était la radio dans la voiture du marshall.

- Écoutez ! s'écria Vukan, tendant de nouveau l'oreille.

Cette fois, tout le monde avait entendu les cris horrifiés. Tout le monde reconnaissait les voix de Jenssen et Maugham, qui hurlaient depuis la station-service.

Un silence inquiet tomba comme du plafond et envahit la salle du Star, où on entendit plus que le murmure de Desjoyaux qui, reclus dans son délire intérieur, continuait à chanter en sourdine.

- Entendez vous... Hmm hmm hmm... Dans nos campagnes... Hmm hmm hmm... Les cris... Hmm hmm... Des féroces soldats...

Déconnecté !

Paralysé.

Aussi immobile devant sa voiture que, derrière lui, les bungalows aborigènes désertés par leurs habitants.

Michaël Mac Coogan, les bras abandonnés, la mâchoire descendue sur le cou, ne sentit même pas sa chaussette droite, décidément très détendue, glisser de nouveau le long de son mollet pour s'avachir sur sa chaussure.

Même à l'instant maudit entre tous où, âgé de quatorze ans, il avait surpris sa mère troussée jusqu'au nombril, cuisses écartées, sur le divan de leur trailer de Toowoomba, gémissant des "Yeeeeees !" et des mots orduriers sous les coups de boutoir de Melvin Norton, le gars qui, au collège, puisait sans vergogne dans la lunch-box du jeune Michaël, le bousculait à tout propos et lui assénait des gifles devant les filles...

Même lorsque son épouse lui avait affirmé, yeux dans les yeux, qu'elle partait s'installer sur la côte pacifique et qu'elle le laissait volontiers "jouer au shériff dans un patelin de bouseux" pour autant de temps qu'il le voudrait et que, même, il pouvait bien "crever dans son uniforme de pantin ridicule"...

Même alors, il n'avait pas ressenti une telle extinction de tout son être, tant le spectacle qui se déroulait devant lui était impensable.

Contraire à toute rationalité.

Étranger.

Échappant à toutes les lois de l'univers auxquelles chaque habitant de cette terre obéissait.

Il y avait...

C'était...

Bon sang, même les mots pour décrire la scène refusaient de se former dans son esprit.

Un... Un... Un lézard !

Un goanna.

Un foutu BON DIEU de BON SANG de GOANNA était affalé en travers de la banquette avant de sa jeep de fonction dont, par une inadvertance contraire à son caractère, il avait négligé de fermer la portière.

Un oubli qui, à lui seul, prouvait à quel point la nouvelle du passage à tabac du jeune Aborigène géant, celle du probable décès de la victime et celle du départ, un peu avant l'aube de la totalité de la population noire de Jarra-Creek lui avaient sérieusement troublé la cervelle.

Ça, plus la découverte du quartier de bungalows complètement vide.

Ça, plus l'imbécilité muette affectée tant par le couple Bersikovic que par Shoemaker...

Depuis le temps qu'il se sentait devenir fou !

Le dernier rempart de la Loi dans un village de plus en plus gagné par une insanité générale, et qui perdait pied peu à peu.

Eh bien, ça y était !

Il était devenu complètement timbré.

Il voyait - voyait ! - un goanna long de près d'un mètre cinquante dans son véhicule de service, occupé à broyer entre ses mâchoires le boîtier de son radio-émetteur, mettant à jour l'intérieur fait de centaines de pièces délicates qu'il brisait avec la même placidité.

Un foutu BON SANG de LÉZARD avait entrepris de BOUFFER son VHF fixe "Cobra" de la QUEENSLAND POLICE !

Ce ne fut pas vraiment lui qui se remit en mouvement, mais plutôt une sorte de clone, un robot à l'effigie de Michaël Mac Coogan qui aurait fonctionné sur des circuits de secours hâtivement activés.

Son bras droit fléchit.

Sa main tâtonna autour de son holster de ceinture. Elle trouva le colt

Ruger Security-Six / Police. Ses doigts se refermèrent sur la crosse. La main tira vers le haut. Le bras se tendit. Le pouce releva le chien. BANG ! BANG ! BANG !

Les trois premières balles calibre .38 Spécial percèrent la peau grise du monstre, y forant trois cratères ourlés de chair déchiquetée. La bête sursauta sous chaque impact puis s'affaissa, pattes étalées, abattue net. BANG !...

La mécanique mue par la terreur qui avait remplacé le marshall continua de tirer.

BANG !... BANG !...

Le recul soulevant le canon de 102 mm à chaque coup, le quatrième projectile creva le plafond de l'habitacle. Les deux dernières balles allèrent se perdre dans le cosmos.

Le bras de Mac Coogan retomba.

Il contempla un moment le cadavre du goanna. Le sang qui, s'échappant à lourds jets discontinus des trois orifices, se répandait sur le revêtement "façon-corduroy" de la banquette. Les débris de coque de plastique noirs, de fils multicolores et de composants électroniques de la "Cobra" détruite répandus sur les tapis de sol. Un bout du fil du micro s'échappant comme un ressort mou de la gueule en pointe.

- Je t'ai eu, salopard !

Ce fut la première pensée consciente, authentique, du vrai Michaël Mac Coogan revenu aux commandes de son être après de longues minutes d'absence. Ce fut aussi l'une des dernières car, des deux côtés de son champ de vision, d'autres goannas apparus d'il ne savait où convergeaient vers lui et il entendait, derrière lui, les bruits chuchotants d'au moins une dizaine de reptations.

Il se retourna.

Les bêtes étaient bien là, toutes identiques, avançant sans hâte, s'accrochant au sol par leurs épaisses griffes brillantes, braquant sur le marshall le regard implacable de leurs yeux noirs aux cercles d'or.

Il releva le bras, appuya sur la détente.

Clik... Clik... répondit le chien de métal s'abattant sur les chambres vides du barillet.

La boîte de munitions de rechange se trouvait dans la boîte à gants du 4x4, à trois bons mètres de lui. Mac Coogan comprit qu'il n'aurait jamais le temps de l'attraper. Les premiers lézards du troupeau étaient déjà trop près de lui, les gueules ouvertes sur leurs dents luisantes dans ce qui semblaient des sourires d'anticipation cruelle.

Et puis, à quoi cela aurait-il servi ?

La boîte de balles "Federa" contenait 20 balles, moins les six qu'il avait tirées. Et déjà, à la suite des quinze à vingt bestioles les plus proches, dont il pouvait maintenant distinguer les losanges rouges au milieu du front, d'autres avaient surgi.

Trente.

Cinquante.

Plus, peut-être...

Une armée de goannas gris, tous s'approchant de leur hideuse démarche sinueuse à la fois lente et déterminée.

Mortellement déterminée.

Tandis qu'une sorte de mélopée silencieuse mais bien distincte envahissait ou bien son esprit ou bien le monde ou bien les deux.

Mort... Homme blanc... Mort... Sang... Mordre...

Quelqu'un gémit d'une toute petite voix d'enfant :

- Maman, pourquoi ?

Une odeur amère de matière fécale empuantit l'air. Le marshall sentit un poids chaud et semi-liquide occuper soudain le fond de son slip. La voix de gosse émit encore une plainte grinçante, et le marshall Michael Mac Coogan se mit à courir de toute la force de ses jambes vers le bungalow le plus proche.

*

Le soleil de fin de matinée avait beau entrer à flots par les deux fenêtres, avec l'une dont la vitre manquante depuis longtemps était remplacée par un carton, la cuisine était si grise de crasse, avec ses meubles dépareillés poussiéreux, ses murs jamais lessivés et son sol gras, qu'elle paraissait sombre comme l'intérieur d'une chapelle. Une chapelle dont l'air aurait été empuanti par les ordures trop longtemps conservées dans une poubelle débordante, pour sûr, mais

une chapelle quand même.

Même le frigo, d'un modèle ancien, au design tout en courbes des années soixante était d'un jaunâtre si terne, les alentours de la poignée si noires, qu'on ne l'aurait pas remarqué s'il n'avait émis en permanence un ronflement quasiment aussi sonore que celui d'une bagnole.

Une vieille bagnole, pour sûr.

Assis à une table dont le revêtement de formica était décollé sur une bonne moitié, Eli Shoemaker, le visage maussade encadré de cheveux blonds qui tombaient en longues mèches sales et le regard sombre, s'occupait à alterner des gorgées de bourbon et de bière Four X. Dans la pièce voisine, Joanna s'affairait à l'une ou l'autre de ses tâches de bonne femme en émettant toutes les trente secondes un reniflement suivi d'un soupir.

Elle chialait.

Comme d'habitude.

Cette conne de rouquine pleurait si souvent et si longtemps qu'Eli se demandait s'il lui arrivait encore de pisser.

Bourbon. Bière. Re-bière. Re-bourbon.

Tout ça à cause, soi disant, de la mandale, une petite gifle même pas appuyée qu'il lui avait balancé après le départ du marshall Mac Coogan, parce que...

Parce que...

Bourbon. Bière.

Parce que Mac Coogan était un con. Parce qu'elle l'avait laissé entrer dans leur propriété sans rien dire. Parce que la maison était branlante, la cuisine dégueulasse, le carreau de la fenêtre toujours pas réparé. Parce que la journée s'annonçait déprimante comme celle d'hier, comme celle de l'avant-veille et, supposait-il, ne soupçonnant pas ce qui allait lui arriver, le serait la journée de demain.

Bière. Bourbon. Re-bourbon.

Parce que ce jeune négro foutrement trop grand pour son âge et plus qu'à moitié débile était si ivre la veille qu'il en avait oublié l'interdiction faite à ceux de sa race d'entrer dans la salle du pub. Parce que Kaiser avait dit qu'il fallait lui donner une leçon et parce

que lui, Eli Shoemaker s'était chargé de donner le premier coup. Parce que les autres, tous les autres, s'étaient déchaînés comme jamais. Parce que les souvenirs brumeux de cette orgie de coups, même s'il se fichait du sort d'un nègre à qui il n'avait jamais parlé, juste peut-être mis un ou deux coups de pieds au cul, comme ça, au passage, quand il l'avait croisé, lui laissait une drôle d'amertume dans le cœur.

Une bizarre oppression dans la poitrine.

L'impression d'avoir une main serrée sur sa gorge.

Bourbon. Bière, la dernière gorgée.

Eli renversa la tête en arrière pour en boire l'ultime goutte avant de la jeter en direction de la poubelle.

Raté.

La boîte tomba sur les emballages de burgers en polystyrène qui s'empilaient à son pied et roula sur le sol.

- Puuuuuutain...

Il se leva pesamment, shoota de son pied nu dans la boîte, l'envoyant rebondir sur le mur, ouvrit le frigo et s'en reprit une qu'il dégoupilla aussitôt.

Un nouveau reniflement se fit entendre dans la chambre.

Seigneur !...

La principale caractéristique de Joanna avait toujours été de porter sur les nerfs d'Eli, mais là, tout de suite, il se sentit des fourmis dans les poings et, dans la poitrine, une envie de se précipiter à côté, de l'empoigner par sa tignasse rousse et de lui mettre la dérouillée de sa vie. Jusqu'à ce qu'elle tombe inconsciente, tiens, comme le grand Noir de la veille.

Parce que...

Comme ça.

Pour rien de précis.

Parce que la vieille sorcière, là, la foutue Grandma Jackson leur avait balancé à tous un regard d'une telle haine que lui, Shoemaker, qui avait pourtant connu toutes sortes de bagarres de rue, l'armée et la prison, n'avait pu s'empêcher d'en être impressionné.

Peur ?

Sûrement pas !

Cours toujours . Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche. Roule le
toi serré et mets le toi où je pense !

Il empoigna la bouteille de bourbon et s'en envoya une lampée, suivie
de deux gorgées de bière.

De quoi les avait-elle menacés, la vieille, avec son index tordu pointé
tour à tour sur chacun d'entre eux et ses yeux flamboyants de maudite
bestiole sortie directement de l'enfer ?

Des lézards...

Putain de foutaises de Négros !

Et pourtant...

Pourtant...

Peur ?

Non !

Pas peur, non, pas question, mais...

Mais quoi ?...

Il allait se rasseoir quand des hurlements aigus s'élevèrent à
l'extérieur. Des cris de terreur et de douleur. Des braillements d'enfant
en proie au pire imaginable.

Nelly ! cria-t-il.

Sa fille.

Dans la grange, la grange ou bon Dieu il lui avait interdit cent fois
d'entrer !

Sa fille ! Son trésor ! L'unique lumière dans sa sombre vie !

- NELLY !

Une angoisse mortelle, sombre et lourde comme du bitume, l'envahit
tout entier. Il laissa tomber à terre sa boîte de bière pleine, s'empara
du shotgun posé en travers de la table et se précipita vers la porte.

*

Le vieux fourgon blanc des Miss-Tics aux flancs marqués de la tête de
sorcière punk piquée à Disney arriva lentement, en roue libre, et
freina devant le groupe d'Aborigènes qui se tenaient au milieu de la
Wellington road.

Les deux portes s'ouvrirent en couinant et les filles descendirent du

van, chacune de son côté. Mary Maud, mince et masculine, semblant un adolescent dans ses jeans et son débardeur noir. Marilyn, ronde dans sa robe rose, les pieds potelés dans des tongs de même couleur acidulée, les cheveux oxygénés flambant dans la lumière crue du soleil.

De chaque côté de la route, en groupes ou bien isolés, assis par terre ou sur des chaises pliantes, d'autres debout, la plupart ayant à la main une bouteille de vin ou une boîte de bière, environ trois cent personnes les observaient, les regards indéchiffrables sous les arcades sourcilières proéminentes, les faces noires impassibles.

Mary-Maud s'avança. Intimidée sans savoir pourquoi, leva la main et l'agita, autant à l'intention du petit groupe qui occupait la route, que pour chasser les mouches.

- Euh... Hello ?

- Qu'est-ce qu'ils veulent ? lança Marilyn, sur la défensive, ayant rejoint son amie à l'avant du camion.

Elle secoua elle aussi l'air devant son visage. On arrivait en milieu de matinée, le début des heures les plus chaudes, et les mouches, les milliards de mouches, plaie de l'Outback australien, commençaient à se montrer au mieux de leur forme.

- Ils veulent nous empêcher de passer, c'est ça ?

- Du calme. On va voir...

Elle leva de nouveau la main.

- Hello, comment ça va ?

Un homme se détacha du groupe qui barrait la route d'une démarche d'ours, poussant devant lui un énorme bide, à l'évidence résultat d'un abus prolongé de bière et de nourriture trop grasse. Comme la plupart des autres, il était vêtu d'une sorte de pyjama de nylon bleu qui évoquait un uniforme de prisonnier. Alors qu'il s'approchait, les deux filles remarquèrent les tâches et les traînées crasseuses qui maculaient le mauvais tissu synthétique.

- Beurk. Dégueulasse, marmonna Marilyn.

"L'État du Queensland leur donne une tenue tous les deux mois..."

Mary-Maud se souvenait des explications de Shoona, la métisse de Mount-Elizabeth, qui avait tant apprécié le concert et leur avait fait

cadeau d'un sachet de son herbe dynamite.

"Un pantalon et un genre de tunique, bleu moche ou marron moche. Ça fait que les types ne les lavent jamais, comme ils savent qu'ils vont en toucher une neuve. Il y en a même qui font carrément leurs besoins dedans..."»

- Bonjour.

- Bonjour mesdemoiselles, fit l'homme, d'une voix forte et assurée qui contrastait avec son allure de miséreux. Je ne nomme Harry Kitchener. Et... Vous savez... En mon nom et en celui des miens, je déclare que je suis ravi de vous rencontrer !

Il avait la tête aussi ronde que le ventre, surmontée de cheveux très noirs frisés, avec deux rouflaquettes épaisses qui couraient le long de ses joues.

"À la Elvis", songea Mary-Maud.

Un Elvis qui aurait eu la peau couleur de charbon, un énorme nez épaté et des petits yeux noirs très enfoncés sous les sourcils.

- Ben, euh... Enchantée, moi aussi. Enfin : nous aussi, bafouilla-t-elle, surprise par la sûreté de soi du bonhomme.

- Ouais, c'est ça, enchantée, ajouta Marilyn, avec toute la mauvaise grâce du monde. Vous faites quoi, là ? Les flics ? Vous interdisez le passage ?

Harry Kitchener se mit à rire, découvrant des dents fortes mais jaunies par le manque de soins.

- Oh, oh, oh !... Non, mademoiselle, nous ne sommes pas de la police et... Vous savez... Nous n'interdisons rien car nous pensons qu'interdire les choses, c'est une habitude des Blancs. Une mauvaise habitude, comme... Vous savez... La plupart des habitudes des Blancs.

- Ah ouais, tu penses ça, toi, hein ?

- Arrête un peu, Marilyn. Excusez-nous, monsieur, euh...

- Kitchener. Harry Kitchener, pour vous servir, mesdemoiselles !

- Monsieur Kitchener. Vous barrez quand même la route, non ?

Qu'est-ce que vous...

- Je parle ici au nom de l'amitié, coupa l'homme. Alors... Vous savez... Nous allons commencer par lever un toast au nom de l'amitié, car c'est ainsi que les choses se font. Oui, vous savez...

C'est ainsi que les choses se font.

Il avait levé haut la main.

À ce signe, un homme plus âgé, aux cheveux blancs, se saisit d'un pack de Victoria Beer sur une montagne de cartons de spiritueux divers stockés au bord de la route et vint les rejoindre. Au contraire de la plupart des autres, il ne portait pas la combinaison d'uniforme mais un jean serré, le torse et les pieds nus.

Une femme aux longs cheveux en combinaison marron d'une saleté repoussante le suivit en zigzagant d'une démarche ivre, les yeux noirs hagards, le menton couvert de traces de vomissures.

Le type grisonnant dégagea des bières de leur collier plastique, servit Mary-Maud et Marilyn, puis Kitchener avant de s'en prendre une pour lui-même.

La femme tendit une main mendiante au poignet ornée d'un bracelet de fantaisie en forme de ressort vert fluorescent.

L'homme lui mit distraitement une boîte dans les mains.

Elle la dégoupilla et la vida cul sec, à longs traits, la tête levée, les yeux dans le ciel blanc, se balançant lentement d'avant en arrière.

Puis, ayant laissé tomber la boîte vide à ses pieds, sur l'asphalte, elle retendit la main. Le vieux la repoussa durement, avec un claquement de langue agacé.

- Je trinque à l'amitié des peuples de la terre en toute heure et en tous lieux, déclara Kitchener en levant sa bière.

Mary-Maud sourit.

- Okay. À l'amitié.

Marilyn leva elle aussi sa boîte en maugréant quelque chose qui pouvait passer pour approchant.

Ils burent en silence. La bière était tiède, presque chaude, et Mary-Maud dut se retenir d'une grimace.

Autour d'eux, les trois cents et quelques Aborigènes les observaient, en groupes parsemés d'une dizaine de personnes chacun. Les regards restaient impénétrables, les faces noires impassibles. Une sorte d'immobilité placide régnait sur tous les groupes, seulement troublée par les mouvements paresseux des mains devant les visages, chassant

machinalement les mouches.

La femme au bracelet fluo avait titubé jusqu'au stock d'alcool, s'était emparé d'un pack de bières et rejoignait son groupe, son butin serré sur sa poitrine.

Mary-Maud remarqua avec un pincement au cœur un garçonnet d'à peine une dizaine d'année qui tétait le goulot une bouteille de bourbon, accroupi au milieu d'adultes qui ne lui accordaient pas la moindre attention.

À quelque distance des humains, trois cents mètres environ, une meute d'une centaine de chiens de toutes tailles et de toutes couleurs offraient la même immobilité placide, la plupart allongés de tout leur long sur le sable, pattes avant allongées, langues pendantes.

Assis en rang sur leur arrière-train, côte à côte, quatre magnifiques bergers d'Anatolie au pelage blanc semblaient régner sur la bande.

Mary-Maud déglutit une nouvelle gorgée de Victoria à trente degrés Celsius.

- Bien, monsieur Kitchener, si vous nous expliquiez...

L'homme termina sa boîte, l'écrasa d'une seule pression de la main, la jeta au loin et en décrocha aussitôt une autre du pack que tenait toujours l'homme aux cheveux gris.

- Mademoiselle, vous savez... Tous les amis ici présents et moi-même venons de...

Il tendit le bras derrière lui.

- Une ville à dix miles d'ici qui s'appelle Jarra-Creek...

- On sait, cracha Marilyn.

- Vous savez... Bien sûr... Les Blancs savent toujours tout, c'est un fait bien connu...

Dégoupillant sa Victoria, il eut un nouveau grand sourire aux dents jaunes.

- Comme j'ai eu l'honneur et l'avantage de vous le dire, il n'est pas question pour nous de vous interdire de passer... Mais je vous conseille au nom de l'amitié de ne pas aller à Jarra-Creek aujourd'hui.

- Pourquoi ? Demanda Mary-Maud.

- Les Blancs de Jarra-Creek sont devenus de moins en moins nombreux et de plus en plus seuls. Et plus ils sont devenus seuls, plus

ils sont devenus fous... Vous savez... Hier soir, leur folie a pris le contrôle de leur âme et ils ont commis un acte impardonnable...

La voix de Harry Kitchener monta en volume.

- Un acte criminel ! Un acte irrévocable ! Un acte au-delà de toute l'indignité humaine !...

Une sorte de plainte sourde, mi gémissement, mi-grondement, monta de tous les groupes, sans qu'un trait de visage ne bougeât. Un cri à bouches fermées qui semblait monter de la terre elle même et planer dans l'air, comme une fumée.

Certains des chiens se levèrent et tournèrent nerveusement sur eux-même avant de se rasseoir. Un doberman rouge et noir, qui semblait très vieux, se traîna sur le sol, tirant derrière lui son train arrière paralysé sur quelques mètres et jappa faiblement.

Mary-Maud et Marilyn, échangèrent un regard étonné. La première discerna dans les yeux bleus de la blonde quelque chose de flottant, d'indécis, qui ressemblait à de la crainte.

- Tiens, elle a encore des sentiments humains, celle-là ? pensa-t-elle. Mais Marilyn s'était déjà reprise.

- Et alors ? cracha-t-elle sans amabilité à Kitchener.

- Alors... Vous savez... Notre amie Grandma Jackson a pris les événements dans sa main pleine de force et de courage. Elle a convoqué le Grand Goanna grâce aux pouvoirs que lui donnent sa grande sagesse, sa grande expérience, les connaissances qui lui viennent des temps avant les temps et... Vous savez... En ce moment même où je vous parle, les goannas sont en train de dévorer les Blancs de Jarra-Creek...

- Qu'est-ce que c'est, un goanna ?

- Un lézard.

- Un ?...

- Un lézard. Mais ce lézard-là, le Grand Goanna, vous savez, est doué de pouvoirs particuliers qui lui permettent d'apparaître dans plusieurs endroits à la fois et de se multiplier à l'infini et aussi de...

- Ben voyons ! s'esclaffa Marilyn.

L'homme referma la bouche sur ce qu'il allait dire, contempla fixement la jeune femme blonde pendant de longues secondes avant de reprendre :

- Oui, mademoiselle, comme j'ai l'honneur et l'avantage de vous le dire. Suivez mon conseil d'amitié et ne vous rendez pas à Jarra-Creek aujourd'hui, car... Vous savez... Les lézards ont entrepris de bouffer tous les Blancs. Pas seulement les foutus méchants Blancs. Tous les Blancs. Aussi vous feriez infiniment mieux de...
- MAIS PUTAIN VA TE FAIRE ENCULER !

Ce fut comme si la hargne et la lassitude qui s'accumulaient en Marilyn depuis des semaines, la fatigue causée par trop de concerts, suivie de la déception qu'il n'y en ait plus assez, le pourrissement lent de sa relation avec Mary-Maud, le dédain que leur avait réservé les habitants depuis qu'elles s'étaient enfoncées dans le Queensland-ouest, tout cela chauffé, mitonné, bouilli et rebouilli aux heures torrides des longues journées vides, débordait d'un coup.

Elle avait tapé du pied en criant et perdu l'une de ses tongs, qui avait valsé à deux mètres en arrière. Tout en sautant maladroitement à cloche-pied pour la rejoindre, elle continuait de crier, le bras levé, agitant au-dessus de sa tête un index furieux.

- Non mais il faut arrêter de picoler ou de fumer votre merde ou je ne sais pas quoi que vous prenez ! Et surtout il faut arrêter de nous prendre pour des connes ! Des lézards, hein ?...

Ayant rechaussé sa sandale, elle se planta, jambes écartées, les poings aux hanches, le visage enlaidi par une moue haineuse.

- Tu nous fais une blague, hein connard ? Toi et tes copains, vous voulez rigoler ! Et ben elle est mauvaise, ta blague ! Amène-toi, Mary-Maud !

Elle tourna les talons et regagna le fourgon, côté conducteur.

- Viens, on se casse.

Estomaquée tant par l'incroyable histoire de Kitchener que par le pétage de plombs de sa copine, Mary-Maud restait interdite, son regard allant du gros Aborigène à Marilyn.

Celle-ci se hissa au volant.

- TU VIENS, OUI OU MERDE ?

Mary-Maud adressa une petite grimace d'excuse à Harry Kitchener, jeta un dernier regard à cette petite foule immobile qui les entourait, regardant la scène avec cette même impassibilité que rien ne semblait pouvoir troubler.

Elle observa aussi un instant l'étrange meute de chiens sur la quelle les quatre grands bergers blancs paraissaient régner. Puis elle retourna au camion dont Marilyn, ayant mis le contact, faisait ronfler le moteur à grands coups rageurs.

Mary-Maud grimpa sur le siège passager. Elle n'avait pas fini de tirer la portière que Marylin démarrait déjà.

Sur un signe de Kitchener, le groupe qui occupait la route s'ouvrit pour leur laisser le passage.

- Putain de Queensland ! continuait de râler Marilyn, les poings serrés sur le volant, les phalanges blanches. Tout, ils nous auront fait. Tout. Tout. Tout. Des lézards, maintenant ! Non mais putain pour qui ils nous prennent...

Mary-Maud observait dans le rétroviseur les silhouettes de Kitchener et de son copain aux cheveux gris. Le gros Aborigène secouait sa tête laineuse d'un air désolé. Le second écartait les bras en signe d'impuissance. Et l'absolue sincérité que les deux mettaient dans leurs gestes fit palpiter son cœur d'une première vague d'appréhension.

- Je vais te dire un bon truc, poursuivait Marilyn, j'en ai rien à foutre de Jarra-Creek, moi ! Ce qu'on va faire, c'est qu'on va foncer directement à la frontière du Northern Territory. On roule toute la nuit s'il le faut, mais demain on est à Alice Springs ! Marre du Queensland ! Mais marre ! Marre ! Marre !...

Un peu plus tard, quand un poteau électrique tombé en travers de la route les força à le contourner en roulant dans le sable bizarrement bouleversé avant de reprendre leur course vers Jarra-Creek et la frontière, Mary-Maud constata qu'elle n'était plus seulement inquiète.

Elle avait carrément la trouille.
Carrément.

Le soleil en route vers son zénith écrase le monde.

Le sable est pourpre.

Figés dans cet univers de braise, Grandma Jackson, la vieille femme aborigène nue, maigre, toute d'os pliés et le grand lézard sur son autel de roche blanche ne se quittent pas des yeux.

Prient-ils ?

Pas tout à fait, mais leur communion a quelque chose de mystique. De cosmique. Un phénomène surgi de la grande obscurité d'avant la nuit des temps, nourri de forces endormies depuis tant et tant de siècles que nul être humain ne se souvient même qu'elles existèrent.

Pensent-ils ?

Non. Pas au sens qu'on accorde d'ordinaire à ce terme. Il n'y a pas de mots, même silencieux entre eux. Ce sont d'impalpables volutes qui vont et viennent entre deux esprits, celui de l'animal, en ce moment devenu monstre, vecteur de forces terribles, et celui de la vieille femme, à cet instant magicienne.

Sorcière.

Sainte.

Shaman, ou tout autre pauvre mot que le dérisoire vocabulaire humain a su trouver à travers les âges...

Entre leurs regards, invisibles mais pourtant présentes, comme autant de vibrations de l'air brûlant, défilent les images de l'enfer qui s'est abattu sur Jarra-Creek, à cinq ou six miles de là, proche et pourtant,

sur un autre plan, si éloigné d'eux.

Ils voient.

Ils voient la danse de mort du berger Greg Pastorius dans son trou de roche, ses boots qui piétinent follement les cailloux, ses mains larges et dures de travailleur de force tenter vainement d'accrocher la peau luisante du goanna qui lui dévore la gorge.

Ils voient. Ils entendent ses jurons paniqués se muer en gargouillements d'agonie.

Ils entendent le vieux poteau électrique sur le côté de la Wellington road grincer comme un tronc d'arbre cédant sous la scie des bûcherons. Ils observent la masse grouillante des goannas identiques s'amonceler à sa base et grimper, grimper, grimper, jusqu'à le submerger. Ils entendent le frottement des mille peaux d'écailles les unes contre les autres, les claquements des mâchoires impatientes, les cinglements de fouet des queues survoltées.

Ils contemplent la carcasse obèse de Dimitri Skafias dévorée dans la semi obscurité de son ancien atelier, ils voient et ils entendent le ballet bruissant des mouches au-dessus de sa charogne.

Ils voient les visages décomposés d'horreur de Jenssen et de Maugham, les deux employés du ranch Double K, découvrant la scène, ils entendent les hurlements de souffrance et d'extase de l'infirmière Margaret Hall, ils voient sur le lit d'infirmerie la forme du grand corps sans vie de l'Aborigène assassiné sous le drap bleu ciel devenu son linceul.

"Johnny Hereford".

Bien que tout son être soit accaparé par l'âme du grand lézard, Grandma Jackson parvient à se souvenir. Confusément. Par bribes. Comme les bribes de paysages que laissent comme à regret entrapercevoir les déchirures d'une brume.

Il s'appelait Johnny Hereford.

Il était son arrière petit neveu, à elle, Grandma Jackson. Fils de la fille du fils d'une nièce disparue il y a bien longtemps.

Il n'avait pas encore vingt ans.

Un corps de géant. L'esprit d'un enfant de cinq ans.

Il avait bu. Beaucoup. Et vite, une goulée en appelant aussitôt une autre, chaque récipient vide dans sa main remplacé par un autre, gobelet de carton, boîte de métal, bouteille de verre. Bu de ces liquides qu'on apporté les Blancs avec eux. De ces alcools qu'ils distribuent à profusion et dont ils s'enivrent eux-même, comme s'ils ne désiraient pour direction de leur existence que la confusion, la joie idiote, la folie et la haine aux poings violents.

Il avait bu et, soudain, dans son âme de gosse, il avait décidé qu'il ne voulait pas obéir aux ordres ni aux panneaux qui lui interdisaient la salle de bar pleine de lumière et de rires gras.

Il était entré.

Et les Blancs de Jarra-Creek l'avaient tué pour ça...

Le soleil flambe, le sable saigne.

Entre le muflé effilé de la bête et le nez épaté de la vieille femme, séparés par un vide d'à peine la largeur de deux mains, naissent et ne naissent pas, se dessinent sans être vus, défilent et se déforment et se reforment des tableaux qui n'existent pas et pourtant sont là, jaillis de temps encore plus anciens que les événements de la veille.

Des hommes et des femmes à la peau noire, longs et maigres, seulement vêtus de pagnes qui pendent devant leurs sexes. Ils sont vingt. Trente. Quarante, peut-être. Le plus vieux est courbé par les ans et sa crinière grise lui tombe sur le visage. La plus jeune n'est pas encore une adolescente.

Tous montrent des faces déformées par une peur abjecte, qui les oblige à danser sur place, d'un pied sur l'autre. Les hommes adultes brandissent d'immenses et fines sagaies qui s'entrechoquent dans des bruits de crécelle.

Devant eux s'alignent d'autres hommes. Ceux-là sont vêtus de toile beige, coiffés de chapeaux de feutre, les uns plats, les autres ronds, et chaussés de larges brodequins de cuir. Certains ont au poing de longs colts à barillet. D'autres tiennent des carabines dans la saignée du bras. Tous arborent, dévorant la peau livide de leurs visages, des barbes broussailleuses et poudreuses de la poussière du bush, qu'ouvrent comme des plaies des rires moqueurs et de cruels sourires. L'un d'eux se trouve en avant des autres. Il rit et il crie plus fort.

Rien ne le dit, mais on sait qu'il se nomme Kyle Kayes, premier du nom, que tous surnomment "Kaiser", en référence au roi brutal d'un lointain pays d'hommes blonds.

Il y a des cris, du tonnerre, des flammes qui sortent des canons, de lourdes fumées à l'odeur âcre.

Les hommes, les femmes et les enfants à la peau noire sont couchés les uns sur les autres, maintenant. Derrière leur amas de membres et de torsos, que ponctue ça et là une face aux yeux révulsés, les hommes barbus posent fièrement. Tous arborent en évidence leurs armes. Certains ont un pied chaussé de gros cuir posé sur un cadavre.

Et puis ce sont d'autres hommes barbus qui boivent et trinquent et rient et se montrent les uns aux autres des oreilles séchées devenues grisâtres et des testicules d'hommes réduits à la taille de grains de raisins...

Des alignements de têtes d'hommes fichées sur des piquets de clôture, avec devant des enfants en uniformes d'écoliers qui, en rangs, sourient à l'objectif d'un photographe sous la surveillance d'un pasteur vêtu de noir...

Et puis c'est encore un de ces hommes-là, qui ressemble à Kyle Kayes, le Kaiser, plus jeune, les yeux masqués par des lunettes noires d'aviateur. Accoudé à la portière ouverte d'une voiture tout-terrains, il surveille le travail des bergers autour d'un troupeau de brebis au loin, tout en roulant distraitement une cigarette d'un tabac qu'il tire d'une blague faite d'un sein de femme tanné...

Et puis, encore et encore, des hommes blancs en uniforme de police qui frappent à coups de matraque des hommes noirs qui pleurent. Et puis encore et encore et encore des femmes blanches qui giflent des femmes noires en sifflant des insultes...

Et le soleil brûle cette partie du monde et le sable n'en finit pas de rougeoyer.

J.T. Walker trébucha à l'entrée de son magasin et dut se retenir au présentoir des revues (la plupart sous cellophane, la couverture montrant des femmes nues aux seins hypertrophiés) pour ne pas se casser la figure.

Ses fausses bottes mexicaines à talons biseautés et à longues pointes de métal étaient parfaites pour jouer au héros de western et d'autres usages (comme, par exemple, planter un vicieux coup de pied dans le flanc d'un pauvre type à terre) mais elles n'étaient pas les plus appropriées pour cavalier comme un dératé.

Il fit rapidement claquer les trois verrous de la porte et s'y appuya du dos, la tête levée, la bouche grande ouverte, tâchant de reprendre son souffle, le regard perdu, ayant toujours devant les yeux le pénible spectacle de...

Pénible ?

Non.

Effroyable.

Épouvantable.

J.T. Walker, avec sa peau de roux, était d'ordinaire le citoyen le plus pâle de Jarra-Creek, mais à ce moment-là, son teint était devenu aussi livide qu'un cadavre, si exsangue que, dans demi-obscurité de la boutique aux néons éteints, sa peau semblait marbrée de vert. Avec Bersi et deux autres clients du bar, ils avaient couru jusqu'à la

station-service, alertés par les appels au secours (les hurlements inhumains, oui!) de Jenssen et Maugham. Et là, dans l'atelier, ils avaient découvert...

Effroyable. Épouvantable. IMPOSSIBLE.

Deux des grands lézards avaient extirpé leur gueules des chairs ouvertes du gros Sfakias et les avaient tournées vers les nouveaux arrivants sans cesser de mastiquer, des filets de viande rouge pendant des côtés de leurs mâchoires.

Walker avait aussitôt pivoté sur ses talons en biais et fui le plus vite qu'il pouvait pour se mettre à l'abri. Il ne savait pas ce qu'avaient fait les autres, ni ce qu'ils faisaient maintenant, ni si ils étaient encore en vie ou aux prises avec les...

Les...

Non. Impossible. Et pourtant...

Ce qu'il savait, lui, J.T. Walker, c'est qu'il n'en avait rien à foutre, du sort des autres.

- Je me casse, bafouilla-t-il entre deux hoquets. Oh Jésus Marie mon cul je me tire d'ici !

Si la vitrine proclamait pompeusement "Jarra-Creek Memorial Supermarket General Store Groceries and Goods" en lettres adhésives dont les bords se décollaient (elles avaient été posées par le précédent gérant, l'amoureux des chats, et J.T. Walker ne voyait pas pourquoi il lui faudrait dépenser des bons dollars pour rénover des informations que tout le monde connaissait déjà) le commerce en lui-même était relativement petit.

Derrière le tourniquet à magazines pour routiers et la caisse enregistreuse, seuls quatre doubles rayonnages divisaient l'espace, complétés par des étagères sur deux des murs.

La totalité des denrées étaient en conserves ou des emballés dans du plastique, comme des féculents ou du pain de mie.

Il y avait deux ans que le moteur de la chambre froide, qui permettait de conserver des produits frais, avait rendu l'âme. J.T. Walker (qui allait s'approvisionner lui-même à Mount-Elizabeth au volant de son camion Dodge) n'avait pas vu l'utilité de le faire réparer. Si les

derniers habitants blancs de Jarra-Creek voulaient des fruits ou de la viande, eh bien ils n'avaient qu'à aller les chercher eux-mêmes.

À destination des Aborigènes, il y avait un rayon de bières et d'alcools très achalandé, occupant pratiquement le tiers de l'espace, plus cinq caissettes proposant en vrac des petits bijoux de fantaisie, des objets de papeterie aux couleurs vives, des cartes d'anniversaire "humoristiques" et des jouets à bas prix.

Chaque début de mois, lorsqu'ils touchaient leur pension d'état, les Blackfellows venaient en claquer une bonne partie en "booze", puis, selon une logique qui leur était propre, qui disait que l'argent des Blancs ne devait servir qu'à acheter des choses inutiles, ils se faisaient mutuellement cadeau de pacotilles. Ce qui faisait qu'à Jarra-Creek, si on manquait d'oranges ou de viande de bœuf, on n'était jamais en rade de barrettes à cheveux vert pomme ni d'élastiques multicolores. En résumé : le supermarché de Jarra-Creek n'était en rien différent de celui de n'importe lequel des autres patelins de la Wellington road, et J.T. Walker, l'homme aux chemises western et aux fausses santiagos, suivait le même plan que ses collègues des autres patelins : ramasser le plus d'argent possible en récupérant les pensions aborigènes, s'emmerder pendant trois ou quatre ans avant de vider la caisse et d'aller se la couler douce dans des régions plus hospitalières.

La seule originalité du magasin de Jarra-Creek consistait en un stock de fournitures de luxe pour félins, litières en doudounes, distributeurs automatiques de croquettes et colliers fantaisie de toutes sortes, qui prenaient la poussière dans un coin de la pièce.

Ce "bordel invendable" (du point de vue de J.T. Walker) était un héritage du précédent propriétaire qui avait pour hobby l'élevage de trois félins d'une race sophistiquée, des "Scottish Fold", et qui, pendant de maintes soirées, avait failli faire périr d'ennui les clients du Star avec les détails de la vie de ses petits protégés.

- Je me cas... Heug !

J.T. Walker était empli d'une telle terreur qu'il était secoué de nausées. Il crut pendant plusieurs longues secondes qu'il allait vomir là, plié en deux, à même le linoleum.

Puis il se ressaisit et s'appliqua à respirer calmement.

Essuyant d'un revers de main la transpiration qui humectait son front

(J.T. Walker avait toujours réagi aux émotions, comme les beuglements de son père ivre, les engueulades et railleries de ses professeurs de gymnastique ou les gloussements moqueurs du grand Billy Nolan et de ses copains à la Lady of The Angels School de Brisbane, de la même façon : en suant des litres) il tituba plutôt qu'il ne marcha à travers la boutique, gagna l'étroit et raide escalier du fond qui menait à son appartement privé et manqua de nouveau de s'étaler en gravissant les marches.

- Saletés de bottes !

Chez lui, un modeste studio de célibataire avec lit-canapé aux draps gris et kitchenette débordant de vaisselle, il attrapa un sac qu'il remplit à la va-vite de vêtements attrapés au hasard.

- Des lézards ! pensait-il. Des saletés de lézards géants de Jésus Marie mes couilles. Comme la vieille bonne femme d'hier soir disait.

IMPOSSIBLE !

Il se plia en deux pour fouiller sous le lit, rapportant d'abord une flopée de magazines dont les couvertures montraient le plus souvent des athlètes nus affublés de casquette de cuir dotés de phallus hypertrophiés.

- Impossible ou pas impossible, moi je me casse ! Qu'ils crèvent si ils veulent, tous ces connards...

Tout en jetant au loin à mesure les revues pornos gays, il prévoyait ses mouvements suivants. C'était très simple, il allait passer par la porte arrière du magasin, gagner l'allée qui se trouvait derrière, où était garé son camion Dodge. Il allait grimper dedans avant qu'il ne soit trop tard, sans vérifier si la présence de lézards mangeurs d'hommes était possible ou impossible (la pensée l'effleura que, s'échappant ainsi, il passerait le reste de sa vie dans l'ignorance sur ce point, et décida qu'il s'en foutait) et foncer hors de Jarra-Creek, de préférence pied au plancher.

Enfin, il tira de sous le lit une caissette de métal à serrure à combinaison.

Il fit rouler les cinq mollettes et actionna les deux cliquets d'ouverture.

- Merde ! Saleté de merde !

Il frotta ses mains dégoulinantes de sueur sur les cuisses et recommença. Cette fois, ses doigts moites trouvèrent la bonne combinaison.

La caisse contenait douze mille dollars australiens en liasses soigneusement liées par des bandeaux de plastique et trente-trois petites pépites d'or (celles-ci circulaient plus qu'on ne le soupçonnait parmi les populations aborigènes, et certains d'entre eux s'en séparaient parfois, quand ils avaient trop soif et, dans ces cas-là, J.T. Walker, arborant la mine dégoûtée du type qui consent à une faveur, les escroquait sans scrupules – si ces cons de Négros lâchaient une pépite pour une caisse de Forsters, après tout, c'était leur problème!). Il fourra le tout dans le sac, bondit hors de l'appartement, commença à dévaler l'escalier avant de s'immobiliser à mi-hauteur, les yeux agrandis par une terreur sans nom.

En bas, dans la quasi-pénombre, il y avait la porte arrière du magasin. Le propriétaire précédent avait percé une chatière en bas de celle-ci, pour laisser aller et venir ses petits chéris. Un simple carré au cadre de plastique, doté d'une trappe libre. J.T. Walker s'était souvent dit qu'il devrait la colmater (après tout, il ne gâchait pas de bons dollars à nourrir et entretenir des Scottish Folds, lui!) mais avait toujours oublié aussitôt qu'il y avait pensé.

- Impossible ! s'écria Walker à voix haute et flûtée de petite fille.

Non ! C'est... c'est... c'est IMPOSSIBLE !

La trappe s'était soulevée avec un léger grincement, poussée par le muflle sombre d'un goanna.

La tête apparut petit à petit, avec ses yeux noirs décorés de cercles d'or et le losange rouge rubis au centre du front.

L'animal tira brièvement sa longue langue fourchue, tout en écartant légèrement les lèvres, comme dans un sourire cruel, dévoilant les dents aiguës qu'elles recouvraient.

- C'est imposs... gargl...

Un geyser de bile mêlée des souvenirs de son bourbon matinal jaillit de la gorge de J.T. Walker, tandis que le goanna se coulait paisiblement à travers la chatière, comme un minou revenant de promenade.

*

Le hurlement suraigu et continu de la petite fille emplissait la grange.

Un son affreux qui paraissait à la fois solide, figé dans l'air lourd, chaud, empesé d'odeurs mêlées de paille et de vieux gasoil, et haché par les rideaux de clarté tissée d'épaisse poussière qui tombaient des fentes entre les planches.

BANG !

Le portail s'ouvrit d'une volée, propulsé par un coup de talon d'Eli Shoemaker, dont la silhouette surgit en contre-jour dans le bloc de lumière soudain libéré.

SHLIK-SHLAK !

Le chargement de la culasse du shotgun.

- NELLY !

La gamine n'avait plus qu'un bras.

La moitié de son visage n'était plus qu'une masse sanglante. L'œil pendait, bille blanche et luisante au bout du nerf optique jaunâtre. Le goanna responsable de cette abomination se tenait accroché à son dos, les griffes plantées dans la chair des minuscules épaules. Il semblait que Nelly avait désormais deux têtes, comme le personnage d'une affiche de vieux cirque montreur de monstres, l'une en bouillie, l'autre reptilienne, la gueule fendue dans ce qui semblait être un sourire sardonique.

Derrière, allongé en courbe sur le moteur à nu d'une vieille bagnole sur cales, un deuxième goanna tenait entre ses mâchoires le bras de la petite, sa menotte abandonnée à un bout, une plaie bordée de charpie dont dépassait la tête blanche de l'os à l'autre.

C'est sur celui-là que Shoemaker tira, l'arme à la hanche.

L'âme emplie d'un mélange d'horreur, de peur et aussi d'une immense désolation, une partie de sa conscience sachant déjà que rien ne pourrait plus sauver sa fille, sa Nelly, sa chérie, son unique soleil, il

tira. Et, une autre partie de son être ayant instantanément recouvré ses réflexes de soldat, il tira juste.

Le goanna parut exploser par le milieu et les deux parties de son corps sectionné volèrent de chaque côté de la carcasse de voiture, alors que ce qui restait du bras de Nelly restait coincé, livide et pitoyable, entre deux aspérités du bloc moteur.

La déflagration, dans l'atmosphère étrangement épaisse qui baignait la grange, lui parut assourdie, comme étouffée, tandis que continuait de résonner, sur une seule note, le hurlement de sa fille dévorée par les monstres

Eli Shoemaker pivota légèrement.

SHLIK-SHLAK !

Il appuya de nouveau sur la détente, visant l'obscurité du fond, là où semblait régner une activité grouillante, abjecte, de formes sinueuses, vaguement luisantes.

Eli bondit en avant.

Sa main se serra sur la nuque du goanna perché sur Nelly. Sous ses doigts, la chair était molle, spongieuse, sans réelle consistance mais parcourue de muscles solides qu'il sentait rouler, durs, contre sa paume.

Mobilisant toute sa force, gémissant entre ses dents comme un haltérophile à l'effort, il parvint à soulever l'animal. Les griffes plantées dans les épaules de Nelly s'en détachèrent et, comme si c'étaient elles qui la soutenait encore, la petite s'effondra.

Eli, son avant-bras puissant tendu à rompre, brandit devant lui le goanna.

Ils étaient face à face, maintenant.

Gueule à gueule.

Mort...

L'homme rugissant, la face déformée par la haine. Le lézard ouvrant largement sa bouche, dévoilant dans un cri silencieux d'innombrables rangées de dents aiguës comme autant de crocs, alors que ses yeux de pierre noire se plongeaient dans ceux de son ennemi.

Mort... Mort... Mort...

Les pensées grossières du reptile cognèrent l'esprit de Shoemaker comme des poings de métal. Il leva le shotgun, en enfonça d'un grand

coup le canon dans la gueule du lézard, à fond, et écrasa la détente.

Mort... M...

La tête du goanna disparut, se volatilisant en une myriade de particules de chair et de gouttes de sang. Poussant un nouveau feulement, l'homme jeta au loin le corps devenu aussi flasque qu'une serpillière.

- Eli ! Au sec... !

Joanna. Sa femme.

- Aide-moi ! Eliiiii... !

Il n'eut ni le temps de se réjouir d'avoir vaincu le lézard ni celui de se pencher sur le corps torturé de sa petite fille. Les cris venaient de derrière lui.

Il fit volte-face.

Joanna, sans doute alertée elle aussi par les hurlements de Nelly, était sortie de la maison et avait commencé d'accourir.

Un lézard était sur elle.

Trois autres l'entouraient, têtes levées, gueules ouvertes. Une dizaine d'autres rampaient vers elle.

- Eli !

Atterré, le cœur sur le point d'exploser, il vit que le goanna qui était sur sa femme avait planté ses griffes dans sa robe. Le tissu léger se déchira et le lézard tomba lourdement à terre sur ses quatre pattes, empêtré dans ce qui était devenu un chiffon.

Eli tira de l'intérieur de la grange, le clouant sur place.

Joanna se retrouvait nue.

Une autre de ces créatures de l'enfer bondit à la place du précédent, planta ses griffes dans le ventre dénudé et s'en servit comme appui pour se hisser plus haut. Ses mâchoires se refermèrent sur le sein droit, aussitôt arraché d'une seule torsion.

Trois autres bêtes se lancèrent à l'assaut. Paniquée, hurlant à pleine gorge des cris, tapant au hasard de ses poings dérisoires les monstres qui plongeaient leurs gueules dans ses chairs, Joanna cogna de la hanche le vieux fût de gasoil où brûlait encore un feu.

Il se renversa. Un flot de cendres et de braises se répandit sur la

poussière.

Joanna se jeta au sol et tenta de rouler sur elle-même, dans l'espoir que la chaleur ferait lâcher prise ses assaillants. Une nouvelle bête apparut, comme jaillie de terre, à côté d'elle et, lui broyant la gorge d'un seul coup de dents, mit un point final à cette espérance.

Un long gémissement guttural sortit de la gorge de Shoemaker. Le vacarme de ce qui semblait être des dizaines de reptations se firent entendre derrière lui.

De nouveau, il se retourna.

- Ô Seigneur...

Ils étaient partout.

Une bonne dizaine était occupée à déchiqueter le corps de Nelly, petite chose en lambeaux dont il était difficile de croire que, quelques minutes plus tôt, elle avait eu forme humaine.

Ils se bousculaient en une grappe de gueules menaçantes sur le moteur de la vieille voiture. Ils surgissaient du coin d'ombre où s'entassaient des cageots et des cartons pleins de bric à brac. Ils rampaient le long des poutres comme de gigantesques rats. Ils étaient au moins dix à converger vers lui de leur démarche sinueuse.

Avec ce qui restait d'esprit militaire dans son cerveau affolé et bouleversé de chagrin, Eli Shoemaker comptait.

Le chargeur de la Remington contenait cinq cartouches de 30.

Il en avait tiré quatre.

En restait une.

Il se planta le canon dans la gorge. Beugla :

- ALLEZ V'FAIRE 'CULER !

Durant la fraction de seconde que mit la charge mortelle à jaillir du canon, il ressentit une dernière fois toutes les souffrances, les travers, les déceptions et les amertumes de sa vie foireuse. Puis tout cela, avec les images de Joanna se roulant dans les braises et celle du corps torturé, méconnaissable, de sa petite fille, sa Nelly, sa chérie, son amour, tout cela disparut dans un éclair de feu rouge éclatant qu'accompagnait un lointain coup de tonnerre.

*

Ce n'était pas de la peur. Pas même de l'inquiétude.

Non.

La salle à manger du cottage, avec ses lambris de cèdre rouge, son lustre d'étain à six ampoules et ses tableaux représentant des scènes de chasse à courre, aurait pu se trouver au cœur d'une campagne anglaise, plutôt qu'au fin fond de l'Outback du Queensland.

La grande table, de cèdre elle aussi, et également le service à thé de porcelaine qu'Harriet Vanger, la gouvernante disposait dans l'ordre requis, l'assiette de muffins à vingt centimètres de la main droite du maître des lieux, auraient pu figurer sur une gravure de l'époque victorienne.

Et c'était très bien ainsi.

C'était la ci-vi-li-sa-tion.

- Merci, Harriet.

- À votre service, Master.

Kyle Kayes III se levait avant l'aube, se douchait à l'eau froide, avalait un solide breakfast d'œufs frits et de bacon avant de rejoindre ses employés et d'examiner les problèmes de la journée. À dix heures trente, il s'offrait chaque matin ce moment de détente autour d'un brunch.

Non, ce n'était pas de l'inquiétude.

Certes, il y avait cette histoire de disparition de King, Sultan, Princess et Jewell, les quatre bergers d'Anatolie.

Simultanée, qui plus est.

Certes, préoccupante...

Ces quatre-là devraient s'attendre, de retour de leur stupide fugue, à un sérieux programme de discipline !

Ayant attendu debout, les mains croisées sur le ventre et les yeux baissés, les trois minutes trente réglementaire de l'infusion du darjeeling, Harriet versa le thé dans la tasse de son patron, remplit la

sienne et alla s'asseoir au bout opposé de la table, le dos droit, sans s'appuyer au dossier de la chaise, les yeux toujours baissés.

Bien.

Certes, il y avait eu des coups de feu. Les tirs continus d'une arme de poing, estimait-il, du côté de chez les Nègres. Alors que son berger Jenssen lui avait affirmé plus tôt que les Aborigènes s'étaient absentés en masse, sans doute pour une de leurs cérémonies païennes et que le quartier était vide...

Hum...

Kyle prit un biscuit, le trempa au tiers dans le thé, compta mentalement trois secondes et le porta à sa bouche.

Parfait. Croquant, température, taux de sucre...

Parfait.

Il jeta un regard vers sa gouvernante.

Comme d'habitude, ses yeux coulèrent sur le corps de celle-ci. À quarante ans, Harriet Vanger conservait des formes agréables, dues sans doute, du point de vue de Kyle, à ses gènes scandinaves et à la vie saine du ranch. Oui, agréables. Même dissimulées dans une des ses éternelles robes grises.

Comme d'habitude également, il ne put se retenir d'un coup d'œil à la photo encadrée posée sur le guéridon près de la porte d'entrée. Sa femme, morte en couches dix ans plus tôt.

C'était au début de la crise de Jarra-Creek. L'unique docteur, un Juif uniquement préoccupé de ses intérêts, comme tous ceux de son engeance, avait fermé son cabinet un peu avant l'accouchement.

Quand celui-ci avait présenté des complications, Kyle s'était refusé à aller chercher du secours à Mount-Elizabeth, préférant s'en remettre aux soins de Nanny Skanska, la précédente gouvernante.

Au ranch du Double K, on faisait face à l'adversité avec ses propres moyens.

L'enfant n'avait pas survécu.

D'ailleurs, c'était une fille.

Nanny Skanska avait quitté le ranch, le service des Kayes et Jarra-Creek, comme tant d'autres, trois ans auparavant, bientôt remplacée

par cette mystérieuse Harriet Vanger, dont on ne savait rien, sinon qu'elle était née en Suède.

Hum...

Et puis ces autres coups de feu, un quart d'heure plus tôt, du côté de chez les Shoemaker.

Mais bah... Ce retardé d'Eli Shoemaker n'avait sûrement pas dessoûlé, cuit comme il l'était la veille, au Star. Dans cet état, il était capable de faire n'importe quoi, y compris, dans une crise de colère, empoigner sa chère Remington et tirer en l'air.

Ou sur ses chiens.

Ou même sur sa femme et sa fille, la petite débile. Pour la perte que ce serait...

Kyles reprit une portion de muffin. Trempage. Deux secondes. Une bouchée. Un tiers. Très bien...

De son côté de la table, Harriet Vanger buvait à son tour, silencieusement, le petit doigt dressé. Parfait.

Peu après son arrivée au Double K, Kyle lui avait proposé d'inclure dans ses fonctions des rapports physiques réguliers. Elle avait refusé, alléguant une frigidité due à un traumatisme d'enfance. Une histoire de viol combiné d'inceste, s'il avait bien compris. Depuis, elle se montrait une excellente gouvernante, attentive, respectant les moindres détails de ses instructions, semblant se complaire dans cette obéissance passive. Mais pas de sexe.

Il but une gorgée de thé. Ses lèvres se tordirent en une moue contrariée : s'étant laissé aller à des songeries indignes de lui, il avait laissé refroidir le breuvage de quelques degrés de trop.

Il reposa la tasse un peu plus brusquement qu'il l'aurait souhaité. La délicate porcelaine de Chine sonna comme une clochette.

Non, il n'était pas inquiet.

Certes, il y avait ce sentiment diffus, un peu dérangeant... Comment dire... Une atmosphère... Quelque chose dans l'air...

Il y avait eu des rumeurs montant du village, à deux miles du ranch. Des sortes de...

Des bruits...

Des cris, peut-être ?...

Et puis cette sensation vague que tout n'allait pas comme il fallait.

Mais non. Il n'éprouvait pas de mauvais pressentiment. Les mauvais pressentiments, c'était bon pour les mauviettes. Les intellectuels. Les efféminés des villes.

Quand on était Kyle Kayes, troisième du nom, le « Kaiser », le maître du ranch Double K, on n'éprouvait pas de pressentiment.

Non.

*

Pas de serrure, évidemment.

Ni poignée, ni pêne ni clenche. Rien qu'un trou dans le mauvais contreplaqué. Les Aborigènes se fichaient de qui entraît chez eux. Un loquet, pour eux, c'était un machin de métal qu'on pouvait revendre pour se payer un pack de bières.

À peine Mac Coogan eut rabattu la porte, s'y adossant, qu'il comprit à quel point il était foutu.

De nouveau, son être se dédoubla. D'un côté il y avait une sorte de pantin paniqué, râlant à chaque souffle, la bouche démesurément ouverte, le cœur cognant comme un marteau-piqueur dans la poitrine, les narines pleines de la puanteur de ses excréments.

De l'autre, un Michael Mac Coogan maître de lui, le marshall de Jarra-Creek, un individu lucide qui analysait froidement la situation et en tirait les évidentes conclusions : la tentative de trouver refuge dans ce bungalow avait été un réflexe stupide et il allait mourir, dévoré par les plus grands lézards qu'il ait jamais vus, tous identiques, surgis de nulle-part.

Foutu.

Non seulement les Aborigènes n'avaient aucun sens de la propriété, mais ils détestaient les espaces clos. Ils ne comprenaient même pas pourquoi les Blancs s'obstinaient à leur donner ces espèces

d'immondes baraques dont ils n'auraient pas voulu pour eux-mêmes. Les Abos, eux, préféraient passer leur temps à l'extérieur, dans les "yards", où se trouvaient d'ailleurs leurs rares meubles : fauteuils, banquettes et lits. Plus les glacières à bières. Leur claustrophobie était telle qu'ils brisaient systématiquement toutes les vitres.

Le Mac Coogan fou de terreur éructait à chaque raclement de ce qui lui paraissait des dizaines, des centaines, des milliers de griffes dans son dos, derrière le mince panneau de bois.

Le Mac Coogan raisonneur observait les fenêtres en face de lui, deux rectangles de vide ouverts sur l'extérieur et se demandait avec une calme curiosité par laquelle entrerait le premier goanna.

La droite ? La gauche ?

Mac Coogan n'avait jamais misé un cent de toute sa vie, ni aux courses de chevaux, ni à celles de lévriers, encore moins au casino. C'était le moment, se disait-il, de prendre un pari. Le moment ou jamais.

Décidément, de drôles de pensées vous venaient quand on était confronté à l'horreur !

Avec le même détachement presque amusé, il observa deux têtes oblongues apparaître simultanément au bord inférieur de chacune des ouvertures.

Ni la droite, ni la gauche.

Aurait-il parié qu'il aurait perdu...

Il perçut le grattement des pattes qui cherchaient des prises dans le crépis irrégulier du mur.

Il vit les deux bestioles jaillies de l'enfer se hisser jusqu'à mi-corps sur les appuis des fenêtres puis, quasiment synchrones, sauter à l'intérieur de la pièce, atterrissant sur le paquet gondolé avec un même son mat et dur.

Dans un espace différent et très lointain de la réalité, l'autre mac Coogan sanglotait et couinait comme un chiot battu.

Derrière lui, des bêtes se jetaient avec fureur contre la porte. Les chocs lui faisaient l'effet de coups de poings entre les deux omoplates. En face, les deux goannas commencèrent d'avancer vers lui, de leur démarche à la fois sinueuse et raide, mécanique, lente mais têtue,

projetant à quasiment chaque pas leur langue bifide.

- Ai-je déjà été mordu ? se demanda-t-il placidement.

Non. Pas pour autant qu'il s'en souviennne.

À quoi ressemblerait la douleur ? Serait-elle comme une brûlure ? Ou bien la coupure d'un couteau ? Ou... Ou...

Les deux goannas, toujours avec cet ensemble si parfait qu'il en devenait grotesque, refermèrent chacun leurs mâchoires sur une cheville du marshall. Ils le tirèrent en arrière. Il tomba sur le dos et se laissa traîner.

Un des Mac Coogan riait maintenant aux éclats, ayant miséricordieusement sombré dans la folie. L'autre se félicitait de connaître désormais l'effet d'une morsure de lézard géant. C'était à la fois comme si un bourreau lui enfonçait des lames de rasoir dans la chair tandis qu'un autre lui broyait les os à coups de marteau.

La porte libérée claqua contre le mur. Une cascade de goannas dévala dans la pièce et s'abattit sur Mac Coogan.

Puis...

Puis il eut encore conscience d'avoir la moitié du visage arraché, puis celle d'avoir un trou béant à l'abdomen, un peu au-dessus de la hanche. Puis il se posa la question de savoir quel était cet organe que des dents extrayaient de l'intérieur de lui-même. Puis il supposa que c'était son foie.

Puis il ne se demanda plus rien.

*

Le long corps sinueux acheva de se couler par la chatière. Forme noire dans l'obscurité, la bête s'immobilisa quelques instants, semblant vouloir s'habituer à l'obscurité des lieux. Puis, ignorant l'homme tremblant de tous ses frêles membres à mi-hauteur de l'escalier, elle reprit sa marche, empruntant le rayon des pâtes alimentaires et des sauces pré-préparées.

La trappe en bas de la porte se souleva de nouveau, poussée par le museau d'un second monstre.

J.T. Walker avait toujours été un lâche.

Au fond de lui, il le savait, même s'il prenait plaisir à arborer des tenues de cowboy roi du saloon et à se repasser des dizaines de fois les scènes de bagarres dans les westerns (mais c'étaient des films, bon sang de Jésus-Marie mes couilles, des *films* !).

Mais ce jour-là, soit qu'il fût arrivé au bout de ses capacités de trouille, soit qu'il eût en lui des possibilités qu'il ne soupçonnait pas, J.T. Walker, le petit rouquin, l'avorton, l'homosexuel honteux, se comporta comme le viril héros qu'il avait toujours rêvé d'être.

Il bondit en bas de l'escalier, juste devant la tête du lézard.

- Saloperie !

Il shoota dedans. La pointe de métal qui prolongeait le bout de sa botte cogna durement le mufle du goanna qui se figea, gueule fermée, les yeux morts.

- Tiens, tiens et tiens !

Il frappa encore, de la pointe et du talon biseauté sur le crâne, changea de pied et cogna de nouveau.

- Tiens, saloperie de l'Enfer ! C'est bon, ça, hein ? C'est BON ?

Deux filets d'un sang noir et épais comme du goudron se mirent à couler des naseaux de la bête.

- Tiens ! Gn... ! Gn... ! Gn... !

Le miracle opéra. Sous la grêle de coups, le goanna recula. Ses pattes antérieures repassèrent à l'extérieur de la chatière. Puis ce fut sa tête.

Et la trappe se rabattit.

- OUI !

Survolté, hagard, les yeux fous, J.T. Walker ne perdit pas un instant.

Lâchant le sac qu'il tenait toujours à la main, il se précipita sur l'objet le plus lourd qui se trouvât à portée : une caisse de vingt-quatre boîtes de cornichons aigres-doux, modèle collectivité. Il la saisit par les angles et se mit à la tirer vers la porte, faisant tomber la pancarte promotionnelle qui se trouvait au-dessus.

"Deux boîtes achetées, une boîte offerte, Jarra-Creek General Store & Gorceries travaille pour VOUS !"

Sainte-Marie, que cette caisse était lourde ! (Quand il avait rapportée de Mount-Elizabeth, achetée à bas prix dans une liquidation des

stocks d'un magasin pour professionnels de la restauration, J.T. Walker avait réquisitionné deux cons de Négros dans la rue pour la porter là d'où elle n'avait pas bougé depuis. Il avait rétribué les connards costauds d'une bière. Une pour deux).

Ses bottes glissaient sur le ciment du sol.
Ses doigts crispés sur les bords de la caisse lui faisaient mal, l'élançant tout le long des avant-bras, jusqu'aux coudes.
Sa gorge laissait échapper une alternance de halètements, de grognements et de gémissements aigus, à croire qu'il était en pleine activité sexuelle.
À croire qu'il baisait.
À croire qu'il était en train de se faire mettre par la plus grosse queue de cowboy qu'on ait jamais vue !

Enfin, il parvint à la porte. Dans un dernier effort (Rrrrrhan !) il plaqua la caisse contre le panneau, bloquant la charnière.
Il se retourna, à la fois essoufflé et hilare, un large sourire de victoire dévoilant ses trop grandes dents.
- Voilà... Pff... Pff... Voilà le boulot... Pff...

Quelque part dans le magasin, un bruit se fit entendre. Un frottement. Un glissement de reptation qu'accompagnait le cliquetis de griffes sur le ciment.
J.T. Walker cessa de sourire.
Une de ces bêtes de l'enfer était déjà entrée tandis qu'il rassemblait ses affaires à l'étage.
Elle était là, quelque-part.
Il était enfermé avec un goanna dans le magasin privé de lumière, labyrinthe obscur de rayonnages, de caisses et d'étagères, avec tout un tas de recoins noirs.

Beaucoup trop noirs à son goût.

Harriet débarrassait.

Quand elle quitta la pièce, portant le plateau, Kyle Kayes III la suivit du regard, appréciant la courbe harmonieuse que dessinait la courbe de ses reins et le discret balancement de ses hanches.

- Dommage, tout de même... songeait-il.

Mais quoi ? Le refus de la Suédoise avait été on ne pouvait plus clair. Il n'allait tout de même pas la forcer. Le temps de ce que les médiévaux français, ces damnés snobinards mangeurs de grenouilles, appelaient le "droit de cuissage" était révolu.

- Ça aussi, c'est un peu dommage, pensa-t-il avec un rien d'amusement.

Aussitôt, il se gourmanda intérieurement. C'était une rêverie futile. Et, comme l'aurait dit son père et le père de son père avant lui, la futilité n'avait pas de place dans la vie d'un Kayes.

Aussi ne leva-t-il pas les yeux sur sa gouvernante quand elle revint poser devant lui le plateau où étaient maintenant disposés un cendrier, un briquet à essence et un coupe-cigare, tous trois d'or et tous trois gravés du double K, l'emblème du ranch.

En travers du cendrier reposait un cigare Flor de Filipina, dont Kyle se faisait régulièrement livrer une caisse de Manille par l'intermédiaire d'une élégante et vénérable maison de tabacs de Brisbane.

Bien.

Kyle le reconnaissait, c'était devenu un luxe, compte-tenu de la crise que traversaient à la fois le ranch et Jarra-Creek.

Depuis le quasi abandon de la Wellington au profit de l'Instersate, il avait fallu fermer l'élevage de poulets, Jarrachicks, création de son père, Kyle Kayes II, qui avait été depuis la principale source de revenus de la famille.

L'activité du Double K avait elle aussi chuté. Des 60 000 ovins qu'avaient jadis compté le troupeau, le ranch était tombé à moins de 8000, cela alors même que la laine australienne, concurrencée par la production des élevages néo-zélandais, voyait chuter ses cours.

Un luxe, ce Flor de Filipina, oui.

Mais un luxe nécessaire.

Il faisait partie des rites sur lesquels on ne pouvait transiger. Qu'il fallait maintenir à tout prix. Qui symbolisaient la mission des Kayes, sur trois générations, dans cette région reculée du monde : imposer la civilisation, la ci-vi-li-sa-tion, parmi ces terres peuplées d'âmes primitives et ignorées par Dieu. Ces sauvages qui ne savaient que se vautrer dans leur paresse, leur ignorance et leurs vices.

Ce cigare posé devant Kyle, avec sa forme rude, un peu irrégulière, artisanale, la feuille en étant maintenue roulée par un mince fil noué à la main, c'était comme les lambris de cèdre, le Darjeeling de 10 H 30, la cravache "County Whip" en cuir du Sussex. Comme, aussi, les quatre bergers d'Anatolie qui ne tarderaient pas à goûter le tressage de ladite cravache.

Des symboles.

Et un homme civilisé ne devait pas toucher aux symboles.

Non.

Il prit le cigare, en huma le parfum poivré, en admira un moment la texture, puis en coupa le bout et l'alluma.

Dans la pièce voisine, la bibliothèque, la pendule murale à balancier en loupe de merisier d'une très ancienne maison de Londres, depuis longtemps disparue, sonna onze coups.

Kyle Kayes III aspira la fumée avec délectation et la souffla dans un soupir satisfait.

Onze heures.

Un cigare Flor de Filipina, juste après le brunch.

Bien.

Comme hier, comme le jour d'avant.

Comme avant lui son père et avant lui le père de son père.

Bien. Parfait.

Cette petite cérémonie quotidienne, entre les tâches du matin et le reste de la journée, lui donnait un sentiment de...

Comment dire...

De justesse.

De pérennité.

D'éternité.

Mais bien sûr, Kyle, le Kaiser de Jarra-Creek, le représentant de la civilisation, ignorait que, pour lui, l'éternité n'allait plus durer qu'un peu plus de soixante minutes.

*

Vukan Bersikovic cavalcad le long de Main street, le visage effaré, jetant à presque chaque foulée un regard par dessus son épaule.

Dans sa paume gauche en coupe, il soutenait son avant-bras droit, au bout duquel dodelinait au rythme de sa course l'amas de viande déchirée et de lambeaux de peau qui avait été sa main.

Il aperçut J.T. Walker se propulser à l'intérieur du General store et en claquer précipitamment la porte sur lui.

À une cinquantaine de mètres en avant, sur le porche de leur maison délabrée, les Jenkins n'étaient plus que deux silhouettes assises, chacune couverte d'un grouillement de lézards. Deux pauvres vieux si faibles, si impotents, qu'ils ne trouvaient la force, chaque matin, que de gagner leurs fauteuils de rotin pour y passer l'essentiel de leur journée.

Bersi, qui leur apportait chaque jour un plateau-repas, croyait entendre la vieille Emma couiner, à petits cris de souris prise au piège.

Parvenu au Star, il dut lâcher sa main droite pour tirer le panneau moustiquaire, puis poussa la porte d'un coup d'épaule.

Il tituba à l'intérieur. De sa dextre déchiquetée, pendante, s'échappèrent de grosses gouttes de sang qui s'écrasèrent sur le carrelage.

- Encore ça à nettoyer, songea-t-il stupidement, tandis que Mila, derrière le comptoir, portait ses deux mains à son visage et hurlait.

- Vukan !...

Il sentit le sol monter puis descendre sous lui comme le pont d'un bateau pris par la houle et se laissa tomber sur la chaise la plus proche.

- Vukan ! Qu'est-ce qui t'es ar... ?

- Ta gueule. Barricade.

- Mais ta main !...

- Ferme-la, je te dis. Barricade. Boucle. Ferme tout. La porte. La lucarne. Tout.

Un instant interloquée, Mila se reprit. Elle repoussa le volet qui fermait la lucarne par où on servait les Aborigènes, poussa le verrou, puis, fouillant dans la poche de son tablier pour en sortir les clés, elle courut à la porte dont elle boucla les serrures.

Elle retraversa la salle et alla prendre sous le comptoir la caisse blanche marquée d'une croix rouge des premiers secours, qu'elle veillait à maintenir toujours remplie du nécessaire. Il le fallait bien, dans un endroit comme le Star où les bagarres bourrées du soir étaient quasiment une tradition.

S'approchant de Vukan, prostré sur sa chaise, un seul regard à l'horrible plaie qu'était devenue sa main la renseigna : le mercurochrome et les sparadraps ne suffiraient pas. Il lui fallait aller chercher du matériel plus conséquent, là haut, à l'appartement. Du désinfectant. Du fil de suture. De la bande Velpeau. Un kilomètre, à première vue. Des anti-douleurs...

- Je monte à la salle de bains, chéri, j'arrive, ne bouge pas, oh mon Dieu !...

Vukan releva la tête.

- Rapporte la Yastava, ordonna-t-il.

La M 70, version yougoslave de la AK 47 soviétique, qu'il avait achetée par l'intermédiaire de copains.

- Prends aussi le 45 dans le tiroir de ma table de nuit. Et toutes les balles.
 - Vukan, qu'est-ce ce qui se passe ?
 - Va putain de chercher la putain de Yastava et le putain de flingue et toutes les PUTAINS de balles que tu pourras PUTAIN de trouver !
- Mila n'insista pas et courut à l'escalier.

Tandis qu'elle grimpait les marches, il réfléchit. Il y avait encore un fusil de chasse à canon scié sous le comptoir, avec la boîte de cartouches, qu'il conservait là au cas où un imbécile aurait eu la mauvaise idée de vouloir lui voler sa caisse.

Deux battes de baseball, destinée, elles, à calmer les bagarreurs trop violents et menacer les trop mauvais payeurs.

À quoi il pouvait ajouter les couteaux de la cuisine.

Maigre, l'arsenal. Mais il faudrait faire avec.

Il regarda autour de lui.

Restaient Desjoyaux, le vieux bourrelier gâteaux, et Krista Maddock, l'ancienne contremaître de chez Jarrachicks, plus de la toute première jeunesse non plus, qui le contemplaient, lui et la pièce de boucherie au bout de son bras avec des yeux écarquillés.

Pas terrible, les troupes. Mais il faudrait faire avec.

Quant aux autres...

Cette petite pédale de J.T. Walker s'était carapatée à la première seconde, comme on pouvait s'y attendre. Maugham avait pu s'enfuir à moto. De justesse. Quant à Sam Richie et Franky Klemens, ils étaient restés...

Là-bas.

À la station-service, dans le hangar, partageant le sort du gros Sfakias.

Là-bas, quoi !

Et puis il y avait eu Jenssen...

Jenssen...

*

Kaiser dressa l'oreille.

La pétarade familière d'une moto se faisait entendre au dehors. Un des bergers rentrait au ranch, chevauchant l'une des vieilles Yamaha "Ténéré". Il y avait des années que Kyle aurait dû renouveler le parc motocycliste du Double K, mais, vu l'état des comptes, il repoussait sans cesse l'échéance.

Il fronça le sourcil alors que la moto se rapprochait du cottage sans ralentir, moteur à fond.

C'était contraire aux usages. Au double K, quand un subalterne devait s'entretenir avec le maître des lieux, il garait sa monture près des hangars, la mettait sur béquille et il venait se présenter à p...

Kyle sursauta au fracas de métal qui retentit devant la barrière. Il bondit sur ses pieds et gagna la fenêtre.

Ses yeux s'écarrillèrent quand il découvrit son employé Maugham, qui, ayant laissé tomber sa moto sur le flanc, sans éteindre le moteur, remontait l'allée en courant.

- Qu'est ce que...

Le berger ne prit pas la peine de frapper à la porte. Il l'ouvrit à la volée en criant :

- Kaiser !

Ça aussi, c'était contraire aux règles. Au ranch, on disait "Monsieur Kayes", à la rigueur "patron", mais jamais K...

L'homme déboula dans le salon.

- Kaiser ! Putain, patron !... C'est af-af-af... C'est hor-hor-hor...

- Maugham ! aboya Kyle. Reprends-toi, bon dieu ! Qu'est-ce qui se passe ?

- La sta-sta... La station-service... Le gros Sfakias... Il... Il... Il... Il est mort !

- Mort ?

Kyle observa son berger. Maugham était un homme solide, au visage de cuir tanné, dont le nez en patate, dévié, souvenir d'une lointaine bagarre, et les poings noueux et bosselés témoignaient de la bravoure devant les coups durs.

Et c'était ce type-là, modèle de pionnier du bush australien qui bégayait et roulait des yeux terrifiés, le teint livide sous son hâle.

- Du calme, Maugham. Qu'est-ce qui s'est passé ?
L'homme inspira profondément et lâcha d'une traite :
- Y'a des espèces de grands lézards qui l'ont dévoré.
- Quoi ?
- Des goannas. Mais grands. Grands. Et ils ont eu Jenssen aussi. Et deux-deux-deux autres...
À l'évocation de son ami mort, le berger se remit à bafouiller.
- Deux autres types qu'é-qu'é-quesse qu' y z'étaient venus 'vec nous...
Et Jenssen... C'est ce salaud de Bersi...

Mais Kayes n'écoutait plus qu'à peine.
Au mot de "goanna", il avait vu resurgir devant ses yeux l'image de Grandma Jackson, la veille, agenouillée aux côtés de son neveu agonisant. La face tordue de fureur qu'elle avait levée vers lui. Sa chevelure comme une crinière. Et la conviction avec laquelle elle lui avait craché, ses yeux noirs intenses dans les siens :
- Je vais faire surgir le grand goanna et il bouffera tous les Blancs !
Vous tous ! Tous les foutus méchants Blancs !...

Le malaise qu'il refoulait depuis le matin se gonflait comme une houle dans sa poitrine. Et les pressentiments de malheurs à venir qu'il repoussait de même se plantaient comme des flèches dans son esprit. Et au fond de son âme se brisait quelque chose de profondément enfoui, d'essentiel à son être, de primordial.
- C'est Bersi, continuait Maugham, cet enfoiré c'est quesse qu'il a... Il a... Il a...

Un concert de bêlements affolés et de hurlements d'hommes s'éleva du côté des hangars.

*

Derrière la lourde caisse de boîtes de cornichons qui la bloquait, la porte tremblait sous le poids des lézards qui pesaient dessus.
En masse, à l'évidence.
Jésus Marie mes couilles, combien étaient-ils ?
Et encore ce n'était pas les chocs sourds de leurs corps contre le

panneau le plus difficile à supporter, mais les raclements de leurs griffes sur le bois, irritantes comme des ongles grattant un tableau noir.

Assis sur la première marche de l'escalier, J.T. Walker achevait de se déchausser de sa deuxième botte.

Pour la première fois depuis qu'il les avait achetées (en profitant d'une offre promotionnelle d'un grossiste en vêtements "western", la mère de J.T. Walker, cette sainte, lui avait appris qu'un dollar sauvé est un dollar gagné) il regrettait qu'elles fussent si serrées.

Chaque matin, il lui fallait plusieurs minutes pour les enfiler, tirant comme un malade sur les deux boucles en haut de la tige prévues à cet effet. Pour les ôter, il avait un petit appareil de bois en forme de fourche au creux de laquelle il bloquait le talon avant de tirer sur sa jambe.

Mais justement, le truc en question était resté là-haut, et J.T. ne voulait pas prendre le risque de remonter les escaliers. À la station-service, il avait vu une de ces sales bestioles galoper du cadavre de Sfakias jusqu'à l'autre con, là, Sam Richie, et lui bondir sur la poitrine comme un crapaud géant.

Jésus Marie, quand ils le voulaient, ces putains de goannas étaient aussi rapides qu'agiles. Si jamais celui qui était tapi là, quelque part dans le magasin, décidait de le poursuivre le long des marches...

Nan nan nan, l'escalier était une mauvaise idée.

Et puis, une fois là-haut, quoi ?

Se barricader dans sa piaule ? Attendre que ça passe en se branlant sur "Studs" ?

Attendre quoi ?

Que ces satanées bestioles s'en aillent d'elles-mêmes, salut les mecs, on s'est bien marrés mais, désolés, on nous attend ailleurs ? Que le foutu 7ème de cavalerie arrive à la rescousse ?

Nan nan nan. Ça ne passerait pas. Les lézards étaient là pour bouffer tout le monde, la vieille pute de négresse l'avait bien dit la veille. Et personne ne viendrait au secours de Jarra-Creek.

La seule solution, c'était de fuir le patelin. Pour cela, J.T. Walker devait regagner la porte d'entrée du magasin, grimper dans le premier

véhicule qu'il trouverait, se débrouiller pour le faire démarrer et pousser les gaz à fond.

Alors, depuis de longues minutes, il se contorsionnait pour tirer sur ces bon dieu de fausses mexicaines, en retenant son souffle, en s'arrêtant toutes les cinq secondes pour scruter l'obscurité, tâchant d'ignorer les bruits qui montaient de la porte arrière, luttant contre lui-même pour ne pas hurler de panique à l'idée qu'un de ces monstres était là, avec lui, quelque part.

Le guettait, peut-être ?

Est-ce qu'une saloperie de lézard y voit dans le noir ?

Bonne question, hein ?

Foutue bonne question pour le foutu 1,000,000 dollars Chance of a Lifetime !

Wouf, ça y était !

Il posa la botte à côté de la première, très doucement, se leva, tout aussi doucement, se saisit très très doucement de son sac (s'il y avait une chose au monde que .T. Walker ne ferait pas, c'était abandonner le fric amassé pendant des années à se faire chier au milieu de connards et de nègres, ça non !) et entreprit d'avancer, le plus silencieusement possible, glissant sur ses chaussettes, un pied après l'autre.

Il s'engagea dans l'une des travées alimentaires, conserves d'un côté, condiments et sauces prépréparées de l'autre.

S'arrêta.

Guetta, la gorge serrée par l'angoisse.

Les lieux si familiers, même plongés dans l'ombre, étaient devenus si hostiles !

Chaque angle, chaque recoin, chaque dessous de rayonnage pouvait dissimuler le goanna, prêt à fondre sur lui.

La boutique entière était devenue une jungle. Avec une clairière là-bas, de l'autre côté, dans la partie proche de la vitrine, éclairée par la lumière de l'extérieur. Là où se trouvait le petit comptoir avec la caisse enregistreuse.

Et, sur l'étagère juste en dessous, le revolver six-coups chargé qu'il conservait là pour le cas où on essaierait de braquer le magasin. Le

colt "Single Action" à barillet dans son holster de cuir gravé d'une tête d'indien, roulé dans la ceinture garnie de balles.

(Quand il l'avait acheté, J.T. Walker avait essayé de le porter à la hanche, comme un vrai héros de l'ouest, mais le marshall Mac Coogan le lui avait interdit, ce sale con prétentieux !)

Une fois la lourde crosse de bois de cerf dans sa main, la ceinture de balles à son épaule, il sortirait du magasin et que Dieu vienne alors en aide à quiconque se mettrait en travers de son chemin !

Il inspira silencieusement.

Poussa un pied en avant.

Puis l'autre...

*

Ça allait venir.

Ça allait venir.

ILS allaient venir.

Bersikovic ferma les yeux. Jusqu'à cet instant, la frayeur et le sentiment d'urgence d'aller se mettre à l'abri, ajoutés à l'horreur de la saloperie qu'il venait de commettre l'avaient comme anesthésié.

À présent, la souffrance s'éveillait.

S'éveillait ?

Non, elle surgissait de la grotte où elle était tapie comme une ourse furieuse, rugissante et bavante, prête à annihiler tout ce qu'elle rencontrerait.

Chaque battement du sang de Bersi produisait une boule de feu qui, naissant au creux de ce qui avait été sa paume, remontait le long de son bras, secouait son épaule, bloquait son cou et finissait par exploser dans sa tête.

Il ne fallait pas qu'il cède, pourtant. Il devait continuer à penser. Se préparer. Rester lucide pour ce qui allait venir.

Car il n'en doutait pas : ÇA allait venir.

Empotée de conne, elle n'allait pas redescendre, avec les bon dieu de putains d'anti-douleurs ?

Il s'appliqua à respirer calmement. Profondément. Inspiration.
Expiration.
Il ferma les yeux.
Inspirer.
Expirer.
Pendant que sur l'écran de ses paupières défilaient les images de la scène.
Là-bas...

Alertés par les cris, ils avaient été quatre à se précipiter. Sam Richie et Franky Klemens, plus jeunes et en meilleure forme couraient loin devant lui. J.T. Walker, que ses bottes ridicules ralentissaient, était à la traîne.

- Pas possible ! Stop ! Pas possible !

Quand il était arrivé à la station-service, Sam Richie était déjà à terre.

Un goanna lui dévorait la gorge. Un autre mâchait dans les tripes jaunes et luisantes de son abdomen déchiré.

Jenssen, le berger, au seuil du hangar, trépignait sur place et se griffait les joues en hurlant :

- Stop ! Pas possible !

Le regard de Vukan fut attiré par le cadavre du goanna sur le cric, l'échine cassée dans un angle douloureux.

C'était étrange.

Il semblait perdre de sa substance. Se dématérialiser. Devenir transparent. Comme un dessin s'efface peu à peu sous les coups de gomme.

Puis, son œil se fixa sur la dépouille de Sfakias, massif comme un cachalot échoué. Une baleine qui aurait eu le ventre béant, au milieu d'une mare de sang noir, et un masque d'écorché.

Skafias.

Merde.

Skafias était gros. Skafias était déprimé au point que le moindre échange de paroles avec lui pouvait donner le cafard pour la journée.

Skafias n'avait pas tiré le bon numéro à la loterie de l'intelligence...

Mais c'était un copain.

Quelques années plus tôt, les Bersikovic avaient eu un pick-up Datsun. Une de ces bagnoles ratée, on ne savait pourquoi, par la chaîne où elle avait été fabriquée, et qui ne cessait de tomber en panne. Un ventilateur ce jour-là. Une courroie de transmission un autre jour...

Skafias les avait toujours dépannés. Dans l'heure. Et gratuitement.

- Pas possible ! Stop ! Stop !...

Et Sam Richie qui crevait là, sous ses yeux, bouffé par les plus gros lézards qu'il ait jamais vu.

Franky Klemens tombait à son tour, assailli par une demi-douzaine de monstres, bizarrement identiques, tout de griffes et de dents, qui surgissaient de l'obscurité du hangar.

Sam Richie hurlait.

- Au secours !

Vukan s'était retourné. J.T. Walker partait à reculons, agitant les mains devant lui.

- N... Non... N... N...

Il faisait volte face et s'en allait en courant. Ses bottes ne le gênaient pas pour détalier, apparemment !

À partir de là, tout devenait confus dans la mémoire de Bersikovic.

Il savait que des lézards déboulaient en nombre, comme crachés par l'obscurité du hangar, derrière le corps béant du Grec. Qu'ils s'approchaient, tous identiques, épouvantables, silencieux, à la fois souples et raides, semblant mus par une unique volonté collective.

Du coin de l'œil, il distinguait Maugham qui, debout sur sa Ténéré, se laissait tomber de tout son poids sur le kick de démarrage.

Il croyait entendre à l'intérieur de sa cervelle des mots atroces, porteurs d'une menace aussi froide qu'implacable.

Un piège à loups constitué de dizaines de lames s'était fermé sur sa main. La douleur était telle qu'il en avait eu le souffle immédiatement coupé.

Il avait baissé les yeux.

Sa main - sa main à lui, Bersikovic ! - se trouvait dans la gueule d'un des monstres qui, remuant la tête de droite à gauche pour mieux la broyer ne cessait de dévisager sa proie, de ses yeux noirs comme des pierres et encerclés d'or.

Rassemblant tout ce qu'il avait de force en lui, Vukan avait levé le bras et frappé le goanna contre le pilier d'entrée du hangar le plus proche.

- Han ! Et Han ! Et HAN !

Le piège s'était ouvert, libérant une main qui n'était plus que cet amas de chair informe et sanglant. Le lézard était tombé à terre, la nuque brisée, la tête à angle droit du corps.

Bersi avait perçu dans son oreille le bruit du moteur de la moto de Maugham qui démarrait.

Des dizaines de lézards convergeaient déjà vers lui. Alors Bersi avait attrapé de sa main gauche les revers de la veste de Jenssen, l'avait soulevé en un effort dont il ne serait jamais cru capable... Et il l'avait jeté devant les bêtes.

Jenssen était tombé sur le flanc. Il avait hurlé :

- Salaud !

Deux goannas avaient déjà happé l'un par une épaule, le second par une cheville. Les autres monstres avaient convergé vers lui.

Bersi en avait profité pour s'enfuir.

- Alors, tu te dépêches, oui ! cria-t-il à Mila qui redescendait, les bras chargés de boîtes et de flacons, le fusil-mitrailleur en bandoulière. Tu ne pourrais pas te bouger le cul !

Le dernier mot se transforma en un gémissement et il éclata en sanglots.

*

- Ralentis.

- Non.

- Ralentis, on est dans le bled.

- Quel bled ? C'est une ville-fantôme ! grinça Marilyn, dents bloquées.

Mary-Maud soupira.

Quelques kilomètres en arrière, Marilyn avait jeté le van au travers d'un trou dans la chaussée sans relâcher le moins du monde la

pression sur l'accélérateur ni tenter de l'éviter, les faisant littéralement s'envoler. Et retomber, dans un choc qui avait secoué toute la carcasse du vieux fourgon.

Mary-Maud avait alors décroché la ceinture de sécurité, dont ni l'une ni l'autre ne s'était pratiquement servies, et l'avait bouclée en travers de sa poitrine.

Ça n'avait pas été sans mal. Le van était trop vieux pour disposer de ceintures à enrouleur et, qui plus est, cette saleté était réglée trop serrée. La jeune femme avait dû forcer comme une bête pour enclencher la languette mâle dans la femelle.

- C'est ça, attache-toi, trouillarde !

- Ça va. T'occupe. regarde plutôt la route.

Depuis leur discussion avec les Aborigènes, Marilyn s'était transformée en une nouvelle version d'elle-même.

Marilyn la furieuse.

La blonde en rogne contre le monde entier et l'ouest du Queensland en particulier.

Et Dieu seul savait où cette rage allait les mener, elle et sa passagère.

Mary-Maud soupira de nouveau.

Barbie-furie au volant n'avait pas tort, pourtant. Malgré la vitesse, ce qu'elle pouvait voir défiler de Jarra-Creek n'avait rien d'engageant.

Seigneur, c'était même pire que les autres patelins de la Wellington road qu'elles avaient déjà traversés, déjà pas folichons !

La rue principale n'était qu'un alignement de baraques abandonnées, pour ne pas dire en ruines, des deux côtés.

Portes et fenêtres béantes sur du vide ou barrées de tasseaux cloués à la hâte, par des gens impatients de se carapater. Porches pourris sous leurs tôles rouillées. Toitures de travers ou même crevées...

À se demander s'il y avait encore des habitants dans cette désolation.

- Eh, là ! Qu'est-ce que...

- M'en fous, cracha Marilyn.

Elles venaient de dépasser une station-service qui semblait fermée.

Mary-Maud avait distingué des silhouettes, mais qui étaient, bizarrement, toutes allongées. Avec des... des choses grises autour... des choses qui bougeaient...

Des animaux.

Est-ce que ça pouvait être des animaux ?

- Des gens couchés et aussi des...

- M'en fous, j'te dis !

Mary-Maud haussa les épaules et renonça. Peut-être avait-elle mal vu, après tout...

Devant elles arrivait à toute blinde une petite église aussi décatie que le reste du village.

Des bardeaux manquaient à son court clocher de bois. Le portail était surélevé par rapport au sol, au-dessus d'un bon mètre de vide où avait dû, jadis, exister un escalier. Les deux battants étaient clos par deux larges planches clouées en X, renforcées à leur intersection par une grosse chaîne rouillée.

- ATTENTION !

Mary-Maud hurla, en même temps que Marilyn, grognant un juron, écrasait la pédale de frein et tournait frénétiquement le volant.

- Merde, merde, merde....

D'une maisonnette qui flanquait l'église avait surgi...

Qui ?

Quoi, plutôt ?

Avait surgi une... apparition.

Une aberration.

Une impossibilité.

*

Sans qu'il en eut conscience, il avait laissé tomber à ses pieds la cravache, attrapée machinalement à la sortie du cottage.

Harriet Vanger et Maugham, qui l'avaient suivi, s'étaient immobilisés comme lui, l'une à gauche, l'autre à droite, mais il ne percevait leur présence que de façon lointaine. Très lointaine.

Car ce qui se déroulait sous ses yeux ne pouvait pas exister. Plus exactement : il était tout à fait inadmissible que cela pût exister.

Aux yeux de Kyle Kayes, troisième du nom, c'était un tableau de l'impossible.

Au premier plan, à une trentaine de mètres du trio figé par l'horreur, il y avait Bronco, fils de Bronco, qui était, lui, fils de Bronco, qui était, etc.

Le meilleur bélier reproducteur du troupeau, actuel représentant d'une longue lignée.

Il s'était d'une manière ou d'une autre enfui de son enclos particulier.

Et il était pris à partie par une demi-douzaine de goannas.

L'animal, exceptionnellement fort et large pour un mérinos, accusant une hauteur de près d'un mètre au garrot, ruait alternativement des pattes arrière et avant, tournoyant sur lui-même, martelant le sol, soulevant des nuages de poussière rouge, tendant parfois le cou pour blatérer désespérément, de longs cris caverneux chargés d'une terreur folle.

Autour de lui, les grands lézards gris le harcelaient comme les chiens de chasse à courre un grand cerf dans l'une des toiles qui ornait le living-room du cottage.

Se garant des coups de sabots, ils n'attaquaient que sur les flancs, quand ceux-ci se présentaient à eux, fusant alors, propulsés par leurs puissantes pattes arrière, gueules ouvertes sur des dents étincelantes. Même si l'épaisse toison de laine de Bronco les gênaient pour mordre à fond, elle ne s'en imbibait pas moins de sang écarlate.

- Bronco est fichu, marmonna Kaiser d'une voix désolée.

Un peu plus loin, au pied de l'éolienne, un lézard absolument identique aux autres, s'amusait avec un agneau blanc comme un chat le fait d'une souris, le prenant dans sa gueule, le secouant, le lançant en l'air, le rattrapant, lui infligeant une blessure, le relâchant de nouveau. L'agneau couinait d'une petite voix grêle.

- Méeéé... Méeééé... Méeéé...

Le losange d'écailles rouge qui ornait le front du goanna resplendissait par instant au soleil, comme l'eut fait un rubis.

L'agneau avait perdu une patte arrière. Un filet de sang coulait de son moignon de cuisse.

Fichu, lui aussi.

À l'arrière-plan, devant les hangars demi-cylindriques Nissen, les six

derniers employés du Double K, en plus du vieux Maugham, Harrison, Brima, Zaroff, Hersang, Talion et Cacoyanis se débattaient chacun contre un, deux ou trois de ces saletés de reptiles jumeaux. Six gars qu'il avait tous embauchés lui-même, après une période d'essai qui, au Double K, sous sa houlette, tenaient plus des classes militaires que du stage de formation pour faiblards d'entreprise. Six costauds, de bonne trempe, durs à la peine et aussi généreux et bons compagnons. Six vrais hommes du bush.

Cacoyanis était à terre, le corps secoué de soubresauts, tandis qu'un monstre le maintenait au sol, gueule refermée sur sa gorge.

Cassidy, un gamin blond de vingt-cinq ans, le plus jeune résident de Jarra-Creek avec l'homosexuel du General Store, courait éperdu, plié en deux, avec deux goannas sur le dos, griffes plantées dans ses épaules.

Fichus.

Tous fichus.

Il fallait encore ajouter à ce panorama de désolation l'ombre du Nissen n°2, là où on parquait les bêtes faibles ou malades et les brebis qui venaient d'agnelier. Là régnait un désordre fait de cavalcades affolées dont montait une cacophonie de bêlements terrifiés.

Harriet tendit soudain le bras.

- Regardez !

Maugham s'exclama :

- Dieu du ciel !

Il se mit à psalmodier, la voix chevrotante :

- Notre père qui êtes aux cieux...

Kyle regarda dans la direction qu'indiquait la gouvernante et sentit simultanément ses testicules se rétrécir à la taille de raisins secs, un gouffre se creuser dans son ventre et tous les poils de son corps se raidir comme autant d'épingles.

- Que votre r-règne ar-ar-arrive...

*

Tandis que le Bedford rendu incontrôlable par la conjonction de sa

vitesse, du coup de frein brutal et de la soudaine mise en biais de ses roues, se soulevait du côté droit et amorçait sa chute sur le flanc, le temps sembla s'arrêter pour Mary-Maud.

Dans la réalité, toute l'action ne dura qu'une pincée de secondes, mais ce fut assez, largement assez, pour que se gravât à jamais dans sa mémoire et dans ses moindres détails le tableau extraordinaire qui venait d'apparaître en face d'elle.

C'était une femme.

Oui, de cela, elle pouvait être à peu près sûre. Un être humain du genre féminin. Une femme. Une grosse femme, à en juger par les bourrelets de sa taille et l'épaisseur de ses cuisses. Une femme d'un certain âge, aussi, aux longs cheveux gris.

Elle était vêtue - Mary-Maud ne trouvait pas d'autre terme, bien qu'il fût inexact - de bas résille noirs maintenus tendus par une porte-jarretelle de dentelle rouge dont la ceinture s'enfonçait dans la chair épaisse des hanches.

Un porte-jarretelle coquin.

Un porte-jarretelle de pute, pour appeler les choses par leur nom. À ses épaules pendaient deux bretelles d'un soutien-gorge également rouge, également de pute, dont les bonnets déchirés flottaient, révélant, là où auraient dû se trouver deux seins sûrement volumineux...

Des gros nichons, quoi.

Remplacés par deux blessures sanglantes de viande à nue, encore bordés, sur le bas, de filaments de peau. La main gauche manquait. Le bras se terminait à hauteur du poignet par rien d'autre qu'un filet continu de sang.

D'autres blessures parsemaient la chair nue. Il manquait des bouts à une épaule, au bas de côtes, à une cuisse...

Le tiers de la partie droite du visage était déchiré. La joue pendait presque jusqu'à l'épaule, lambeau sanguinolent qui tressautait au rythme de la marche de la...

De la créature.

Mais le reste de la face intacte permettait de voir qu'elle était

maquillée. Outrageusement maquillée. Avec une pelletée de mascara noir sur l'œil qui lui restait, du rose à la truelle sur son unique joue et du rouge vif, épais, largement étalé sur et autour des lèvres.

- Un maquillage de putain. Ouais, d'accord. Okay. Tu te l'es déjà dit, Mary-Maud !

Ce qui était le plus révoltant, le plus effrayant, ce qui faisait le plus douter de la réalité, ce qui emplissait l'être de Mary-Maud d'un froid glacial, comme un million de petites pointes de gel sous sa peau, c'était qu'entre les cuisses de la... la... la femme...

- Quel autre mot ? Ouais, c'est quand même une femme !

Entre les cuisses de la femme pendait un...

Un reptile !

Un animal reptilien en tout cas. Un lézard puisque ça avait des pattes.

Un lézard aux mâchoires refermées sur la vulve de la femme et qui pendait là, se balançant comme un phallus monstrueux, la queue balayant le sol.

Dans l'autre monde, celui du temps réel, la gêne du van s'accentuait. Il était évident que la chute était imminente et qu'elle serait violente et dangereuse. Mais dans le monde où se tenait Mary-Maud, celui des secondes suspendues, elle n'en avait pas conscience.

Tout ce qu'elle voyait, plongée dans un état indescriptible de terreur et d'incrédulité, c'était que l'œil gauche du monstre femme était levé au ciel, plein d'une admiration extatique de ferveur. et que ses lèvres prononçaient un mot si distinctement que Mary-Maud croyait l'entendre :

- ALLELUIA !

Alleluia ?

À moitié bouffée, à l'évidence mourante, ne tenant plus debout que mue par on ne savait quelle énergie, attifée en actrice porno, une sorte de gros lézard occupé à lui mordre la chatte à pleines dents ?

Alleluia ?

Alors le van se coucha.

Il se mit à tourner sur le bitume dans un fracas de tonnerre et un

orage d'étincelles, tandis que le pare-brise éclatait en milliers de fragments. Que la ceinture de sécurité de Mary-Maud lui sciait la poitrine. Que Marilyn était projetée par-dessus le volant.

Et disparaissait, happée par le vide.

*

Le monstre frappa à hauteur des Paul Newman's Own Bolognese. Le triangle de sa tête surgit du bas du rayonnage avec une fulgurance de fauve à l'attaque, mâchoires ouvertes. Le double demi-cercle de dents hérissées, bref éclair blanc dans l'ombre qui régnait au ras du sol, se referma sur la cheville gauche de J.T. Walker et la broya.

En un micro-instant, le complexe assemblage d'os multiples savamment encastrés les uns dans les autres, de tendons et de nerfs entrecroisés fut réduit en bouillie.

Il s'effondra de tout son long, laissant échapper son précieux sac, hurlant d'une voix aiguë de fille dont il aurait eu honte s'il n'avait pas été aussi occupé à souffrir.

Sa cheville n'était plus qu'une explosion continue de douleur ardente dont le feu se répandait dans tout son côté gauche.

Instinctivement, il tira sur sa jambe. Le supplice changea de forme, devenant une tige pointue rougeoyante qui fonçait à travers la moelle de ses os.

Le goanna s'était extrait de sa cachette, bousculant de sa queue toute une rangée de bocaux de sauce Dolmio pour meatballs. Plusieurs d'entre eux se fracassèrent sur le sol. L'air s'emplit d'une odeur absurde de tomates au basilic.

La bête accentua encore la pression de ses mâchoires, penchant la tête de droite à gauche.

Lentement.

Méthodiquement.

Tranquillement.

Tandis que J.T. Walker s'agitait frénétiquement, cognant inutilement des deux poings sur le ciment, se débattant dans un océan de douleur, un voile rouge devant les yeux.

- Salope ! Salope ! Salope ! hurlait-il sans discontinuer.

Sans en avoir conscience, il frappait du talon droit le haut du crâne du goanna, mais son pied, son petit pied mince de J.T. Walker, le petit rouquin maigre J.T. Walker, maintenant dépourvu de bottes, seulement recouvert d'une mince chaussette de nylon ne dérangeait même pas le lézard, qui continuait placidement de faire pivoter sa tête au bout de son long cou.

Droite.

Gauche.

Droite...

- SALOPE ! OH, SALOOOOOOOPE !

Il renversa la tête en arrière, bouche démesurément ouverte, braillant à s'en arracher la gorge.

Et il perdit connaissance.

*

Au-delà des hangars luisants, chacun frappé des deux K à la peinture blanche, la plaine s'était transformée en une houle sombre, d'un gris presque noir.

À perte de vue.

Jusqu'à l'horizon.

- Notre p-pain pain pain de ce jour... balbutiait Maugham.

Une mer de dos écailleux agitée de vagues, d'où surgissait ça et là l'éclat blanc d'une rangée de dents, le reflet du soleil dans un œil de pierre, la flèche d'une queue dressée.

- P-p-pardonnez-nous nos offenses...

Des milliers de goannas, serrés les uns contre les autres, ne formant plus qu'une seule masse, un monstre unique, impensable, tout de peau rugueuse, de griffes et de mâchoires, tout de force et de cruauté.

- Comme nous p-p-pardo-pardonnons aussi...

Et cela s'avavançait, lent mais irrépessible, en entité certaine de sa puissance, qui savait qu'aucun obstacle au monde ne l'arrêterait sur la voie du carnage pour lequel elle avait été créée.

C'était un raz-de-marée.

Un cataclysme en marche.

Une dévastation digne d'une prophétie biblique hurlée du haut d'une chaire gothique par un moine devenu fou.

- Am-am-amen !

Maugham tourna les talons et détala en direction du seul abri possible, le cottage du maître. Harriet entreprit de le suivre, puis, constatant que Kaiser ne bougeait pas, revint sur ses pas.

- Kaiser, la maison ! Les armes !

Il ne répondit rien, ne lui accorda pas le moindre regard, hypnotisé par l'effarante marée de goannas dont, déjà, les premiers rangs passaient sous la clôture d'enceinte.

- Kaiser !

Elle le saisit par le bras, tira, le força à se tourner et resta bouche bée devant ce qu'elle découvrait.

Ces quelques secondes avaient suffi à transformer Kyle Kayes III, le fier et indomptable chef du Double K en un vieillard aux traits affaîssés, les yeux et la bouche encadrés de rides. Les épaules, maintenues en un constant garde-à-vous, s'étaient affaîssées. Le regard clair, incisif, qui forçait les plus durs des hommes à baisser les yeux, s'était vidé de toute substance. Des prunelles vides, hagardes, où ne se lisait plus aucune volonté.

Elle le gifla de toutes ses forces. Même ce geste, inconcevable une minute plus tôt, n'eut aucun effet.

- Patron, il faut réagir, vite !

- Sans doute, répondit-il d'un ton étrangement tranquille, comme s'il avait été devant sa tasse de thé, fumant son cigare philippin.

Elle jeta un regard vers la horde qui, à présent, parvenue à la ligne de hangars, se divisait pour les contourner en plusieurs rivières noires aux flots impétueux.

Une vague d'effroi la parcourut, mais elle ne voulut pas y céder.

- Kaiser, les armes ! Cria-t-elle.

- Les ?...

- LES ARMES !

Tout un arsenal de fusils de chasse et de guerre, plus un nombre

invraisemblable de pistolets de tous genres était bouclé dans une petite pièce jouxtant la bibliothèque, au cottage. Elle était fermée par une porte d'acier à plusieurs serrures dont seul Kaiser, en bon capitaine, possédait les clés.

- Ah oui... Les armes... fit-il d'un ton indifférent, avec même un petit sourire indulgent aux lèvres, comme un adulte considérant un caprice d'enfant.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un trousseau qu'il tendit à Harriet d'une main qui tremblait un peu.

Elle s'en saisit.

- Kaiser, supplia-t-elle. Vite ! Venez ! Il y a encore le temps !

- Mais non, voyons...

- Se battre ! On peut encore se battre !

Il retrouva un peu de son autorité pour la congédier d'un geste impératif de la main.

Elle n'insista plus et partit en courant.

Twop-twop-twop-twop...

Voisine de la résidence d'été de sa famille, au bord de la Loue, en Franche-Comté, il y avait une turbine à électricité immergée.

Au réveil, elle gardait les yeux fermés pour écouter les chants des oiseaux qui saluaient le lever du soleil.

Trop cool.

Derrière leur concert de pépiements, il y avait le bruit de la turbine, léger, à la fois circulaire et régulier.

Twop-twop-twop-twop-twop-twop-twop-twop...

Roselyne, la bonne à tout faire, entrait dans sa chambre.

- Mary-Maud, t'es vivante ?

Ses parents étaient déjà en bas, devant leur petit-déjeuner, sur la terrasse qui surplombait la rivière. Roselyne portait un plateau sur lequel fumait un bol de chocolat dont l'odeur trop grave bonne envahissait la chambre.

- Réponds moi, merde...

Pourquoi avait-elle ce ton plaintif ?

Et pourquoi s'éveillait-elle avec cette douleur à la poitrine ?

Quelque chose à propos d'un choc. Une ceinture de sécurité. Un accident.

Pourquoi aurait-elle eu un accident sous sa couette de plumes, dans la

maison familiale de vacances du hameau des Forges à Chenecey-Buillon ?

- Putain, Mary Maud, j'peux plus bouger...

Twop... Twop... Twop... Twop...

Le bruit de la turbine ralentissait.

Une panne ?

Quelque-part, dans une maison plus loin, un homme hurlait :

- Salope ! Salope ! Salope !

Encore un enfoiré qui s'en prenait à sa femme. Trop cons, ces mecs !

- S'il te plaît, fais quelque chose.

Twop...

Twop...

Twop...

Le bruit ralentissait de plus en plus. À l'évidence, il allait s'arrêter. Le connard qui battait sa femme s'était tu brusquement.

- MARY-MAUD Y A UNE BÊTE J'PEUX PAS PUTAIN J'SUIS PARALYSÉE Y A UN UN UN LÉZARD J'PEUX PLUS BOUGER
MAAAAAAAAAARY-MAUD !

La réalité lui déferla dessus comme l'eau d'un seau qu'on lui aurait jetée à la figure.

Le village trop bizarre. Délabré. Abandonné.

La vieille station-service avec les gens qui paraissaient morts.

Cette grosse bonne femme en lingerie obscène avec ce... ce... ce truc qui lui pendait entre les cuisses.

L'accident. Un choc. Des étincelles. Du métal hurlant.

Marilyn éjectée.

Le fourgon s'était immobilisé après un dernier choc contre la façade de l'église. Il n'y avait plus eu que du silence, avec seulement une roue faussée qui continuait à tourner.

Twop-twop-twop.

Elle ouvrit les yeux.

*

Il émergea de son évanouissement après seulement quelques secondes.

Gémissant, il se redressa, appuyé sur les coudes, jeta un regard au bas de lui-même, gémit plus fort.

- Non non non non...

Il ne s'éveillait pas d'un sale rêve. Ce n'était pas un cauchemar. Il s'était bel et bien fait arracher le pied gauche. Les chairs informes de ce qui restaient de sa cheville baignaient dans une mare rouge où se mêlaient de la purée de tomates au basilic et son propre sang.

- Non non non...

Le goanna n'était visible nulle-part.

Cette saloperie de lézard lui avait arraché le panard et était reparti se planquer.

Pour le bouffer, peut-être ?

Walker tendit l'oreille.... Non, pas de bruit de mastication... Les seuls sons audibles étaient les chocs répétés qui ébranlaient la porte arrière... Ils se jetaient dessus...

- Bonne chance, connards, pensa-t-il.

Avec la caisse de grosses boîtes qu'il avait tirée devant le panneau, les bestioles pouvaient bien s'éclater la gueule, ils ne l'ouvriraient jamais.

Mais de son goanna à lui, celui qui l'avait rendu infirme à vie (laquelle, il en avait conscience, n'allait guère durer beaucoup plus longtemps), pas un signe.

L'enculé s'était caché.

L'enculé jouait avec sa proie.

Peut-être même que, de là où il était planqué, l'enculé l'observait en ce moment-même.

En se foutant de sa poire, si ça se trouvait !

Une fois encore, J.T Walker se montra d'un courage, d'une détermination et d'une dureté dont il ne se serait jamais cru capable. Il

refusa la douleur de toute son énergie, se tourna sur le ventre et, abandonnant son sac et son précieux pognon, entreprit de ramper vers le comptoir, la caisse enregistreuse et le revolver qui se trouvait en dessous.

- Gnnn... Tu vas voir, salope... Tu vas... gnn... voir ce que je vais te mettre...

Il s'aida des pieds des rayonnages pour se tirer en avant, traînant sa jambe inerte.

- Gnn... encore un peu...

Malgré la souffrance et la peur, il se sentait fort.

Il était fier de lui.

Abattu, okay. Se traînant à terre comme une loque, laissant derrière lui un sillage de sang, okay aussi. Amputé d'un pied, okay encore.

Mais fier.

Presque heureux, oui.

Un sentiment qui se teintait d'une vague amertume. S'il avait eu un peu plus de chance ou un peu plus de jugeote, si on lui avait donné au bon moment les bons conseils, il aurait peut-être été, lui aussi, un héros indomptable, comme dans les films.

C'était étrange d'éprouver ça à ce moment. Mais les pensées étaient bel et bien là, dans sa tête. Et le flot de positivité qui l'envahissait était bien réel.

- Je vais crever... gnn... D'accord... Mais pas avant de t'avoir crevé, TOI... gnn... Tu entends, salope ?... Te crever toi...

Il parvint au bas du comptoir, s'agrippa des deux mains au bord, se tira derrière.

Il se souleva en se tenant au bord de l'étagère, s'y appuya de l'épaule. Comme il tremblait !

L'émotion. Le choc. La perte de sang.

Jésus Marie mes couilles, il y avait de quoi être secoué !

Le colt était là, dans son luxueux holster de cuir gravé autour duquel était enroulé la ceinture, celle que ce pète-sec de Mac Coogan lui avait interdit de nouer à sa taille.

Il s'empara du paquet et, fébrilement, entreprit de dérouler la ceinture.

Tout à sa tâche, se concentrant pour contrôler le tremblement de ses mains, il en vit pas dépasser lentement du comptoir la tête du goanna tapi près de la caisse enregistreuse.

Qui l'observait de ses yeux noirs cerclés d'or impavides, la gueule étirée en ce qui aurait pu passer pour un sourire moqueur.

- Hein, marshall... marmonnait J.T. Walker. Hein, pauvre con... Si je l'avais eu à la hanche, mon colt, hein ?...

Il faillit laisser échapper un ricanement amusé. Comme le holster, la ceinture était un bel ouvrage de cuir qui portait sur tout son long des décorations gravées de motifs alternés : des cactus et des lézards stylisés, façon Navajo.

Est-ce que ce ,n'était pas de l'ironie, ça ?

- Tu crois que ça se serait passé pareil si tu m'avais laissé le porter, hein, putain d'imbécile de shérif ?...

Enfin, il eut l'arme en main. Un splendide "Single Action" de western, chromé, avec son barillet plein de six jolies balles.

Il tira le chien.

Clic !

Inspira et expira trois fois, gonflant et dégonflant sa poitrine, se préparant à l'action comme un commando qui s'apprête à jaillir de sa planque.

Constata que son âme était toujours emplie de cette espèce de joie bizarre, l'énergie exultante de l'action.

Leva le bras, dans l'intention de s'appuyer au comptoir pour se lever...

Le goanna n'eut qu'à avancer la gueule de quelques centimètres pour l'attraper, un peu au-dessus du poignet.

CLAC !

J.T. Walker hurla à la fois de douleur et de désespoir.

Instinctivement, il tira. La détonation, dans ce petit local de ciment, fut assourdissante. La balle s'en alla éventrer trois gros flacons de shampoing qui se mirent à dégueuler leur poisseux liquide sur les pancartes d'en dessous.

"Parfum Vanille Et Monoï !"

"Cheveux heureux, cheveux sains !"

Le goanna pencha la tête. Un coup sec. L'humérus et le radius craquèrent comme des branches sèches.

De *fin*es branches sèches.

J.T. Walker laissa échapper le colt et s'écroula en sanglotant.

La bête se laissa tomber sur lui, enfonçant ses griffes sur sa poitrine, entre les côtes, le mufle cherchant la gorge.

*

Ce n'était pas de la peur.

Non.

C'était au-delà de ça.

Les mannequins figés dans les vitrines des magasins de vêtements pouvaient-ils éprouver de la peur ?

Non.

Kyle Kayes III, à cette minute, était aussi vide que ces faux humains de plastique. Comme eux, il n'était plus que néant à l'intérieur. Une enveloppe qui avait l'apparence du Kaiser, le chef respecté et redouté du ranch Double K mais qui ne contenait plus rien.

La marée grouillante des goannas s'étendait à perte de vue. Elle avait enseveli sous elle les corps des bergers. Les premiers monstres étaient à moins de dix mètres de lui, les regards vides, la démarche presque mécanique.

Une armée innombrable de soldats d'écaille, aux pattes griffues, que rien ne saurait arrêter.

Des milliers de lézards tous identiques, gris foncé marbré de blanc, le front orné du même rubis rouge, les mêmes gueules s'ouvrant et se refermant, les mêmes yeux minéraux entourés d'or, dans lesquels ne se lisait qu'une promesse de mort.

Inutile d'essayer de s'échapper.

D'ailleurs, Kyle ne le désirait pas.

Les mannequins dans les vitrines éprouvent-ils l'envie de fuir ?

Non.

La vieille Grandma Jackson le lui avait craché au visage, la veille, agenouillée au côté du grand gosse agonisant :
- Je vais faire venir le Grand Goanna. Il se multipliera. Il deviendra une légion qui bouffera tous les foutus méchants Blancs.
Et voilà qu'elle s'étendait là, devant lui, la cohorte infâme.
Et voilà qu'elle allait lui prendre la vie.
Et voilà que ça n'avait plus aucune importance, parce qu'il était déjà mort depuis plusieurs minutes.

Cette immense nappe tumultueuse de peaux écailleuses, c'était la négation de tout ce sur quoi il avait basé son existence.
Lui, son père et son grand-père avant lui. Les fondateurs et les continuateurs du ranch Double K. Les pionniers de la civilisation dans cette région négligée par Dieu.
C'était l'affirmation de croyances qu'ils avaient toujours rejetées comme autant de superstitions primitives, insensées et ridicules.
Qu'ils avaient toujours ignorées, méprisées et voulu éradiquer.
En bref, cette horde de griffes, de dents et de regards morts, c'était la preuve qu'ils s'étaient toujours trompés.
Les existences des Kaiser, Kyle Kayes I, Kyle Kayes II, Kyle Kayes III, les troupeaux d'ovins gigantesques, les vastes hangars ripolinés, le cottage derrière sa clôture blanche et ses bougainvillées, tout ça n'était qu'une erreur.
Une longue, terrible et pitoyable erreur.

Kaiser leva haut les deux bras et le visage, planta ses yeux dans le ciel qui l'avait vu naître et grandir, l'immense ciel du bush, d'un bleu si intense qu'il en paraissait blanc.
Un premier lézard se coula entre ses jambes et lui arracha d'un coup de mâchoires un tiers du mollet droit.
Il grimaça à peine.

*

Le van s'était couché sur le flanc droit, côté volant.
Après avoir tapé le fronton de l'église, il avait été rejeté en arrière,

raclant l'asphalte, virant sur lui-même. C'était ce choc qui avait projeté Marilyn à l'extérieur.

Mary-Maud, elle, restait pendue sur le côté, jambes ballantes, maintenue collée au siège passager par la ceinture de sécurité qui s'occupait maintenant à lui écrabouiller le sein gauche.

- Super... Vraiment super...

Marilyn gisait à cinq, six mètres, juste de l'autre côté de la mare d'éclats de verre du pare-brise en miettes. Elle faisait face à Mary-Maud, sa tête reposant sur son bras étendue, une jambe repliée, l'autre allongée par-dessus, la mini robe rose retroussée jusqu'à la moitié des fesses, dans une pose qui aurait pu être lascive, si la pauvre n'avait pas été couverte d'ecchymoses. Le front fendu d'une estafilade. Les genoux et les coudes ouverts. Du sang sur le pied. Du sang sur les mains. Du sang dans les cheveux blonds.

Une pose qui aurait pu être sexy, oui, s'il n'y avait pas eu cette effroyable bête, un grand lézard gris-noir, qui lui tournait autour, examinant son pied, passant derrière, observant sa nuque, revenant devant détailler sa poitrine, jetant hors de sa gueule sa langue bifide à chaque étape, comme un fauve qui, sûr de sa victoire, prend le temps de humer sa proie.

- J'peux pas bouger. J'sens plus rien. Oh mon Dieu j'suis paralysée !

Les yeux bleus de Marilyn, écarquillés d'horreur, suivaient les déplacements de la bête, tant que celle-ci était dans son champ de vision, puis se braquaient sur Mary-Maud.

- Fais quelque-chose ! Au secours !

Au niveau de son entrecuisses, le tissu de la robe se faisait plus foncé.

Une flaque de liquide s'étendait sur le bitume. La pauvre urinait de terreur sans que son corps privé de réactions pût l'en empêcher.

- J'arrive ! cria Mary-Maud.

Toutes les rancœurs accumulées au cours de ces dernières semaines de galère étaient évanouies.

Pour Mary-Maud, soudain, il n'y avait plus que Marilyn, la meilleure amie qu'elle ait jamais eue. Marilyn, sa partenaire de scène, la clavier la plus balèze du monde. Celle qu'on aurait crue habitée par l'âme même de Jerry Lee Lewis quand elle reprenait à sa sauce, dansant, trépignant, sautant à chaque mesure, le tissu de sa robe ultra courte

collée à ses chairs rondes par la sueur, les cheveux blonds en furie, les "kiss me" du refrain de Great Balls Of Fire.

Marilyn sa sœur d'aventure, qui se trouvait dans la pire des merdes qu'on pût imaginer.

Paralysée ?

Un lézard ?

Exactement comme avait dit le gros mec qui avait tenté de les dissuader de continuer leur route.

Trop connes !

Mais comment le croire, aussi, ce type à moitié beurré ?

Des *lézards* ?

Mary-Maud se rendit compte que, tandis que les pensées fusaient dans sa tête en désordre, elle s'escrimait sur le système d'ouverture de la ceinture. Et qu'elle avait beau appuyer et ré-appuyer sur le bouton "push" et tirer comme une malade, ça ne marchait pas.

Cette saloperie était coincée.

Pour tout arranger, la ceinture était si serrée qu'elle ne pouvait pas se glisser dessous.

Devant elle, à quelques mètres, l'effroyable bestiole tournait toujours autour de Marylin et s'enhardissait même à promener son mufler sur ses chairs, la frôlant, la caressant de sa langue à deux pointes comme un amant la peau de sa voluptueuse maîtresse.

Les seins lourds.

Le ventre rebondi.

Le renflement de la hanche.

Le pied...

- Ça me parle dans la tête ! gémissait Marilyn. Oh des mots... Des mots si *méchants*...

Le "french knife" !

Mary-Maud cessa de se tortiller pour se libérer. Et, du même coup, de se meurtrir le nichon. L'idée venait d'exploser dans sa cervelle.

Elle avait la solution.

Elle avait fourré le "french knife", le couteau français, dans la boîte à gants.

- Mary-Maud, le lézard me parle. Je te jure.
- Marilyn sanglotait, maintenant.
- C'est dans ma tête Il dit qu'il va me tuer lentement...

Elle n'avait jamais pu retenir le prénom du type. Pour elle, il était "le gros lourd". Un dadais blond qui tenait une armurerie à Port Macquarie, une petite ville de New South Walles où elles étaient restées une quinzaine de jours, engagées pour donner des concerts dans un bar sympa en bord de plage, le Bandwagon.

Le gros lourd s'était entiché d'elle et lui avait à moitié gâché le séjour en la draguant, eh bien... lourdement.

Il lui avait offert un joli couteau repliable de la marque Djeedo, de fabrication française, en lui disant que c'était la seule chose de qualité que ces bouffeurs de grenouilles de frenchies étaient capables de produire. À part les jolies filles, évidemment, s'était-il cru obligé d'ajouter.

Il était là, le Djeedo, planqué dans la boîte à gants, sous prétexte que ça pouvait toujours servir. Tout neuf. Avec sa lame aiguisée comme un rasoir.

Mary-Maud actionna la tirette d'ouverture de la boîte à gants, priant pour que celle-ci n'ait pas été faussée par le choc.

Le volet s'abattit sans problème.

À l'intérieur, il y avait tout un bordel de trucs renversés, des paquets de mouchoirs en papier, des cartes routières repliées n'importe comment, un vieux sachet de bonbons Pineapple-Lumps bouffés par les fourmis et...

Le Djeedo. Le french knife. Tout à fait à gauche, sous un dépliant publicitaire des bars de Gold Coast. Elle en distinguait le manche fait pour une moitié de métal noir, l'autre de bois clair.

- Du bois d'olivier, avait précisé Gros-Lourd.

Elle tendit la main.

- Oh non, merde, gémit-elle.

Le couteau était trop loin.

À cinq centimètres à peine du bout de ses doigts, mais trop loin.

- Mary Maud, criait Marilyn, il me traite de sale blanche. Il a une voix... Oh une voix si *affreuse* !

*

Harriet avait trouvé Maugham dans le living room, tournant en rond sans but, le regard chaviré, avec à la main une bouteille neuve de Bruichladdich 16 ans d'âge, le whisky que Kaiser faisait venir spécialement d'Écosse.

Le bouchon et son enveloppe métallisée, tous deux arrachés à la va-vite, traînaient sur la table de cèdre. Le précieux flacon était déjà vidé à moitié.

Apercevant Harriet, le berger leva machinalement la bouteille dans sa direction pour un toast ridicule et, la main tremblante, la porta à sa bouche pour téter le goulot aussi avidement qu'un agneau le pis de sa mère.

En deux bonds elle fut sur lui et la lui arracha des mains.

- Pas le moment de picoler, abruti !

Maugham en resta bouche bée. Un, c'était la première fois qu'une femme le traitait d'abruti depuis que sa mère avait quitté ce monde, une bonne quinzaine d'années plus tôt. Deux, c'était la première fois depuis qu'elle était apparue au Double K qu'il entendait le son de la voix de miss Vanger.

La blonde de glace, la vierge froide, la foutue Suédoise, comme l'appelaient les bergers.

Celle-ci posa le Bruichladdich sur la table, hésita un instant, le reprit et s'en envoya une bonne rasade avant de le reposer.

Elle agita devant les yeux de Maugham un trousseau de clés.

- Amène-toi !

Toujours hagard et secoué de tremblements mais conquis par l'autorité de la femme, il obéit.

Ils gagnèrent l'arrière du cottage par un corridor aux deux murs décorés de portraits des Kaiser I, II et III aux différents âges de leur vie, passèrent devant la bibliothèque aux murs couverts de rayonnages et s'arrêtèrent devant la porte d'acier qui fermait la porte de la pièce mitoyenne.

Harriet examina le trousseau, sélectionna sans hésiter une clé mince au panneton compliqué et l'enfonça dans la plus haute des quatre

serrures.

Maugham savait ce que renfermait la pièce.

Tandis que la Suédoise ouvrait avec la même rapidité la deuxième, puis la troisième serrure, il demanda :

- Euh... Miss Vanger... C'est-y qu'vous v'lez vous battre ?

Elle s'immobilisa et darda sur lui ses yeux bleus à l'éclat minéral.

La vierge de glace ?

La sacrénom de garce de glace, oui !

- Qu'est-ce que tu veux faire ? Te laisser mourir, comme l'autre faiblard ?

Maugham se dandina d'un pied sur l'autre.

- Ben... Se battre contre ÇA ?...

- Oui.

- Si qu'on s'en allait, plutôt ?

Harriet haussa les épaules, attrapa le berger par le bras et le força à la suivre dans la bibliothèque.

En face de la porte, une haute fenêtre donnait sur l'arrière de la maison.

- Vois toi-même.

Il regard et blêmit.

Au-delà de la clôture blanche, plus loin qu'à l'avant du cottage, à une centaine de mètres, le bush était devenu une vaste étendue de goannas qui marchaient vers eux.

- Dieu miséricorde !

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, se pencha et regarda à droite, puis à gauche.

- Bordel de miséricorde de Dieu, y z'ramèment de partout, c'est quesse qu'on est cernés !

Où qu'il portât les yeux, la vaste plaine était couverte de grands lézards presque noirs.

Des dizaines de milliers. Des centaines de milliers, peut-être.

Au-dessus de cette invraisemblable armée, soulevé par la horde de pattes, un long nuage de poussière rouge stagnait.

Maugham se recula.

- Ça... Ça... Ça...

- Alors ?

Il secoua la tête.

- Ben, ça veut dire qu'on est comme qui dirait morts !
Elle eut un demi-sourire. Son regard aigue-marine s'adoucit un instant.
- Comme qui dirait, oui. On y va ?

Elle retourna à la porte de fer.
Comme il était subjugué par le calme courage de la femme, d'une part, et que d'autre part les trente-cinq centilitres et quelques de whisky, ayant rebondi de son estomac jusqu'à sa tête, l'emplissaient d'une bravoure nouvelle, il la suivit.

L'armurerie avait les dimensions d'un simple débarras, mais Kaiser y avait entassé sur des racks et pendu à des clous un arsenal suffisant à repousser n'importe quelle agression.

Une révolte nègre.

Une attaque étrangère. Des nabots de Japs, ou ces sacrés chinetoques qui ne se sentaient plus pisser.

Une invasion extra-terrestre, pourquoi pas ?

Mais le déferlement de cohortes de lézards foutrement carnivores ?
C'était ce qu'on allait voir.

Il y avait une profusion de M 16 américains et de colts 45, les armes officielles des fantassins et des officiers américains dans les années 70, héritages de Kyles Kaiser II, qui avait servi deux tours au Vietnam et dont c'étaient les armes favorites.

Une dizaine de F88 Austeyr à chargeurs de 42 balles calibre 5,56 OTAN, version australienne d'un fusil-mitrailleur autrichien.

Des AK soviétiques et chinois, raflés d'occasion en Asie du Sud-est, pendant des voyages touristiques.

Plus d'autres pistolets, carabines et fusils plus anciens.

D'un même élan, Harriet Vanger et Maugham se portèrent devant un rack à part qui supportait les dernières acquisitions de Kaiser III : cinq fusils d'assaut allemands HK 416 et un lance-grenades à barillet Milkor Multiple Grenade Launcher sud-africain.

Six engins neufs, d'un noir luisant de carapaces d'insectes, blocs compacts de résine synthétique et de métal, trapus, méchants, hostiles au premier regard. Six machines qui, même au repos, clamaient leur

fonction de cracher la mort à sept cents coups par minute.

Maugham prit deux HK. Harriet également, qui s'octroya aussi le MGL.

Soigneusement empilés sous le rack se trouvaient une vingtaine de musettes emplies de chargeurs de trente balles 5,56 et six de grenades 40 mm.

Les deux soldats improvisés traînèrent en plusieurs allers et retours les sacs de munitions jusqu'au living room et les répartirent sous les deux fenêtres, rebaptisés postes de combat.

Dehors, les premiers rangs des reptiles arrivaient déjà à hauteur de la moto de Maugham, toujours couchée là où il l'avait abandonnée en arrivant. Le reste du yard, derrière, n'était plus qu'une masse confuse et grouillante dont émergeaient les hangars, l'éolienne et le générateur. L'un et l'autre chargèrent leurs fusils, en gardèrent un et appuyèrent l'autre au mur, à côté d'eux, en secours, au cas où le premier s'enrayerait.

Ils laissèrent le cinquième, chargé lui aussi, prêt à l'emploi, couché sur la grande table de cèdre. Ça pourrait servir, en cas de repli. S'ils avaient le loisir de se replier.

Maugham en profita pour reprendre la bouteille de Bruichladdich, qu'il posa à ses pieds.

L'observant, alors qu'elle finissait de charger le lance-grenades, Harriet se fendit d'un nouveau sourire en coin.

Une carrière de buveur entamée dès la prime adolescence s'achevait avec un single malt d'Écosse à cinq cents dollars le flacon. Il y avait pire.

Ils échangèrent un dernier regard, ouvrirent les fenêtres, épaulèrent. Les bougainvillées qui encadraient la barrière d'entrée tremblaient, poussés par la horde. Déjà, une dizaine de goannas s'engageaient dans l'allée pavée.

- Feu à volonté, grinça Harriet.

- Yep ! répondit-il.

*

Le visage et le corps trempé, la sueur lui piquant les yeux, elle se

forçait à respirer régulièrement.

Après cinq tentatives de s'étirer au maximum, et cinq échecs, avec le bout de ses doigts à trois centimètres du couteau dans la boîte à gants, il fallait qu'elle reprenne son souffle.

Et, surtout, qu'elle conserve sa raison.

- Ne pas devenir folle... Ne pas devenir folle... se répétait-elle en mantra.

Ne pas se transformer en poupée déglinguée, ligotée sur son siège par cette fichue ceinture de sécurité comme par une camisole de force, hurlant comme une collégienne de série B dans la baraque du tueur. Ou bien riant à s'en déchirer la gorge. Ou encore gazouillant sans fin Love Me Tender, Le Curé de Camaret ou These Boots Are Made For Walking...

Que c'était tentant, pourtant !

Tout laisser tomber. Renoncer. Accepter de tomber cinglée...

Le rectangle de vide laissé par l'explosion du pare-brise était comme un écran de cinéma sur lequel était projeté le pire des films d'horreur. Dans l'angle droit apparaissait la partie inférieure de la grosse femme en lingerie étalée sur le sol. Le grand lézard qui lui dévorait le pubis avait lâché prise. À présent, il marchait lentement à reculons, tenant dans sa gueule l'intestin de sa victime, qu'il s'amusait à dérouler, long ruban jaunâtre dont gouttaient des larmes de liquide gras.

La femme n'était pas tout à fait morte. Ses grosses jambes blanches continuaient de trembler, avec des soubresauts qui les faisaient se plier brièvement.

Au milieu de l'écran, à la lisière de la mare d'éclats de verre, Marilyn restait figée dans sa pose absurdement sexy, un bras tendu, la courbe de la hanche marquée, une jambe allongée terminée par un pied pointé de ballerine. Du sang partout. Ses yeux agrandis par la terreur, roulant dans leurs orbites, tâchant de suivre les mouvements d'un lézard exactement identique au précédent qui continuait à baguenauder autour d'elle, lui tirant à tout instant sa langue de diable fourchue. À trente mètres derrière, à l'arrière champ, sous un porche, deux masses grouillantes de reptiles dont les formes révélaient en dessous des humains assis dans des fauteuils. Au sommet de la plus proche

émergeait une tête, ou plutôt un crâne auquel adhéraient encore des lambeaux de chair rouge.

Plus loin, il y avait encore un cadavre étendu au milieu de la rue, avec d'autres lézards qui, apparemment, étaient occupés à le dévorer en cercle, comme une bande de fauves un corps d'antilope.

- Ne-de-vi-ens-pas-folle !

À mi-chemin entre Marilyn et les deux pauvres gens dans leurs fauteuils, à l'intérieur de l'épicerie fermée, "Jarra-Creek Memorial Supermarket General Store Groceries and Goods", avait retenti un coup de feu.

Mais franchement, dans ce contexte, qu'est-ce que Mary-Maud en avait à cirer, d'une simple détonation ?

C'était un détail. De l'ordre du négligeable. Une anecdote !

Soudain, elle cessa simultanément de respirer et de gamberger.

Du fouillis d'objets dans la boîte à gants qu'elle avait dérangés en essayant d'attraper le couteau surgissait un truc blanc qu'elle identifia aussitôt : le manche d'un couvert de plastique.

Elle se tendit la main, tira sur la ceinture, parvint à se glisser un peu sous la ceinture et l'attrapa.

Une fourchette de pique-nique.

Parfait. Vraiment parf... Oups !

Sa main était moite de transpiration et, l'espace d'un terrible instant, elle crut que le frêle objet allait glisser entre ses doigts.

Elle serra le poing.

- Pas de ça, merde !... Ouf !...

Elle posa l'objet entre ses cuisses, s'essuya les deux mains sur son tee-shirt.

Dehors, le goanna de Marilyn venait de se décider. Il attaquait par l'arrière. Il avait enfoncé ses dents sur la fesse de sa victime, en avait arraché un large bout, avec l'insouciance d'un gamin mordant dans une part de tarte et, à présent, il la mâchait à petits coups, tête levée, faisant rouler le morceau de chair entre ses mâchoires comme un chien en train de déguster un steak qu'il vient de voler à l'étal du boucher.

- Mary-Maud, qu'est-ce qu'il fait ?

Elle ne répondit pas. Elle s'appliquait à rester calme et à ne pas

trembler, tandis qu'elle pointait la fourchette de plastique vers le couteau.

- Je ne sens rien... Mais je sais qu'il me fait quelque chose... Mary-Maud, s'il te plaît...

La sale bestiole venait seulement de lui détruire le cul. Un popotin à la fois large et ferme, divinement rond, qui avait fasciné environ un milliard de mecs, sans compter un nombre appréciable de filles. Mais Mary-Maud ne voulait pas penser à ça.

Pas maintenant.

Pas encore.

La suite fut d'une simplicité épatante. Elle parvint sans difficulté à atteindre le couteau avec la fourchette, en coinça une dent entre les deux tiges, l'une de métal, l'autre bois, qui formaient le manche élégant (merci les designers branchés), et l'attira à elle.

Un instant plus tard, elle l'avait en main, déployait la lame.

Le goanna avait avalé son bout de jambon humain. Il s'en prélevait un autre, un peu plus gros, avec la même tranquillité.

- Est-ce qu'il me bouffe ? Mary-Maud ? Cette saloperie est en train de me MANGER ?

Un hurlement suivit.

Mary-Maud refusa de l'écouter.

Pas maintenant.

Pas encore...

Trop occupée qu'elle était à scier frénétiquement la ceinture à hauteur de son ventre.

Le couteau était neuf, la lame ultra-tranchante, mais le matériau de la sangle, une sorte de plastique tressé, était résistant, et le temps l'avait rendu dur comme un vieux cuir.

- Mary-Maud...

- J'ARRIVE, PUTAIN !

Elle leva un instant les yeux. Le lézard s'était déplacé. Il était maintenant à hauteur de la nuque de Marilyn.

- Il me souffle dans le cou, gémissait celle-ci. Qu'est-ce qu'il fait ? Je t'en supplie, dis-moi ce qu'il fait !

Ce qu'il faisait ?

Il ouvrait grand la gueule, montrant des dents si abondantes et hérissées qu'il paraissait y en avoir plusieurs rangées, et entre

lesquelles restaient coincés des filaments de chair sanguinolente. Il avait levé la tête et semblait la regarder, elle, Mary-Maud, avec elle ne savait quoi de moqueur dans l'expression.

- Qu'est-ce que tu déconnes, pensa-t-elle. C'est un putain de serpent à pattes. Il n'a pas d'*expression* !

Et pourtant, elle aurait juré qu'il la toisait. Qu'il la défiait. Qu'il se foutait de sa gueule.

Il lui semblait entendre sa voix dans sa tête.

Ton amie... Morte... Tuer...

C'était impossible, et pourtant...

Une voix narquoise et terriblement mauvaise. Un peu sifflante.

Comme celle du serpent Kaa dans le dessin animé Le Livre De La Jungle.

- Arrête de déconner !

Tuer les Blancs... Ton amie... Et puis toi aussi...

- Arrête ça TOUT DE SUITE !

Tuer... Souffrir...

Elle se remit à scier la ceinture de plus belle.

Au moment même où le dernier brin de celle-ci cédait, alors que Mary-Maud, la poitrine libérée, s'apprêtait à crier de joie et de soulagement, elle entendit un sinistre craquement d'os qui étouffa le hurlement de victoire dans sa gorge et gela le sang dans ses veines. Elle regarda, le cœur navré, sachant déjà ce qu'elle allait découvrir. Les grands yeux bleus de Marilyn étaient braqués sur elle.

Vides.

Fixes.

Morts.

Le goanna avait la gueule refermée sur sa nuque. Ses yeux comme deux perles noires semblaient toujours contempler Mary-Maud. Sa queue se balançait paresseusement de droite à gauche.

Il serra plus fort les mâchoires. Les cervicales de Marilyn craquèrent de nouveau.

Le cri jaillit enfin des tréfonds de la poitrine de Mary-Maud.

- PUTAIN DE SALAUD !

Elle se propulsa de son siège hors du van, le couteau brandi.

Elle fonça, moitié à quatre pattes, moitié rampant, sans ressentir le moins du monde les éclats de verre du pare-brise lui lacérer les genoux et les poings.

En un instant, elle fut près de Marylin.

Du cadavre de Marilyn, dont les yeux grands ouverts contemplaient à jamais le néant.

Ses cheveux oxygénés poissés de rouge.

Le sang qui s'écoulait de son fessier et imprégnait sa robe, s'étendant rapidement sur le tissu rose.

Son odeur, qu'elle aurait reconnu entre mille, l'eau de toilette

"Rocaille" dont elle s'aspergeait chaque matin, mêlée à celle, poivrée de sa transpiration.

Et la bête qui tenait sa nuque dans sa gueule et continuait à la défier de ses yeux sombres cernés d'or.

Le cœur de Mary-Maud chavira.

Elle leva haut le poing et l'abattit, plantant le Djeedo pointu dans le crâne du goanna.

Au lieu du choc qu'elle pensait ressentir quand la lame entra en contact avec le crâne, elle eu l'impression de poignarder une matière molle, comme de l'éponge.

La pointe du couteau traversa la chair du monstre sans rencontrer d'obstacle et heurta le bitume en dessous.

Du sang d'un rouge très foncé jaillit de la blessure et se ternit aussitôt, virant au gris.

Le corps du lézard sembla perdre de sa consistance, se dissoudre, s'estomper, comme une gouache passé sous l'eau.

Effarée, Mary-Maud se redressa, à genoux.

- Qu'est-ce c'est ? Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?...

Des mouvements aux limites de son champ de vision lui firent lever les yeux.

Le goanna qui avait tué la femme en lingerie délaissait son cadavre et s'approchait d'elle, traînant encore un long tronçon d'intestin jaune.

Plusieurs de ceux qui bouffaient les gens assis dans leurs fauteuils s'étaient désolidarisés de la masse grouillante de leurs pairs, avaient glissé à terre et marchaient dans sa direction.

Des bruits de reptation lui firent tourner la tête.

D'autres lézards, apparus d'elle ne savait où, arrivaient par derrière, leurs ventres frottant l'asphalte...

- Je suis foutue, pensa-t-elle.

- Hey, brunette !

Un appel.

La porte du bâtiment d'en face, un bar à l'enseigne du Jarra-Creek Golden Star, venait de s'entrouvrir sur une forte femme blonde armée d'un fusil-mitrailleur. D'un geste impérieux, elle fit signe à Mary-Maud de la rejoindre.

- Par ici ! Vite !

L'enfer.

Dès les premières détonations, leurs tympans avaient lâché l'affaire. Leur monde sonore n'était plus qu'un sifflement continu, haché par les explosions qui ne leur parvenaient plus qu'assourdies, lointaines, comme s'ils se fussent trouvés sous l'eau.

Tous deux hurlaient en continu, mais ne s'entendaient pas.

Les flammes jaillissaient des canons, s'imprimant dans leurs rétines.

Les crosses leur meurtrissaient les clavicules.

Les goannas des premiers rangs giclaient sous les impacts. Des gueules ouvertes sur des dents formidables explosaient. Des corps scindés en deux bondissaient en arrière. Des débris de chair et d'entrailles tournoyaient. Des jets de sang noir épais comme de la lave jaillissaient dans l'air et retombaient aussitôt.

Chacun posté à sa fenêtre, Harriet et Maugham ne cessaient de tirer que pour se plier en deux, s'emparer d'un chargeur dans l'une des musettes à leurs pieds, l'enclencher et balancer de nouvelles rafales. Harriet posa son HK contre le mur. Par mégarde, elle le saisit par le canon et se brûla cruellement la paume.

- Connasse, s'injuria-t-elle.

Elle empoigna le lance-grenade et tira la première des six cartouches du barillet. Malgré sa surdité, elle entendit presque distinctement la déflagration. Ce fut une vraie brèche qui s'ouvrit dans les rangs des reptiles dans un déploiement de pattes arrachées et de lambeaux de

chair dans une myriade de gouttes de sang.

- Cool, pensa-t-elle.

*

- Q... Qui êtes-vous ? balbutia Mary-Maud.

Ils étaient quatre dans la salle du pub. Un homme trapu et extraordinairement velu assis à une table, la main droite emmaillotée dans une bande Velpeau tâchée de sang, un gros pistolet posé devant lui. La femme blonde qui l'avait faite entrer. Une autre femme à l'air revêche, les traits carrés, les cheveux gris tirés en chignon. Et un vieillard barbu qui tenait un fusil à canon scié.

Ce fut lui qui répondit :

- Les habitants de Jarra-Creek. Les derniers, hélas, je crois. Et vous ?

- Musicienne. Enfin, je jouais de la musique avec...

La pensée de la mort de Marilyn lui creva le cœur. Des larmes se formèrent dans ses yeux.

- Avec mon amie, acheva-t-elle..

- Vous êtes française ?

- Oui. Vous aussi ?

L'homme se raidit.

- Belge d'origine. Sergent Raoul Desjoyaux, Légion Étrangère.

- Q... Qu'est-ce qui se passe ici ?

La dame à l'air sévère émit une sorte de ricanement. Elle avait en main une batte de baseball qu'elle balançait machinalement.

- Un cauchemar, voilà ce qui se passe, ma petite.

L'homme velu à la main blessée s'adressa à la grande blonde :

- Pourquoi tu l'as laissée entrer, celle-là ?

La femme haussa les épaules.

- Je ne sais pas. J'ai pensé que c'était ce qu'il fallait faire.

- Comme ça, d'un coup ?

- D'un coup. Ça m'a paru évident. Comme si une voix m'avait dit : "il faut sauver cette fille".

- Sauver ? cracha l'homme. Ma parole, tu deviens complètement ding...

Un choc l'interrompit. Un goanna venait de se lancer la tête la première sur la baie vitrée. Il y resta collé un instant, comme un

gigantesque gecko, puis glissa vers le bas, laissant une traînée sanglante sur le verre.

D'autres coups ébranlèrent la porte.

Le volet de la lucarne par où on servait les Aborigènes se mit à tressauter, comme si des dizaines de poings la martelaient.

- Un cauchemar, répéta la femme à l'air sévère.

L'homme se frotta le visage de sa main valide en soupirant.

- Ouais...

Il interpella la grande femme blonde :

- Maintenant qu'elle est là, ta petite protégée, emmène-la donc à la cuisine, qu'elle se prenne des couteaux.

Puis, à l'intention de Mary-Maud :

- Désolé, c'est tout ce qui nous reste comme armes. Je n'ai rien de mieux à vous offrir.

*

L'air puait la poudre. Le feu.

La cordite leur mordait les yeux.

Le monde n'était plus que détonations, chocs, et parcelles de viande reptile tournoyantes.

-Prends ça ! Tiens, prends !

Harriet avait remarqué que les explosions de ses grenades ne creusaient pas seulement des brèches dans les rangs des goannas, mais aussi les faisaient reculer de quelques mètres, les premières bêtes furieuses grimpant sur celles qui venaient derrière.

Aussi continuait-elle, tirant à travers la masse, ne s'arrêtant que pour recharger le plus vite possible le barillet à six chambres.

Maugham, lui, tirait maintenant à deux HK, un à chaque poing, arrosant les rangs de lézards en cercle, à tirs continus, enclenchant de nouveaux chargeurs toutes les deux minutes, la bouche démesurément ouverte sur un hurlement sans fin que ni lui ni Harriet n'entendaient.

Résultat de ce déchaînement furieux : rien.

Zéro.

Nada.

Néant.

Les goannas touchés, hachés, déchirés par la pluie de métal ne mouraient pas vraiment. Ils ne laissaient pas de cadavres. Ils s'estompaient et disparaissaient. Purement et simplement. Aussitôt remplacés par d'autres.

D'autres ?

Non. Toujours le même. Les mêmes lourdes griffes qui s'enfonçaient dans la terre du jardin. Les mêmes sales gueules s'ouvrant et se refermant avec une régularité de mécaniques. Les mêmes langues de diable projetées devant leurs mufles. La même façon obstinée d'avancer, indifférents à tout ce qui n'était pas leur objectif de destruction.

Tous des clones. Affreusement jumeaux.

Et en nombre inépuisable.

Infini.

Comme si la terre elle-même les vomissait.

Il ne restait plus que deux chargeurs à Maugham. Il en enclencha un. Puis l'autre.

Il vida le dernier fond de whisky écossais, tête renversée. Réempoigna les fusils.

Se tourna vers Harriet.

Il pleurait. Deux ruisseaux continus de larmes coulaient de ses yeux, frayant leur chemin parmi les rides de sa face de dur, burinée par le soleil du bush.

Il cria.

Harriet ne l'entendit pas, ses oreilles ravagées par les acouphènes, mais elle put lire distinctement sur ses lèvres.

- C'est ça quesse qu'y veulent, hein ?

Avant qu'elle ait pu esquisser le moindre geste, il enjamba le rebord de la fenêtre et sauta à l'extérieur.

*

Main street grouillait de goannas. Il en sortait de partout. À croire qu'ils suintaient des murs.

Ils convergeaient vers le Golden Star, de cette même démarche têtue, à la fois paisible et menaçante, qu'ils avaient tous.

L'un d'eux, passant près du corps de Marilyn, en préleva un bout dans le gras de l'épaule et continua sa progression tout en mâchant.

Mary-Maud gémit.

- Oh, Marilyn...
- C'était ton amie ? demanda la femme blonde.
- Oui, répondit-elle d'une petite voix.
- Plus qu'une amie, même, hein ?
- Oui, ça aussi...

Certains souvenirs doux, très doux, s'imposèrent à sa mémoire. Elle resta rêveuse quelques instants.

Elle inspira longuement, par à-coups, refoulant ses larmes. S'éclaircit la gorge.

- Et l'autre femme, là, en sous-vêtements ?

L'ancien militaire barbu s'était approché.

- C'est Margaret, notre infirmière. Une vraie grenouille de bénitier. Toujours fourrée à l'église. Elle était amoureuse du pasteur. Le père Aucliffe. Un vrai con, celui-là. Quand il est mort, elle a pété les boulons. Complètement siphonnée.

Sans quitter de ses yeux inquiets la trappe aux Aborigènes qui tremblait sur ses gonds, l'homme velu à la main bandée lâcha :

- Ce serait pas tant la merde, je rigolerai. Ça te va bien, tiens !
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Que t'en connais un rayon, question zinzin !

La femme blonde haussa les épaules, ce qui pour effet de faire danser son opulente poitrine.

- Tu ne crois pas que ça te va bien aussi, chéri ?

Elle adressa à Mary-Maud une sorte de sourire sans joie.

- On est tous devenus cinglés, ici.
- Vous êtes surtout devenus des assassins, intervint la femme sévère. C'est de votre faute, tout ça !

Le militaire se tourna vers elle.

- La ferme, Krista. Tu étais là aussi, que je sache !
- Je n'ai pas cogné le Nègre, moi.
- Peut-être, mais tu n'as rien fait pour empêcher les autres. Et moi, c'est pareil. Alors tais-toi, bleusaille. Quand on aura besoin de ton

avis, on te sonn...

Il fut interrompu par le choc d'un goanna contre la vitre. La bête s'était propulsée depuis le sol à près d'un mètre cinquante de hauteur. Elle agita frénétiquement les pattes, comme si elle avait l'intention de l'escalader. Ses griffes raclèrent le verre, produisant un son désagréable. Un instant, on put croire que le grand lézard allait y arriver et s'élever plus haut. Mais la pesanteur fut la plus forte et il retomba lourdement au sol, disparaissant aux yeux des spectateurs. Aussitôt, un autre monstre bondit et frappa le verre du mufle. Ses naseaux éclatèrent. Il retomba à son tour, laissant sur la vitre un long fil de sang noirâtre.

Sous ce dernier impact, le verre s'était fendillé.

Encore quelques attaques kamikazes comme celle-là, et le carreau dégringolerait à terre.

Desjoyaux réassura la crosse du fusil à canon scié dans sa main.

- Les enfants, déclara-t-il, le jour de gloire est sur le point d'arriver.

Vukan, lui, se saisit de son pistolet.

Il ne cessait de regarder le volet de la lucarne, de plus en plus secoué par les coups de boutoir des goannas.

Combien de fois s'était-il dit qu'il fallait remplacer ce vieux panneau de bois, presque vermoulu ?

Et poser d'autres vis ?

À chaque fois, il avait repoussé la tâche à plus tard et, à cet instant, le regrettait amèrement.

Combien de temps le volet tiendrait-il ?

Pas beaucoup, c'était sûr.

- Ouais, grinça-t-il. Le jour de gloire... On y va tout droit.

Desjoyaux éclata d'un rire sauvage et brailla :

- Entendez-vous dans la grande rue, les cris de ces féroces lézaaaards...

- Féroces lézards mon cul, grogna Mila.

Et elle enclencha la culasse de sa Yastava.

*

Au sein de la marée des goannas qui avait envahi le jardin du cottage

s'était créé un bouillonnement dont le centre était Maugham. Un HK dans chaque main, celui-ci tirait par rafales de trois balles. Il faisait mouche à chaque coup, envoyant des reptiles bouler en arrière comme des lapins fauchés en pleine course. Mais c'était un résultat dérisoire par rapport à la multitude dans laquelle il s'était enfoncé bravement, follement et sans espoir.

Deux bêtes se dressèrent devant lui, en appui sur leurs queues. Leurs deux paires de mâchoires se refermèrent sur ses genoux. Il tomba sur le flanc, face à face avec un lézard qui n'eut qu'à ouvrir la gueule pour lui emprisonner le visage. L'espace d'un court instant, les yeux noirs de la bête, enchâssés dans leur cercle d'or et le rubis en forme de losange qui luisait au milieu de son front furent les dernières choses que vit Maugham. Ses yeux et son nez lui furent arrachés d'un seul coup de dents.

Il fut aussitôt recouvert, disparaissant sous le grouillement de reptiles. Il y eut encore sa main qui surnagea quelques secondes, se crispant, cherchant à accrocher le ciel.

Puis plus rien.

Les premiers rangs des monstres étaient presque au pied du mur. Bientôt ils l'escaladeraient en bondissant ou en grimpant les uns sur les autres. Ces saloperies de bestioles savaient tout faire.

- Perdue, pensa Harriet.

La conclusion inévitable d'une bataille qui ne pouvait pas être gagnée. Elle laissa tomber le lance-grenades, reprit un HK et, tout en enclenchant un chargeur, traversa en courant le living-room.

Il lui restait une solution : aller s'enfermer dans l'arsenal, la petite pièce où étaient entreposées les armes. La porte en était solide, faite de bon métal bien dur. Derrière elle, elle serait à l'abri, le temps que...

Le temps que quoi ?

Elle ne savait pas.

Survivre une minute, puis celle d'après, c'était le seul et maigre espoir qui lui restait !

Quand elle atteignit le couloir, une brusque nausée lui souleva le cœur.

Trois goannas s'y trouvaient en rang, côte à côte, s'avancant de cette

horrible démarche qu'ils avaient, à la fois indifférente et obstinée. Une dizaine d'autres se coulaient par l'embrasement de la porte de la bibliothèque.

- Maugham ! comprit-elle.

Il avait ouvert la fenêtre et s'était penché à l'extérieur pour contempler la multitude qui les cernait.

Ce pauvre fou avait oublié de la refermer !

Elle tira.

À nouveau, les lézards giclèrent en arrière. À nouveau, des débris de chair volèrent et des jets de sang jaillirent des blessures.

Mais à nouveau, les goannas étaient innombrables. Ils semblaient couler de la porte de la bibliothèque comme le flot d'une source, chaque cadavre étant aussitôt remplacé par une autre de ces sales bestioles toutes identiques, marchant vers de leur pas mécaniques, la regardant de leurs yeux morts.

Bientôt le percuteur du HK claqua sur une chambre vide. Laisant échapper un cri aigu de rage, elle jeta l'arme vers la bête la plus proche.

- Maintenant ! songea-t-elle. C'est maintenant, ma vieille. L'instant ultime !

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle se colla le dos au mur du couloir, les bras écartés, les mains à plat sur la cloison et glissa en direction du living-room.

Son épaule heurta un portrait de Kyle Kayes III, un gamin de six ou sept ans qui posait, un pied sur un cadavre de kangourou, brandissant fièrement un fusil si petit qu'il semblait un jouet.

Le cadre tomba. Le verre de protection explosa devant le museau du goanna le plus proche qui ne fit même pas un écart, continuant de progresser vers Harriet.

Les yeux noirs.

Le losange rouge.

Les griffes comme des crocs.

La gueule entrouverte sur des dents semblables à des éclats de roche blanche...

Harriet ferma les yeux.
Attendit.

Rien ne vint.

Elle attendit encore.
Rien.

Mieux, au-delà du sifflement continu qui occupait toujours le fond de ses oreilles, il lui semblait que l'espèce de froissement continu qui montait de l'immense troupeau de cauchemar, produit de milliers de peau écailleuses se frottant les unes contre les autres et de milliers de pattes foulant le sable, ce grouillement qui occupait l'espace depuis, semblait-il, une éternité, s'était tu.

Elle souleva lentement les paupières.

Le goanna qui s'avavançait vers elle s'était immobilisé, une patte en l'air. Les deux qui venaient derrière aussi. L'un des deux avait encore la langue sortie, les deux fourches raides. Les bêtes qu'Harriet distinguait dans la bibliothèque s'étaient figées elles aussi, comme si elles avaient été soudain changées en statues de pierre.

*

La baie vitrée et le volet de la lucarne cédèrent en même temps. Les coups de boutoir des goannas suicidaires finirent par fendre le verre en quatre morceaux qui se fracassèrent au sol en milliers d'éclats. La trappe par où les Aborigènes commandaient leurs boissons s'effondra simplement, gonds arrachés, laissant la voie libre à un déluge de goannas, comme une cargaison de charbon s'écoule par un soupirail. Une autre légion de monstres escalada le rebord de la fenêtre et sauta à l'intérieur.

Mary-Maud hurla.
paniquée, elle laissa tomber le large couteau qu'elle tenait en main et se pressa les deux paumes sur les tempes, tandis que ses yeux écarquillés contemplaient tour à tour les spectacles des horreurs qui se

déroutaient de tous les côtés.

Desjoyaux, le plus proche de la fenêtre, était bousculé par le flot des monstres. Il tombait en arrière, submergé sous le nombre, sans même tirer un coup de son fusil à canon scié. Des mouvements confus s'ensuivaient. Il parvenait à se relever. Assis, il contemplait, ahuri, les deux moignons sanglants qu'étaient devenus ses avant-bras. Puis il était de nouveau avalé par la multitude.

Krista, la femme revêche, avait laissé tomber sa batte de baseball. Elle tentait désespérément et en vain, d'écarter les mâchoires du goanna qui, dans un bond prodigieux, avait sauté jusqu'à sa gorge. Elle aussi tombait bientôt, émettant en dernier son un gargouillis infâme.

L'homme poilu, le patron du bar, tirait de sa main valide, au jugé, dans le fleuve de reptiles qui lui tombaient dessus. Il vidait son chargeur. Puis il restait là, immobile, hébété, son arme inutile au poing. Une des bestioles sautait en l'air et s'accrochait à son épaule, dont elle dévorait un large bout. Une autre le mordait à l'entrejambe et, d'une seule torsion, le castrait, faisant jaillir un geyser de sang. L'homme tombait en hurlant et disparaissait à son tour sous les pattes des lézards.

Une main puissante saisit Mary-Maud par l'épaule.

La femme blonde.

Mila.

Livide d'avoir vu son mari mourir d'aussi atroce manière, une grimace de haine lui déformant les lèvres.

Elle projeta plus qu'elle ne poussa la jeune femme vers l'escalier.

- Monte ! La chambre ! Enferme-toi !

Affolée, incapable de la moindre pensée cohérente, Mary-Maud gravit quelques degrés.

Mila s'était postée en bas des marches, le fusil-mitrailleur à la hanche, protégeant sa fuite.

Pourquoi ?

La femme blonde essayait de la sauver. Se sacrifiait, même. Mais pourquoi ?

Qu'avait-elle rétorqué à son mari qui lui reprochait de l'avoir laissé entrer dans le pub ?

- J'ai pensé que c'était ce qu'il fallait faire.

Quelque chose comme ça...

Mira tira une longue rafale en cercle. Des bêtes volèrent en arrière, l'une d'elles proprement coupée en trois, chaque partie crachant du sang noir.

Le flot parût s'immobiliser un instant, comme hésitant.

Puis les goannas reprirent leur progression, de leur pas mécanique, indifférents à tout. Une armée de robots obtus en forme de lézards géants.

La femme tourna la tête, hurla par-dessus son épaule :

- MONTE !

Un goanna l'attrapa par une cheville. Déséquilibrée, elle tomba en arrière, tirant une nouvelle rafale qui se perdit au plafond. Sa nuque heurta durement le rebord de la première marche. Les bêtes l'attirèrent à elles. Elle disparut sous le flot.

Mary-Maud n'hésita plus, gravit l'escalier en courant.

D'un coup d'œil jeté en arrière, elle constata que l'armée la prenait en chasse. Un tapis continu de peaux sombres que soulevaient des vagues.

- VITE ! S'exhortait-elle.

Le palier.

La porte de la chambre.

Elle se jeta dessus. L'ouvrit. Entra dans la pièce. Referma. Il y avait un verrou en hauteur. Elle le poussa. Il y avait une clé dans la serrure. Elle l'actionna aussi.

Un bon moment, elle resta ainsi, le front contre la porte, la poitrine essoufflée, geignant de trouille à chaque expiration.

Puis, elle se redressa, les sourcils froncés.

Intriguée.

Elle s'attendait à ce que la porte tressaute sous les coups de boule de ces saloperies. Ou bien à entendre leurs griffes racler le bois.

Mais...

Rien.

Le silence s'était abattu sur le bâtiment.
Sur toute la ville, même...

Elle n'osait pas ouvrir la porte. Pas encore. Elle alla à la fenêtre, observa la rue.

Des goannas partout, en grappes ou isolés.
Tous immobiles.

L'un d'eux s'était figé alors qu'il mâchait un cou de pied de Marilyn. Il le tenait encore dans sa gueule, les pattes à demi pliées, la queue dressée en arc de cercle.

En bas, devant la baie vitrée, la masse de ceux qui s'apprêtaient à envahir la salle était paralysée dans son élan.

Les observant lieux, Mary-Maud se rendit compte qu'ils perdaient de leur consistance. Leurs contours devenaient moins net, comme si elle les regardait par l'objectif mal réglé d'un appareil photo.

Une vague d'espoir insensé déferla en elle.

- Est-ce que ce serait fini ? pensa-t-elle. Impossible !

Mais pourtant, l'enculée de bestiole qui avait entrepris de croquer le pied de sa copine se troublait lui aussi.

Il fondait, comme du bitume sous la flamme.

*

Harriet Vanger avait eu la vie dure. Très dure. Elle n'était pas du genre à se poser des milliards de questions.

Son père, violeur incestueux, s'était révélé en plus un tueur en série sadique qui jouissait à faire souffrir ses victimes. Après l'avoir tué, elle avait fui la Suède. Le chemin jusqu'à l'Australie n'avait pas été facile. Il lui avait fallu se servir de sa blondeur pour séduire les hommes, et du blindage de ses sentiments pour les laisser faire leurs trucs sur elle.

En Turquie, le goût de la révolte lui avait fait épouser la cause des Kurdes. Arrêtée, elle avait été torturée par les brutes inhumaines de la Sûreté, la Cumhuriyeti, et passé près de deux ans dans un cachot

sordide. En Inde, elle avait été piégée par des trafiquants d'héroïne et enfermée dans la prison pour femmes Tihar de New Delhi, un des autres noms, avait-elle vite appris, de l'enfer sur terre.

Alors...

Des lézards cinglés tous identiques surgissaient de nulle-part ?

Okay.

Ils entreprenaient de zigouiller tout le monde ?

Pourquoi pas ?

Il s'arrêtaient sans raison apparente et se mettaient à disparaître ?

Soit.

Du bout de son HK, elle toucha l'une des bestioles immobilisées. Le canon pénétra dans la chair sans rencontrer de résistance. Ce n'était même pas de la matière. Plutôt une sorte d'image. Un hologramme. Qui se dissipait, dans un grain de plus en plus grossier. D'accord.

Elle se munit d'un gros havresac de cuir et gagna la bibliothèque.

À l'extérieur, la masse des goannas se muait en une sorte de tourbe compacte qui rétrécissait à vue d'œil.

Elle ne lui accorda qu'un regard distrait.

Elle alla à une toile accrochée au mur qui représentait un paysage anglais des plus mièvres, avec une chaumière et des massifs de roses. La décrocha. Derrière était dissimulé un coffre-fort.

Il lui avait suffi d'espionner un peu Kaiser pour connaître la combinaison. Ce n'était pas bien compliqué, connaissant ce con et ses marottes : deux "K", plus la date de naissance de sa défunte majesté Kyle Kayes premier, le fondateur du domaine.

Elle fourra dans le sac environ deux cent mille dollars en liasses de billets, une vingtaine de lingots d'or et une grosse bourse emplie de pièces d'argent à l'effigie de la reine Victoria.

- Thank you very much...

Dehors, ce qui restait des goannas n'était plus qu'une brume grisâtre, sous laquelle on distinguait maintenant le sol, les corps des hommes tués et ceux des moutons.

D'un coup de reins, apparemment sans effort, elle redressa la moto

Ténéré abandonnée par Maugham, l'enfourcha et démarra d'un seul coup de kick.

Dans un peu plus d'une heure, par la Wellington road, elle serait au Northern Territory.

Là, elle déciderait de la suite. Exploiter une mine d'or ? Se lancer dans le commerce d'opales ? Ou bien fonder son propre ranch. Elle aimait bien l'élevage des ovins...

Elle contempla encore quelques instants le cottage, l'éolienne, les hangars rutilants, et émit un court ricanement à la pensée de Kyle Kayes III et à sa terrible mort, dévoré par les monstres. Elle n'avait jamais pu sentir cet enculé.

Elle déclencha la première et s'éloigna.

*

Mary-Maud se décida à ouvrir la porte de la chambre.

Les goannas étaient immobiles sur le palier et sur les marches. Leurs contours se dissolvaient rapidement. Ils devenaient flous. Il n'était pas difficile de comprendre qu'ils allaient bientôt disparaître.

Complètement.

Comme si tout ça n'avait été qu'un cauchemar.

Qu'est-ce que ça avait été d'autre, d'ailleurs ?

Elle distingua en bas des marches le corps de la femme blonde, constellé de blessures sanguinolentes.

Elle ne descendit pas. Elle ne voulait pas la voir.

Ni elle, ni les autres.

Plus tard...

Elle se retourna et tituba jusqu'au lit des Bersikovic, s'y allongea et se replia en chien de fusil, les bras autour des genoux.

Elle ne voulait pas penser.

Elle voulait cesser de pleurer dans son cœur son amie morte.

Elle ne voulait se souvenir de rien.

Elle voulait juste dormir.

Sans rêves. Sans peur. Sans lézards monstrueux.

Dormir.

Dormir...

Elle s'est laissée aller sur le dos, épuisée.

Bien qu'elle ait fermé les yeux, elle distingue la tâche rouge du soleil, suspendu au centre du ciel. Il fait si chaud qu'elle croirait entendre l'air grésiller.

Elle s'en fout.

Elle ne craint pas la chaleur.

Il y a des millénaires que les gens de son peuple ont fait ami-ami avec la chaleur.

À présent, elle se redresse. S'époussetant machinalement du sable qui macule ses épaules, puis dans sa crinière épaisse, elle regarde la roche blanche, plate comme un autel, qui resplendit devant elle dans les feux du midi.

Le goanna a disparu.

Elle sourit, laissant voir plusieurs trous dans sa dentition.

- Crotte de lapin, c'était quelque chose, quand même !...

Ça avait marché !

Et comment !

Elle était encore une toute petite fille quand son arrière grand-mère, la première Grandma Jackson, une femme si vieille qu'elle avait connu ce pays avant que le premier Blanc y pointe son vilain nez pointu, lui

avait indiqué de gros rocher blanc et appris les chants pour appeler le grand goanna à la rescousse.

Et ça a marché.

Crotte de crotte, oui, ça a marché !

Elle est venue un peu par hasard, poussée par la grande rage qui l'a prise la veille, quand cette bande de salauds a tué son neveu à coups de poing.

Elle n'y croyait qu'à moitié.

Elle marmonne:

- Les Blancs, y a pas d'milieu. Soit y nous prennent pour des arriérés, des débiles à peine sortis de l'âge de la pierre... Ou alors, à l'inverse, pour des créatures immanentes qui connaissent tous les secrets de l'univers...

Elle soupire.

- Les Blancs sont des cons.

La vérité, comme toujours, se tenait quelque part au milieu. Ouais, il restait encore quelques vieux schnocks dans son genre qui connaissaient quelques-uns des anciens trucs... Ouais, des trucs qui pouvaient marcher, parfois...

Elle se lève sans difficulté. Pour son âge, qui approche du siècle, elle est encore très souple.

Elle ramasse sa robe, un mauvais chiffon d'un bleu passé, un peu déchirée aux manches et à l'ourlet, mais, eh, qui va mettre du bon argent dans des toilettes chics ici, au fond du Queensland ?

Elle la gifle pour en faire tomber le sable et elle l'enfile.

Dans la poche de devant, elle trouve un bout de cigarillo et une pochette d'allumettes.

Ça c'est bien.

Elle a soif, elle a faim, mais elle encore plus envie de fumer. Elle l'allume et tire une bonne et longue bouffée qu'elle expulse par le nez.

- Waoh ! Quel trip, hein ?...

Pendant des heures, elle a vécu dans la peau de chaque goanna, parfois simultanément, vu par leurs yeux, flairé par leurs naseaux,

marché sur leurs pattes, pensé avec leur méchante petite cervelle rusée.

Au bout du compte, elle s'est bien marrée.

Cet abruti obèse de Skafias, comment elle te l'a éventré !... Du boyau partout ! De la graisse et du boyau.

Et l'autre ordure, Eli, Shoemaker le roi des racistes... Une balle dans la tête... Bam, merci m'dame !...

Bien sûr, il a fallu crever sa petite morveuse. Ça, c'était un peu triste. Mais c'était une graine de saloperie et ça n'allait jamais donner que de la saloperie....

Mac Coogan, crevé dans sa merde.

Le petit Walker, qui a cru pouvoir jouer à cache-cache avec elle. Là, elle s'est amusée. Le morpion a bien cru qu'il allait s'en tirer. Ben non, ma crotte ! Ça t'aura appris à tricher sur tout, les prix comme les dates-limites de vente. Ça t'aura appris à regarder tes clients comme des bouses de chameau. Ça t'aura appris à t'en foutre qu'un gosse de nègre vomisse ses tripes après avoir bouffé ton corned-beef périmé !

Sans oublier sa majesté Kaiser, le roi des cons, qui s'est livré lui-même à ses dents. À ses milliers de milliers de dents.

Dévoré, Kaiser. L'os à sec, avec plus rien que trois petits bouts de viande. Au milieu de son bordel de ranch dont il était si fier.

Puis les autres... Tous les autres...

Elle tire encore plusieurs bouffées joyeuses, tout à son contentement.

Ouais, bon... Au dernier moment, elle a épargné la petite brune...

Elle ne sait pas pourquoi.

Dans l'espèce de transe où elle était, elle tout à coup eu a certitude qu'il fallait lui laisser la vie sauve. Que cette fille était importante pour le futur. Comme si elles devaient de nouveau se rencontrer...

Qui sait... Un jour, peut-être...

Du coup, la grande salope blonde s'en est tirée aussi. Elle a profité des circonstances, comme on dit.

Bah... Qu'elle aille se faire voir ailleurs... Au final, ça reste un crotte

de bordel de bon travail, ce qu'elle a accompli là.

Grandma Jackson se penche, donne trois petites claques satisfaites à la surface du rocher blanc.

- Ouaip. Du bon travail !

Elle ramasse sur le sol les deux bouts de bois dur qui lui ont servi à battre le rythme, les fourre dans sa poche puis se met en marche.

Elle doit retrouver son peuple. Ils vont rester camper ici ou là pendant quelques temps, et puis ils retourneront à Jarra-Creek.

Il y aura sûrement des flics ou des juges ou des experts en ceci-cela ou elle ne sait pas quoi qui viendront leur chercher des poux à propos de ce qui s'est passé.

Eux, ils prendront l'air bête.

L'air *nègre*.

Ils feront semblant d'être encore plus ivres qu'ils ne le seront et bégayeront des trucs du genre :

- C'est l'grand goanna qu'a bouffé tout le monde, m'sieur.

Alors les Blancs de la loi lèveront les yeux au ciel et ils diront que c'est pas possible des conneries pareilles et puis ils laisseront tomber.

Parce que les Blancs n'aiment pas les histoires d'Aborigènes.

Et quand ça devient trop compliqué, ils passent à autre chose...

Ouaip, du bon boulot.

Son arrière grand-mère ne lui avait pas menti.

Quelle *puissance*, tout de même !

Et Grandma, tout en marchant, ses larges pieds nus sur le sable bouillant se dit que ça vaudrait le coup de réfléchir à la suite.

Ce qu'elle a réussi à faire à Jarra-Creek, elle pourrait sans doute le répéter ailleurs.

En plus grand, même...

À Mount-Elizabeth, tiens !

Il ne manque pas de foutus connards à corriger, à Mount-Elizabeth, non madame !

Et puis, pourquoi pas Normanton, dans le nord. Ou bien Gold Coast, avec tous ces imbéciles ravis de surfeurs.

Brisbane, la capitale, même...

Grandma les imagine, courant affolés dans leurs immenses
supermarchés, se battre au milieu de leurs parking géants pour être les
premiers à partir, hurler dans leurs grands cinémas climatisés pendant
que les bons vieux goannas leur plantent les crocs dans leurs fesses
roses !

Elle rit toute seule en s'éloignant, laissant parfois échapper un nuage
de fumée de cigarillo.

Elle s'éloigne.

S'éloigne.

S'éloigne...

Bientôt, elle n'est plus qu'une silhouette trouble parmi toutes les
vibrations du désert et les buissons revêches et les termitières figées et
l'immense ciel blanc.

Rien qu'une petite silhouette de vieille négresse au milieu de tout le
bon dieu d'univers connu.

Et de tout le foutu tremblement.

Dajarra, Queensland, 1988
Les Forges, France, 2021